

SEX, DRUGS & ROCK'N'ROLL
L'ALBUM PHOTO DE TOUTES LES FOLIES

STONES OU BEATLES
LE MATCH SANS FIN

LA GRANDE PARADE DES ÉGÉRIES
DE MARIANNE FAITHFULL À JERRY HALL

MICK JAGGER VS KEITH RICHARDS
INTERVIEW CROISÉE



BYE BYE
CHARLIE WATTS

CARLA BRUNI
« MISS YOU »

2022
BIENVENUE EN
FRANCE

LA SAGA ROLLING STONES

M 01066 - 22H - F: 7,50 € - RD



PARIS MATCH HORS-SÉRIE | COLLECTION « À LA UNE » N° 22 | FRANCE MÉTROPOLITAINE - 7,50 € | BEL. 8,20 € | CAN. 13,49 CAD | CH. 13,50 CHF | D. 8,60 € | DOM. 8,50 € | ESP. 9,50 € | I. 8,50 € | LUX. 8,20 € | PORT. CONT. 9,50 € | PHOTO: RAINNIN/TRUNK ARCHIVE/PHOTOFESTO

LES ROLLING STONES, LA LÉGENDE

NOTRE SÉLECTION

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°3 Nos étés B.B.
100 pages - 10€



N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie
100 pages - 10€



N°6 Au secours
de Notre-Dame
100 pages - 10€



N°8 La nostalgie
des Kennedy
100 pages - 10€



N°9 Monarchies,
les 400 coups
100 pages - 10,50€



N°10 Secrets d'amour
100 pages - 10,50€



N°11 Romy, destin brisé
100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous
100 pages - 10,50€



N°13 La Lune, Mars :
les défis de demain
100 pages - 10,50€



N°15 Gainsbourg,
pile ou face
100 pages - 10,50€



N°16
La folie Napoléon
100 pages - 10,50€



N°17
Couples de légende
100 pages - 10,50€



N°18
Mitterrand intime
100 pages - 10,50€



N°19 Mireille darc,
la charmeuse
100 pages - 10,50€

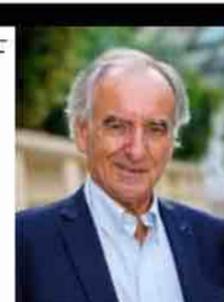


N°20
Les princesses rebelles
100 pages - 10,50€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.
Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : **01 87 15 54 88** ou flongeville@lagardere.com

Retrouvez l'intégralité de la collection sur www.parismatchabo.com

Commande en ligne (France uniquement)



Soixante ans de bonheur

PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION
Hervé Gattegno.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Olivier Royant. †

DIRECTEURS ADJOINTS DE LA RÉDACTION
Guillaume Clavières (directeur photo),
Caroline Mangez.

RÉDACTEUR EN CHEF
Patrick Mahé.

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maïquez.

CONSEILLER PHOTO
Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE
Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE
Fabienne Longeville.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Baron (révision), Arnaud Bizot,
Emmanuel Caron (SR), Romain Clergeat,
Marc Dolisi, Benjamin Locoge,
Pascal Meynadier, Aurélie Raya,
Catherine Schwaab, Dominique Tarlé,
Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO
Françoise Ansart, Pascal Beno,
Claude Barthe, Nadine Molino.

DOCUMENTATION
Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION
Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES
Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.
Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design

IMPRESSION Roto France Impression,
Lognes (77) et Malesherbes (45).
Achevé d'imprimer en novembre 2021. Papier
provenant majoritairement de France. 0% de
fibres recyclées, papier certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère
Media News, société par actions simplifiée
unipersonnelle (Sasu) au capital de
2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes,
75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE
Constance Benqué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :
0917 C 82071. ISSN 0397-1635.
Dépôt légal : novembre 2021/© LMN 2021.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renoir-Couteau.
Directrice déléguée Pôle Presse :

Fabienne Blot.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.
Assistante : Aurélie Marreau.
Tél. : 01 87 15 49 20.

LES RETARDS DE CHEMIN DE FER SONT RAREMENT « ROCK'N'ROLL », l'adrénaline du voyageur stressé provoquant plus d'arythmie que de rhythm (& blues). Il est, au moins, une exception. Ainsi en est-il de ce jour béni où, par quelque avarie surprise des British Railways, Keith Richards, ado dégingandé aux allures de petit dur, retrouve sur un quai, son ancien copain d'école primaire, Mick Jagger. On était en 1961. Nés et grandis à Dartford, banlieue ouatée du Grand Londres, bientôt piliers du Railway Hotel qui jouxte le Crawdaddy, une boîte de poche, ils sont tout de suite en terrain de (re)connaissance.

ILS S'ÉTAIENT PERDUS DE VUE DEPUIS DIX À DOUZE ANS. L'un (Keith) partait travailler dans une agence de pub ; l'autre (Mick) se rendait à la London School Of Economics. Par la grâce d'une pochette de disque émergeant de la poche du premier, les voilà soudain lancés dans une discussion agitée autour de Chuck Berry, père de « Johnny B. Goode », l'un des inventeurs du riff à la guitare électrique. Keith, un rien désargenté, n'avait que quelques 45-tours à surbours quand Mick, fils de la bourgeoisie moyenne, disposait déjà d'une petite collection de blues et de rock en provenance des États-Unis. Rendez-vous est vite pris chez Mick pour s'imprégner des musts « made in USA ».

DE CETTE RENCONTRE PROVIDENTIELLE, ALLAIENT NAÎTRE LES ROLLING STONES. Soixante ans plus tard, ceux qui attaquèrent frontalement les Beatles, aujourd'hui disparus (soit Londres contre Liverpool et les studios de Hampstead Heath vs la mythique Abbey Road) sont toujours « on the road again ». Sur la route. Partis de Saint-Louis (Missouri) pour une nouvelle tournée (la « der des ders » ?), le logo à langue gourmande des Stones, inspiré par la déesse Kali, illumina le ciel de Nashville, la célèbre « Music City » du Tennessee. On les annonce même en Bretagne (les Vieilles Charrues à Carhaix) à l'été 2022.

À EUX DEUX, CES ÉTERNELS FRÈRES ENNEMIS AFFICHENT 155 ANS AU COMPTEUR, preuve que le rock conserve au-delà des clashes, du sexe et des couacs. La vie trépidante n'a pas manqué de diviser ces faux amis, tout en provoquant leur éternel remariage de raison (pages 44-53). Brian Jones, autoproclamé fondateur du groupe et le pianiste écossais Ian Stewart, dit Stu, – alias le sixième Rolling Stones – ont brûlé leur jeunesse au sein du de la formation. Jusqu'à en mourir. Bill Wyman, le bassiste, s'est éclipsé en douce, Ron Wood, guitariste protégé de Keith – et artiste peintre – a remplacé Mick Taylor, lassé de la vie « drugs and rock'n'roll » (voir nos photos et interviews de Dominique Tarlé et de Jo Wood). Enfin, Charlie Watts, le batteur dandy cool aux cent mouchoirs de poche, vient de gagner le paradis des rockeurs, où le guettaient, depuis des lustres, Brian et Stu.

AVEC 250 MILLIONS D'ALBUMS VENDUS À TRAVERS LE MONDE et des produits commerciaux sous licence, certains cotés sur les sites spécialisés (page 98), les Stones perpétuent un style de vie effréné, selon les codes libertaires des années 1960. Une telle existence endiablée ne va pas sans égéries (pages 54 à 63)... On ne les compte plus, mariages à grand spectacle (Mick), liaisons secrètes (Ron), passions cachées, échanges corrosifs : « Let It Bleed » et « Gimme Shelter », traduira même Keith à l'intention de Mick qui lui avait soufflé Anita Pallenberg... Et tant d'enfants dans la ronde !

Alors, que sont ces « bad boys » devenus ? La réponse en 100 pages ! ■



En couverture. Leur portrait par Rankin pour leur 40^e anniversaire.

CRÉDITS PHOTOS P. 3 : P. Petit. P. 4 : Eyedea/CameraPress/Gamma-Rapho. P. 6 et 7 : K. Mazur/WireImage. P. 8 et 9 : Mark & Coleen Hayward/Redferns/Getty Images, A. Crudo/Photo12. P. 10 et 11 : Popperfoto via Getty Images. P. 12 et 13 : M. Putland/Getty Images. P. 14 et 15 : E. Russel. P. 16 et 17 : S. Izquierdo/AP/Sipa. P. 18 et 19 : M. Putland/Getty Images. P. 20 et 21 : Popperfoto via Getty Images, Redferns/Getty Images. P. 22 et 23 : Bestimage, Mark & Coleen Hayward/Redferns/Getty Images. P. 24 et 25 : Bestimage. P. 26 et 27 : Keystone/Getty Images, Coll. Particulière K. Richards, N.Y. Daily via Getty Images. P. 28 à 33 : J. Wood. P. 34 et 35 : Coll. Particulière B. Wyman. P. 36 et 37 : Photo12. P. 38 et 39 : Photo12, Getty Images. P. 40 et 41 : R. Altman/Ochs Archives/Getty Images, Getty Images. P. 42 et 43 : Getty Images, Redferns/Getty Images, H. Tullio. P. 44 et 45 : A. Leibovitz/Trunk Archive/PhotoSenso. P. 46 et 47 : Mirrorpix, Keystone/Getty Images, P. 48 et 49 : C. Gassian. P. 50 et 51 : N.Y. Daily/Getty Images. P. 52 et 53 : Boston Globe/Getty Images. P. 54 et 55 : G. de Keerle/Getty Images. P. 56 et 57 : C. Beaton/Gamma-Rapho, Getty Images, Redferns/Getty Images. P. 58 et 59 : P. Habans, Gamma-Rapho, Bestimage. P. 60 et 61 : Popperfoto/Getty Images. P. 62 et 63 : Coll. Particulière K. Richards, J.M. Péner, DR. P. 64 à 71 : D. Tarlé. P. 72 et 73 : C. Hirou/Gamma-Rapho, J. M. Périer/Photo12. P. 74 et 75 : B. Leloup, M. Ochs Archives/Getty Images. P. 76 et 77 : Abaca. P. 78 et 79 : Starface, DR, F. Lafargue. P. 80 et 81 : Bestimage. P. 82 et 83 : Sipa, D. Parker/Alamy/Photo12. P. 84 et 85 : Coll. Particulière K. Richards. P. 86 et 87 : DR, WireImage, Getty Images. P. 88 et 89 : Bestimage. P. 90 et 91 : Bestimage, Popperfoto via Getty Images. P. 92 et 93 : K. Krzaczynski/AFP. P. 94 et 95 : Getty Images. P. 96 et 97 : AFP. P. 98 : DR.

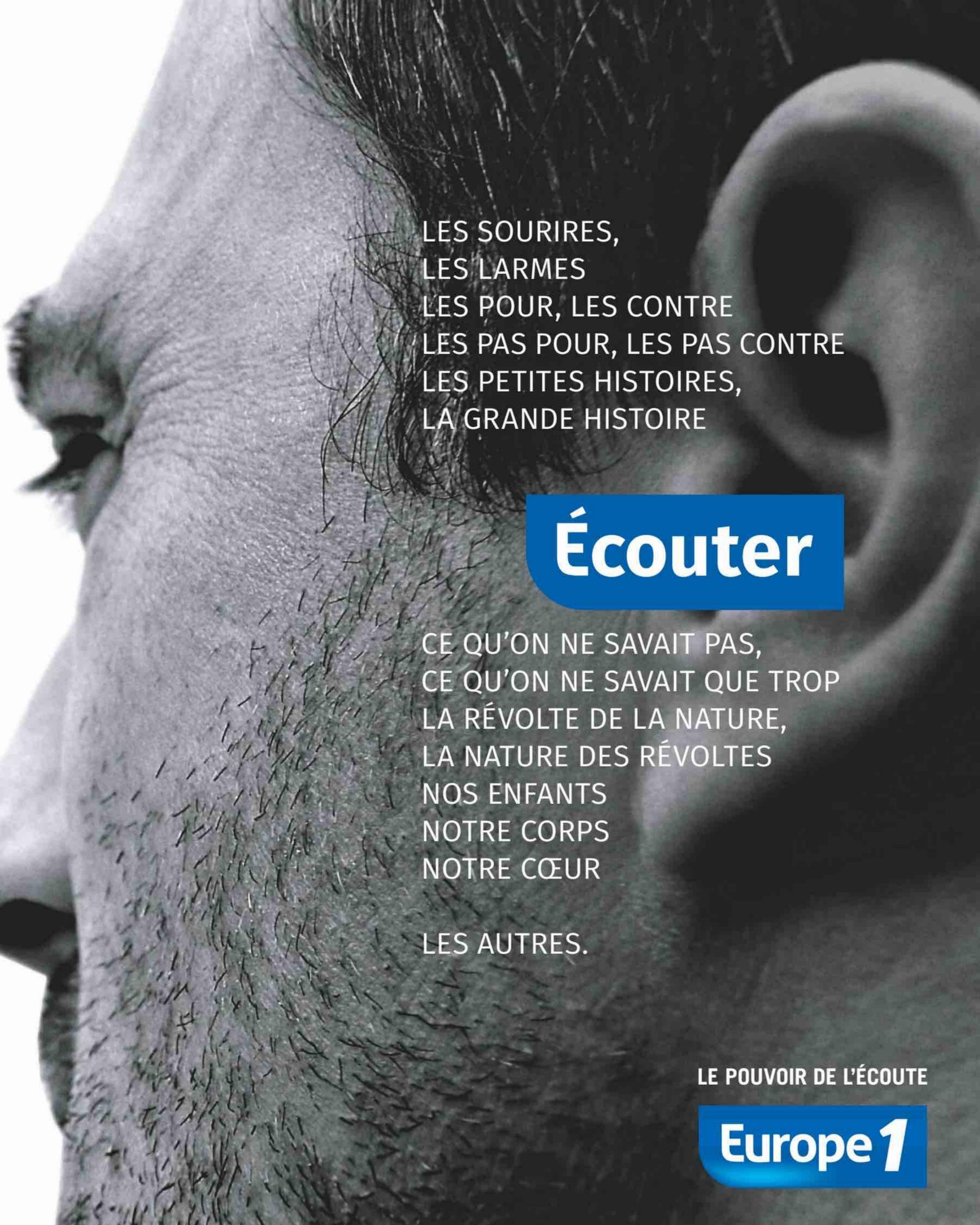




« Eleven Hands » (1967) de Michael Cooper, le photographe des sixties.

SOMMAIRE

LA LÉGENDE DES « BAD BOYS »	6	ALORS, CARLA REPREND « MISS YOU »	63
STONES/BEATLES. LE MATCH SANS FIN	18	<i>Par Marc Dolisi</i>	
DERRIÈRE LA RIVALITÉ ARTISTIQUE, L'ÉTERNEL DÉFI LONDRES- LIVERPOOL... COMME AU FOOT!.....	20	BIENVENUE EN FRANCE	64
<i>Par Patrick Mahé</i>		VILLA NELLCOTE, FAIRE DE LA MUSIQUE ET S'OCCUPER DE TOUS LES ENFANTS, C'ÉTAIT ÇA, LEUR VIE.....	70
SEX, DRUGS & ROCK'N'ROLL	24	<i>Par Dominique Tarlé</i>	
JO WOOD: « À 6 HEURES, UN TYPE ENTRE DANS LA CHAMBRE ET SE FAIT UN SHOOT À TRAVERS SA VESTE. VOILÀ COMMENT J'AI CONNU KEITH RICHARDS ».....	34	SIR MICK JAGGER, UN CHÂTELAIN EN TOURAINE	76
<i>Interview de Romain Clergeat</i>		EN TEE-SHIRT ET BERMUDA, IL FILE AU BAR DU VILLAGE DÉFIER SON FILS AU BABY-FOOT.....	81
DESTINS BRISÉS	36	<i>Par Arnaud Bizot</i>	
L'ANGE BLOND, D'ABORD DÉCHU, TOURNE À L'ANGE DES TÉNÈBRES.....	39	LES PAPYS DU ROCK	82
<i>Par Romain Clergeat</i>		ADIEU CHARLIE WATTS	88
MICK ET KEITH, LES FRÈRES ENNEMIS	44	LE PLUS DANDY DES STONES.....	90
KEITH RICHARDS: « ON PEUT CHACUN SE DÉBARRASSER DE NOS FEMMES, MAIS PAS L'UN DE L'AUTRE ».....	51	<i>Propos recueillis par Aurélie Raya</i>	
<i>Entretien croisé avec Romain Clergeat</i>		ET SI C'ÉTAIT « LA DER DES DERS »...	92
AU BONHEUR DES MUSES	54	TOURNÉE D'ADIEU OU D'AU REVOIR: LE CŒUR DES ROCKEURS BALANCE.....	97
DANS LE GROUPE, L'HOMME À FEMMES, C'EST JAGGER. « UN PRÉDATEUR » DIRA JERRY.....	61	<i>Par Benjamin Locoge</i>	
<i>Par Catherine Schwaab</i>		LA CHASSE AUX TRÉSORS	98
		<i>Par Patrick Mahé</i>	



LES SOURIRES,
LES LARMES
LES POUR, LES CONTRE
LES PAS POUR, LES PAS CONTRE
LES PETITES HISTOIRES,
LA GRANDE HISTOIRE

Écouter

CE QU'ON NE SAVAIT PAS,
CE QU'ON NE SAVAIT QUE TROP
LA RÉVOLTE DE LA NATURE,
LA NATURE DES RÉVOLTES
NOS ENFANTS
NOTRE CORPS
NOTRE CŒUR

LES AUTRES.

LE POUVOIR DE L'ÉCOUTE

Europe 1

Dès 1963, «Disco Revue», l'anti-«Salut les copains» de la génération yéyé, donne le ton. Qualifiant les Beatles d'«Anglais étriqués», le magazine voit dans la révélation soudaine des Rolling Stones, la résurgence de groupes purs et durs tels les Blue Caps de Gene Vincent. Pour les fans, «les pierres qui roulent» s'inscrivent dans la saga des rebelles de genre, capables de transcender le classique Richmond Jazz & Blues Festival en rhythm and blues électrique, de défier sur scène les gangs de «teddy boys», d'afficher, sur leur premier disque, une mine patibulaire façon durs du lycée chaussés de Dr. Martens cloutées. Sur scène, Brian Jones, se croyant investi par une grâce diabolique, attise la colère des mecs; Keith, l'œil noir, nargue les agités des premiers rangs; Mick, en contorsions provocantes, singe «Elvis the Pelvis». Il n'en fallait pas plus, sur fond de paradis artificiels, pour installer leur mauvaise réputation.



DU «DÉLIT DE SALE GUEULE» À LA FUREUR DE VIVRE

À l'été 1997, les Rolling Stones prennent la route de New York en Cadillac 55 pour la promotion de «Bridges to Babylon». De g. à dr., Charlie Watts, Ron Wood, Keith Richards et Mick Jagger.

Photo KEVIN MAZUR

LA LÉGENDE DES BAD BOYS





À RICHMOND, ILS FONT DU CRAWDADDY LEUR REPAIRE

Une pinte pour les « bad boys ». En janvier 1963, les Rolling Stones jouent leur premier concert au complet. De g. à dr. : Brian Jones, Charlie Watts, Keith Richards, Bill Wyman et Mick Jagger.

Photo MARK ET COLLEEN HAYWARD

Dans les caves du Studio 51, un ancien club de jazz où les Rolling Stones avaient leurs habitudes, Brian Jones, Mick Jagger et Keith Richards, le 14 avril 1963.



En costume et cheveux courts, Charlie Watts et Bill Wyman signent sagement des autographes sur la scène du Golf-Drouot à Paris, le 17 avril 1965.





LES HURLEMENTS DES FANS COUVRENT LE BRUIT DES AMPLIS

*Le 8 avril 1964, « Ready Steady Go ! »,
l'émission de la télévision britannique,
invite les Rolling Stones à se produire à l'Empire
Pool de Wembley, devant 6 000 spectateurs.*



LA RÉVOLUTION POP

Par ROMAIN CLERGEAT

« **D**ans les années 1960, on se demandait avec Brian Jones: «Tu crois que ça va durer combien de temps ce soir avant que ça dégénère? Dix minutes?» se souvient Keith Richards. Et, en effet, sitôt le rideau levé, inmanquablement, les hurlements des fans hystériques couvraient le bruit de leurs amplis. D'autres commençaient à se battre en essayant d'atteindre la scène. De musique, il n'était plus question. Certains soirs, il arrivait même à Keith Richards de jouer la musique de Popeye, histoire de voir si cela modifiait «l'ambiance». Mais non.

Les Rolling Stones montaient sur scène pour très vite s'inquiéter de savoir comment ils allaient la quitter. Ça, les Rolling Stones n'en veulent plus. À la question de savoir s'ils avaient enfin «satisfaction», Mick Jagger avait répondu: «Sexuellement, satisfaits. Financièrement, pas satisfaits. Et philosophiquement, on cherche...»

En 1969, toutes les planètes sont alignées pour un nouveau départ: les Beatles sont un groupe en mort clinique (ils se sépareront un an plus tard), les insouciantes années 1960 se terminent et le rock, qui ne devait durer que quelques étés, est bien parti pour durer. Et les Rolling Stones seront bientôt annoncés avant chaque concert comme: «le plus grand groupe de rock du monde». Désormais rois, ils ont compris qu'un empire ne se conquiert pas sans un minimum de sérieux. Surtout aux États-Unis.

Fini le folklore des concerts chaotiques et des tournées organisées à la va-comme-je-te-pousse. En 1969, ils s'apprêtent à conquérir l'Amérique et au pays du dollar, les Rolling Stones veulent devenir le premier groupe «pro» de l'histoire. Mick Jagger était chanteur charismatique, il sera désormais aussi businessman. Le groupe se déplace avec son matériel, son et lumière, afin d'être sûr de jouer dans des conditions optimales. «Pour la première fois, les gens restaient assis et écoutaient la musique» dira Bill Wyman, le bassiste. Car, le temps des petits théâtres décrépis à l'acoustique déplorable est terminé. Les Stones vont désormais jouer dans de vastes enceintes (souvent sportives) où le spectacle sera carré, et mieux contrôlé. Enfin, presque.

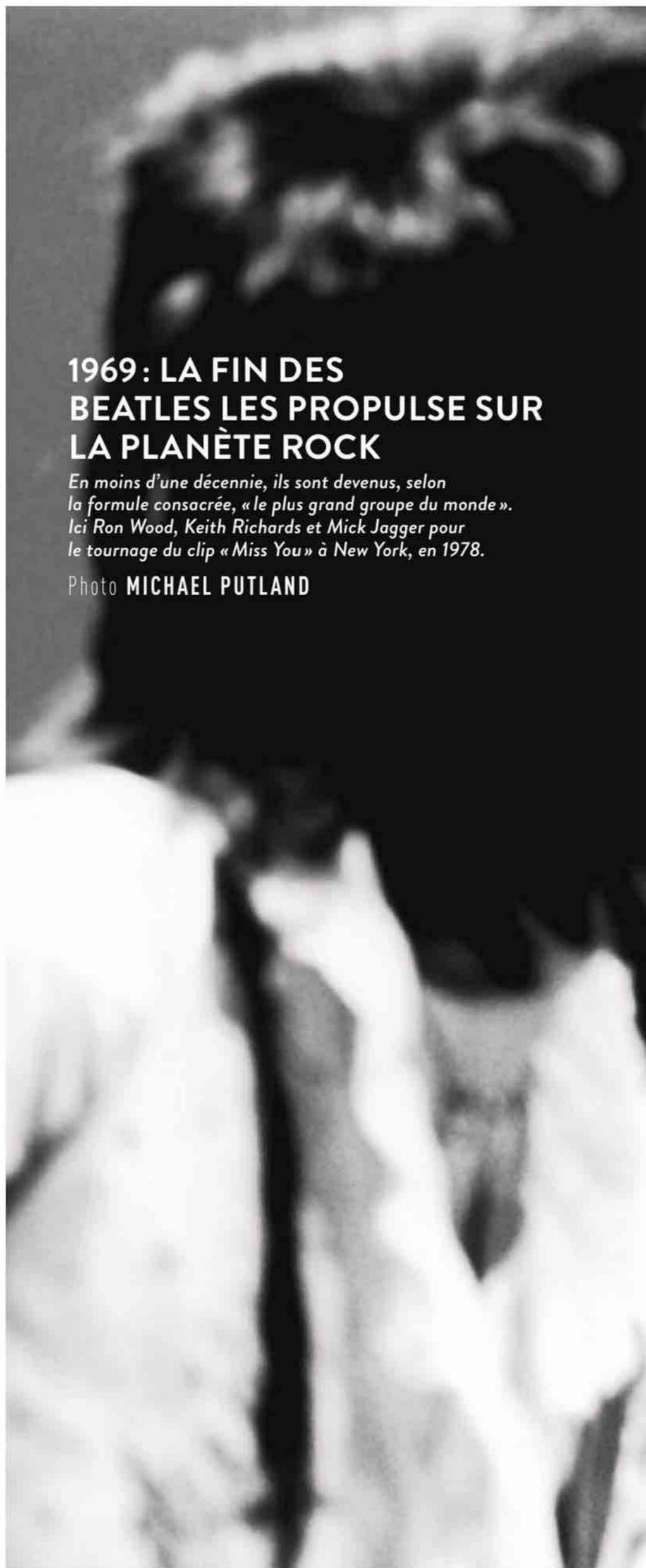
Le mot n'existe pas encore mais c'est également la naissance du merchandising. Affiches, tee-shirt, programmes, buvettes, autant de sources de revenus sur lesquels le groupe a un droit de regard. Et de royalties... Hier, les tournées servaient à populariser un groupe pour vendre des disques. Et gagner de l'argent. Après. Désormais, les tournées vont enfin devenir lucratives. Tout de suite. La raison pour laquelle les Stones jouent parfois deux fois, le même jour (17 villes mais 23 concerts en 1969 aux États-Unis). Mais on reste rock'n'roll! Avec deux premières parties de haut vol (Ike and Tina Turner et B.B. King), le deuxième concert débute parfois à des heures indues que Mick Jagger introduit en prenant la scène d'un: «Bienvenue au show du petit déjeuner!» puisqu'il est 3 heures du matin...

La tournée est un triomphe et pose les fondations d'un modèle qui sera adopté par toutes les stars du rock. Mais les Stones ne seraient pas les Stones si tout se passait «sagement». Dérogeant à la règle qu'ils viennent d'édicter, ils choisissent de terminer cette tournée par un concert gratuit de dernière minute à San Francisco, sur l'aire d'un ancien circuit de voitures, avec une sécurité assurée par les Hells Angels, en échange de... 500 dollars de bière. Ce sera le tragique concert d'Altamont en décembre 1969. La page des sixties est définitivement tournée. ■

1969: LA FIN DES BEATLES LES PROPULSE SUR LA PLANÈTE ROCK

En moins d'une décennie, ils sont devenus, selon la formule consacrée, «le plus grand groupe du monde». Ici Ron Wood, Keith Richards et Mick Jagger pour le tournage du clip «Miss You» à New York, en 1978.

Photo MICHAEL PUTLAND





SUR LE TOIT DU MONDE

Quand les Rolling Stones arrivent en Amérique à l'été 1972, ils sont sur le toit du monde. Les Beatles ont disparu. Il n'y a personne pour leur disputer le titre de « plus grand groupe de rock du monde ». « Exile on Main St. » est un chef-d'œuvre, et l'attente de leur tournée qui débute le 3 juin est immense. La demande de billets non satisfaite est telle que lors du concert de chauffe à Vancouver, une émeute éclate aux abords du Pacific Coliseum entre 2000 fans qui tentent d'entrer coûte que coûte et un bataillon de policiers. À San Diego, à Tucson, Détroit, Washington, idem. L'excitation est trop forte.

Pour se protéger de cette folie extérieure, les Rolling Stones se sont construit une caravane itinérante, à l'intérieur de laquelle n'accèdent, en théorie, que ceux qui possèdent un badge flanqué « STP » pour Stone Touring Party.

Très vite, les bonnes résolutions sautent et on distribue des badges d'accès à un peu trop de monde : groupies, sangsues diverses, dealers, nouveaux amis... Au point que cet American Tour 1972 est une seule et immense party ininterrompue. La différence entre le jour et la nuit est abolie. Seule une poignée de responsable, dont Peter Rudge, le grand intendant, garde un œil acéré sur le planning pour donner le signal aux musiciens de partir pour leur concert. Tout le reste de la troupe boit, sniffe, couche, ronfle dans un mouvement perpétuel.

La tournée doit durer deux mois et à ce rythme, beaucoup sont exsangues après... deux semaines. Pas les Rolling Stones, qui assistent à l'aliénation qui s'empare de leur entourage avec nonchalance. Particulièrement Mick Jagger qui règle des problèmes pratiques dans l'après-midi, s'envoie en l'air avec une groupie dans la foulée, sniffe avec Keith quelques heures plus tard, puis

donne parmi ses plus grandes prestations de carrière le soir. Avant de retourner à l'hôtel pour replonger dans quelques excentricités. Et ainsi de suite.

Le paroxysme est atteint lors de l'étape de Chicago où le groupe a élu domicile à la Playboy Mansion de Hugh Hefner. Le patron de « Playboy » a mis les petits plats dans les grands et a rameuté toutes ses bunnies. Ce sera Sodome et Gomorrhe. Comme l'écrira Robert Greenfield, témoin privilégié et auteur de « Stones Touring Party. À travers l'Amérique avec les Rolling Stones » : « Après ce que j'ai vu depuis trois jours, je me demande si Jagger sera simplement capable de monter sur scène. Et c'est sûr, il arrivera au bas de la scène en chaise roulante. Pourtant ce soir-là, Mick Jagger donnera un des plus grands concerts de la tournée.

Cependant, même « aidée » par le médecin de la tournée qui abuse de ses propres substances (et des filles qui virevoltent dans l'entourage des Stones...), la STP est épuisée et les trois derniers concerts au Madison Square Garden de New York deviennent une ligne d'horizon imaginaire. Même Mick Jagger fatigué lâche à Peter Rudge, un dimanche à Fort Worth au Texas : « Si j'ai changé ? Bien sûr ! J'étais complètement fou. Je suis en train de devenir dingue ! »

Dans l'avion qui les emmène à Boston, un problème technique les oblige à se poser à Rhode Island. Prévenus par la police locale, des photographes accourent sur le tarmac. S'ensuit une échauffourée avec Mick et Keith, la police s'en mêle et arrêtent les deux musiciens. Qui sont attendus dans trois heures à Boston pour donner un concert !

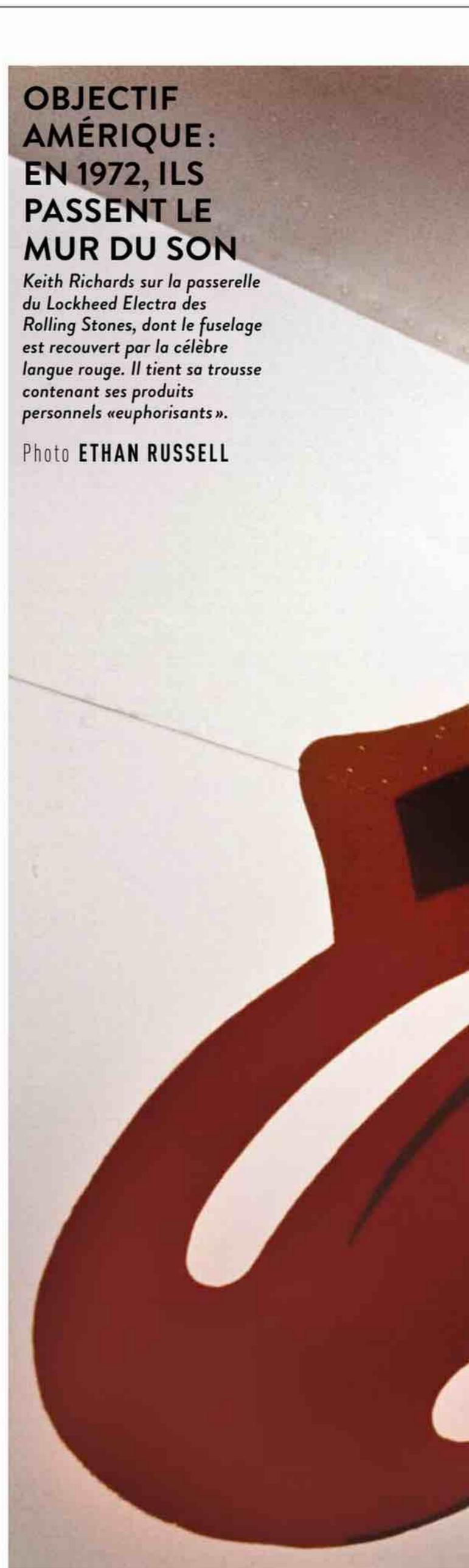
Les téléphonent crépitent. Des avocats sont mandatés pour résoudre la situation, mais rien à faire. La police de Rhode Island ne veut pas lâcher ses « trophées ». Dans la salle du Boston Garden, 20000 fans commencent à bouillir. Stevie Wonder étire sa première partie. Un speaker énonce des bobards pour expliquer le retard, et le maire de Boston lui-même a dû convaincre la police de libérer les musiciens. Sous peine d'émeutes dans sa ville. Il est minuit passé quand, enfin, les Stones montent sur scène.

La tournée se termine en apothéose au Madison Square Garden de New York. L'after show le plus couru de la décennie a lieu à l'hôtel St. Regis. Tout ce que New York compte de gens importants est là : Warhol, Woody Allen, Zsa Zsa Gabor, Bob Dylan, Truman Capote revenu voir s'il avait rêvé ou si ce groupe était vraiment d'une autre planète. Mais les Rolling Stones sont exténués. Mick Jagger fait une apparition aux bras de Bianca, Bill Wyman est venu avec son fils de 10 ans, Keith Richards est assoupi dans un coin. Ils ont tout donné. Il n'y a plus une goutte dans le moteur du bolide Rolling Stones. ■ Romain Clergeat

OBJECTIF AMÉRIQUE : EN 1972, ILS PASSENT LE MUR DU SON

Keith Richards sur la passerelle du Lockheed Electra des Rolling Stones, dont le fuselage est recouvert par la célèbre langue rouge. Il tient sa trousse contenant ses produits personnels « euphorisants ».

Photo ETHAN RUSSELL





2006. COPACABANA SIGNE L'APOGÉE DES MÉGA-CONCERTS

A Rio de Janeiro, un million et demi de fans assistent au concert gratuit des Rolling Stones sur la plage de Copacabana.





ROULEZ BUSINESS...

A la fin des années 1980, quelques places de plus dans les hit-parades pour les albums solos de Mick Jagger («She's the Boss» en 1985 et «Primitive Cool» en 1987) auraient signé la fin des Rolling Stones. Keith Richards est furieux des envies d'indépendance de son chanteur et les deux ne se parlent plus. Sinon dans la presse. Pour se traiter de tous les noms.

Mais Mick Jagger «tout seul» n'intéresse pas le public. Ses disques sont des flops et le groupe est à l'arrêt. Derrière la brouille, profonde, surnage le bon sens : pourquoi renoncer à ce qu'on fait de mieux ? Leur dernière tournée remonte à 1982. Il y a encore du sexe, toujours du rock'n'roll mais plus beaucoup de drogue. Sur l'autel du business, les Rolling Stones vont se trouver une nouvelle addiction : l'argent.

C'est un financier dans l'ombre, le prince Rupert Loewenstein, aristocrate anglais d'origine allemande qui les a sauvés de la faillite en 1971. Poussant les Stones à s'exiler en France, pour éviter d'avoir à payer des sommes folles, qu'ils n'avaient pas, aux impôts anglais. « Plus jamais ça » avait décrété Mick Jagger. Qui gère depuis (avec le prince Rupert), tous les aspects financiers et dont la fortune est aujourd'hui évaluée à 200 millions dollars.

Vingt ans après avoir modernisé les tournées de rock en 1969, les Rolling Stones vont inventer un nouveau modèle en 1989. Encore plus lucratif. Michael Cohl, un promoteur canadien, leur garantit 40 millions dollars pour 40 dates et leur tricote une structure à générer du billet vert.

Les Rolling Stones sont «accessoirement» un groupe de rock mais deviennent surtout une marque. Leur logo (payé 50 livres en 1970 à un étudiant graphiste, John Pasche) est désormais décliné sous toutes ses formes, une grande marque sponsorise l'ensemble de la tournée, le groupe touche un pourcentage sur chaque sandwich vendu dans les enceintes des stades où il se produit, certains shows sont disponibles en pay per view, des places VIP sont vendues à un prix exorbitant... Et ça marche. Le public a pensé le groupe fini, c'est peut-être leur dernière tournée (ce sera d'ailleurs celle du bassiste historique, Bill Wyman), tout le monde se précipite. 6,2 millions de billets seront vendus pour 98 millions dollars de recettes. Le Steel Wheels/Urban Jungle Tour de 89 devient la tournée la plus lucrative de

l'histoire du rock. Et fait l'événement. Le groupe joue à Prague, quelques mois après la chute du mur, où il est reçu en triomphe le 19 août 1990 par l'ancien dissident Vaclav Havel qui deviendra président de la Tchécoslovaquie.

La recette fonctionne, pourquoi ne faire qu'un gâteau ? Cinq ans plus tard, rebelote avec le Voodoo Lounge Tour. La scène est plus grande, la tournée, plus longue, les pays visités, plus nombreux (Chili, Brésil, Nouvelle-Zélande etc.) et donc, plus lucrative : 320 millions dollars.

Dès lors, les tournées s'enchaînent, réglées comme des horloges. Bridges to Babylon Tour (1997-1998), No Security Tour (1999), Licks Tour (2002-2003) jusqu'à la tournée Bigger Band (2005-2007), longtemps la plus lucrative «ever» : 558 millions de dollars pour 147 shows !

Les Rolling Stones jouent à la mi-temps du Superbowl, battent des records d'audience, se produisent pour la première fois en Chine et établissent sur la plage de Copacabana à Rio un record historique : entre 1,5 et 2 millions de personnes assistent au spectacle. Un pont entre leur hôtel et la scène a été construit spécialement, pour leur permettre d'y accéder en toute sécurité.

Au fil des années, d'autres concerts événements auront lieu. À Moscou (1998), Londres pour les 25 ans du concert de Hyde Park en 1969 (2013), à Abu Dhabi et à Shanghai (2014), à Cuba (2016)... Aucun autre groupe ne possède une telle aura planétaire. Même la mort de Charlie Watts ne peut arrêter le grand barnum que sont devenus les Rolling Stones. Pourtant, de groupe, il n'est plus guère question. Au sens rock'n'roll du terme. En tournée, Mick Jagger et Keith Richards se rencontrent au pied de l'escalier qui mène à la scène et ne se croisent que sur leurs chansons. Comme le guitariste nous le disait en 2010 : « Cela fait vingt ans que Mick Jagger n'a pas mis les pieds dans ma loge. Ni moi dans la sienne cela dit... » Dans le rider, le livre des instructions données au promoteur par le groupe où chaque détail est consigné, de la marque du biscuit chocolaté qui doit se trouver dans la loge jusqu'à celle d'eau minérale et la couleur du billard, il est stipulé que Mick Jagger doit quitter la scène lorsque Keith Richards interprète ses deux chansons. La guerre d'ego des années 1980 est terminée, il y a trop d'argent en jeu désormais. Et comme ils ne se côtoient plus guère, plus raison non plus d'être fâchés. Moins ils se voient, mieux ils se portent. Et plus ça rapporte. ■ Romain Clergeat



**MICK JAGGER,
PAUL McCARTNEY : SALUT
LES COPAINS**

Juin 1978. Backstage au Palladium de New York, où le groupe vient de se produire devant 3 000 fans. Au centre, Bill Wyman, assis à la droite de Linda McCartney. Paul est alors le leader des Wings, fondés un an après la séparation des Beatles, en 1970. Les Stones ont remporté la bataille de la longévité sur leurs grands rivaux.

Photo **MICHAEL PUTLAND**

Témoignage privilégié des sixties, le photographe Gered Mankowitz partage l'intimité des Stones. On lui doit plusieurs pochettes d'albums, telle celle de «Between the Buttons» (1967). Surgissant dans le brouillard à la porte des studios Olympic, il shoote la bande des cinq dans un flou étudié. Son but, saisir l'atmosphère éthérée du groupe au sortir d'une nuit blanche (de boulot). La station de métro Chalk Farm devient aussitôt lieu de culte. À deux pas de là, celle de St. John's Wood donne sur Abbey Road. Le 8 août 1969, les Beatles accordent dix minutes à l'Écossais Iain MacMillan, pour les photographier traversant la rue, tandis qu'un policier règle la circulation. Il en sort sept photos : trois de la traversée de gauche à droite ; trois dans le sens contraire ; une de la plaque Abbey Road, devenue elle aussi lieu de culte. Beatles et Stones se fréquentaient à

STONES / BEATLES

LE MATCH SANS FIN

Richmond et à Chelsea, aux puces de Portobello (Mick Jagger et John Lennon), chez Keith Richards (George Harrison). En octobre 2016, dans le désert californien, lors du festival Desert Trip, les Stones ont repris «Come Together» des Beatles sous les yeux ébahis de Paul ! Une première.



Derrière la rivalité artistique, l'éternel défi Londres-Liverpool... Comme au foot!

Par PATRICK MAHÉ

John Lennon surnommait Mick Jagger «Marilyn», histoire de moquer ses lèvres ourlées et son déhanchement «de pétasse» comme renchérit, plus tard, Keith Richards. Trente ans après son assassinat à New York, le leader des Beatles reçut donc, post mortem, la caution sarcastique du guitariste emblématique (et déjanté) du groupe rival. En effet, on était en 2010, le guitariste des Rolling Stone balança ce trait ironique à Romain Clergeat, lors d'une interview pour Paris Match.

De quoi relancer l'éternel débat qui, depuis les années 1960, agite la planète rock: «Êtes-vous Stones ou Beatles?»

Au début il était circonscrite au match Londres (Rolling Stones) vs Liverpool (Beatles), une sorte d'adversité rituelle, tous terrains confondus – pas seulement foot - entre «cockneys» de la City et «Scousers» du Merseyside, terme peu ragoûtant désignant, entre autres, l'accent salé du coin; celui d'un nord-ouest désargenté, campé entre docks austères et chantiers navals à la dérive, face à la verte Irlande.

En fait, le parler cockney dénote une origine sociale d'un niveau inférieur à celui de la Tamise. Paradoxe, donc: si les futurs Rolling Stones maîtrisent cet argot de banlieue, ils sont plutôt issus d'une caste supérieure – petite et moyenne bourgeoisie – au contraire des Beatles, purs produits de la classe ouvrière. Mick Jagger fréquentait la

London School of Economics; John Lennon chantera l'hymne aux prolos de son enfance: «Working Class Hero».

Les Beatles ont une légère avance côté «timing» – le groupe s'est formé en 1960 – les Stones deux ans plus tard – et surfent rapidement sur un palmarès étoffé au classement du «Swinging London». Le premier album de leurs challengers ne sort qu'en 1964. Ils vendront longtemps vingt fois moins de disques. Les Beatles les devançant aussi au niveau de la dévotion des fans – «la Beatlemania» – séduits par leurs cheveux longs flottant au vent et leurs complets-vestons serrés à la taille; une allure très «mods», loin des blousons de cuir noir, façon «teddy boys», qu'ils portaient pourtant lors des premières tournées en Allemagne (Hambourg) notamment.

Cette transformation assagie est l'œuvre d'un manager avisé, Brian Epstein, lui aussi originaire de Liverpool, qui s'employa à gommer, très tôt, l'héritage d'Elvis Presley, de James Dean et de Marlon Brando, pionniers d'un style américain qui balançait entre «La fureur de vivre» et «L'équipée sauvage». Résultat: si la jeunesse anglaise se déchaîne, les parents ferment les yeux devant ces quatre lurons qui bougent à peine sur scène. Ainsi s'esquive le clash des générations entre ados branchés et «croulants» dépassés.

Tout au contraire, les Stones, enfants

du rock'n'blues à la Chuck Berry, en rajoutent dans la provocation étudiée soignant, d'entrée de jeu, une réputation de «bad boys»: «Beaucoup de gens ne nous aiment pas parce qu'on ne se lave pas et qu'on est négligés» clame, en 1964, un Jagger tonitruant... qui voit la presse interpellier les parents en retour: «Laisseriez-vous votre fille sortir avec un Rolling Stone?»

«DANS LA VRAIE VIE», LE MATCH EST PLUS AMICAL QUE LA LÉGENDE S'EMPLOIE À LE DURCIR, MARKETING OBLIGE

«Dans la vraie vie», le match est plus amical que la légende ne s'emploie à le durcir, marketing oblige. Peu après la naissance du groupe, créé et baptisé Rolling Stones par Brian Jones, à la seule vue d'une pochette de disque et d'un titre de Muddy Waters, les Beatles font des studios d'enregistrement et des plateaux de télévision leurs nouveaux points d'ancrage à Londres. On se croise alors, frimeurs et bons enfants, entre groupes dégingandés, armés de guitares électriques: The Who, The Animals, The Yardbirds...

Après un vagabondage hôtelier du côté de Richmond (Railway Hotel, *Suite p. 22*)



De g. à dr. : Brian Jones, Bill Wyman, Mick Jagger, Charlie Watts et Keith Richards. En janvier 1963, c'est la formation originale qui persistera jusqu'à l'exclusion de Jones. La même année, en novembre. Les Fab Four sur la scène de l'émission « Late Scene », à Manchester. De g. à dr. : Ringo Starr, George Harrison, Paul McCartney et John Lennon. Ce mois-là, les Beatles offrent aux Stones « I Wanna Be Your Man », leur premier vrai succès.



Station Hotel), les nuits blanches des Stones ont pour cadre le «Crawdaddy», mi pub, mi club. C'est là qu'ils montent sur scène pour la première fois. Le propriétaire, Giorgio Gomelsky, un géant géorgien à barbe noire, dont la famille a fui le stalinisme, louait sa boîte pour une poignée de livres sterling. Le Crawdaddy sera aux Stones ce que The Cavern a été pour les Beatles à Liverpool: une rampe de lancement. C'est pourtant un mouchoir de poche. Brian Jones, fondateur du groupe est interloqué: «Combien de monde peut contenir la salle? – Une centaine de personnes! – Mais il n'y en a que trois ce soir... – Pas grave, chantez, jouez, ça fera venir les autres...» Pas faux. En un mois, ils font salle comble. Keith Richards, agrippé à son manche de guitare, découvre, stupéfait, que Mick Jagger se contorsionne sur une scène «pas plus grande qu'un tapis de bain». Charlie Watts renchérit: «C'était comique. Mick secouait la tête comme un malade, parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre.» Le «buzz» fait le reste. Parmi les premiers fans se pressent tous les collectionneurs de Blues du «West London», un quartier chic et choc, où bat le cœur du rugby près du stade de Twickenham.

Se pointe bientôt Eric Clapton. Enfin, voici les Beatles, déjà révélés par le succès de «Love Me Do» (octobre 1962). Ils posent leur sac au Station Hotel, l'ancre des Stones, avant de descendre, portés par la rumeur, à la rencontre du phénomène au lèvres ourlées et au «déhanchement de pétasse». Keith les regarde d'un œil noir: «Des mecs cool en manteau de cuir noir, OK, mais dont j'ai tout de suite été jaloux.»

Cela n'empêche pas les Stones, d'adapter à leur manière «From Me to You», autre tube des Beatles, en répondant à leur invitation, quand, sur leur lancée fulgu-

rante, ceux-ci se produisent au Royal Albert Hall, le temple de la musique inauguré par la reine Victoria en 1871.

LE CHEMIN PARAÎT ENCORE LONG, CEPENDANT, POUR ARRIVER SUR LES TALONNETTES DE LEURS VRAIS FAUX MODÈLES ET NÉANMOINS «AMIS»

Début 1963, les Rolling Stones en sont encore à faire des gammes dans une déprédation de basses et d'aigus plaintifs sur «Come On» de Chuck Berry et «I Want to Be Loved» de Willie Dixon. «Ne vous laissez pas avoir, proclament fièrement leurs affiches: avec nous, vibrez au véritable son du rhythm and blues!»

Le chemin paraît encore long, cependant, pour arriver sur les talonnettes de leurs vrais faux modèles et néanmoins «amis». Leurs points communs s'appellent Chuck Berry, Buddy Holly, Eddie Cochran, Gene Vincent et Carl Perkins avec une once de respect (tout de même!) pour Elvis Presley et Jerry Lee Lewis. Les Beatles, via Paul McCartney sont plutôt Buddy Holly («Peggy Sue»; les Stones, à travers Keith Richards en pincent fortement pour Chuck Berry («Oh Carol»).

Les relations se noueront plus solidement quand Brian, Mick et Keith emménageront au 102 Edith Grove (1962-1963), un appartement miséreux aux portes de King's Road, à Chelsea. Le quartier, très huppé, scintille de mille tentations sous leurs yeux ébahis. On se presse dans la boutique de mode de Mary Quant, inventrice de la minijupe et muse des Sixties. Malgré

l'insalubrité du lieu, ils y multiplient les «gigs» et les boums. Ils s'y défient aussi: Brian fantasme de coiffer le groupe et prend Mick en grippe. Keith doit jouer au juge de paix. Y défilent forcément un certain nombre d'égéries de passage et d'oiseaux de nuit sans bagages. Paul McCartney, âme des Beatles, est de la partie. Il prête même sa gratte (et sa voix) sur des morceaux interprétés de concert, tels «Ruby Tuesday», «We Love You», «Hey Jude». Ce qui n'empêchera pas Keith Richards, plus langue de «queer» que jamais, d'ironiser: «Quand nous habitions Chelsea, il y avait quatre putes de Liverpool, qui tapinaient en bas...»

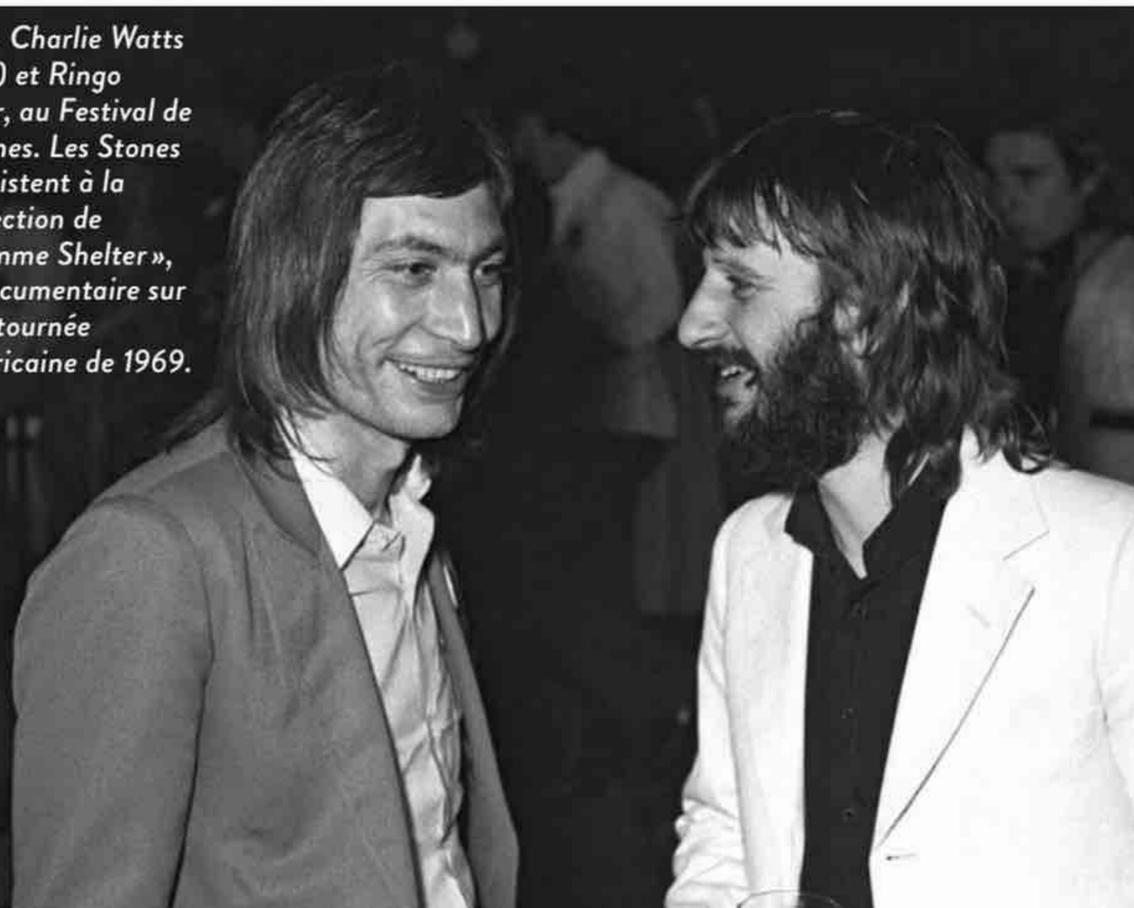
LA RÉVOLUTION ROLLING STONES S'ANNONCE ENFIN. ELLE DOIT TOUT, OUPRESQUE, À ANDREW OLDHAM

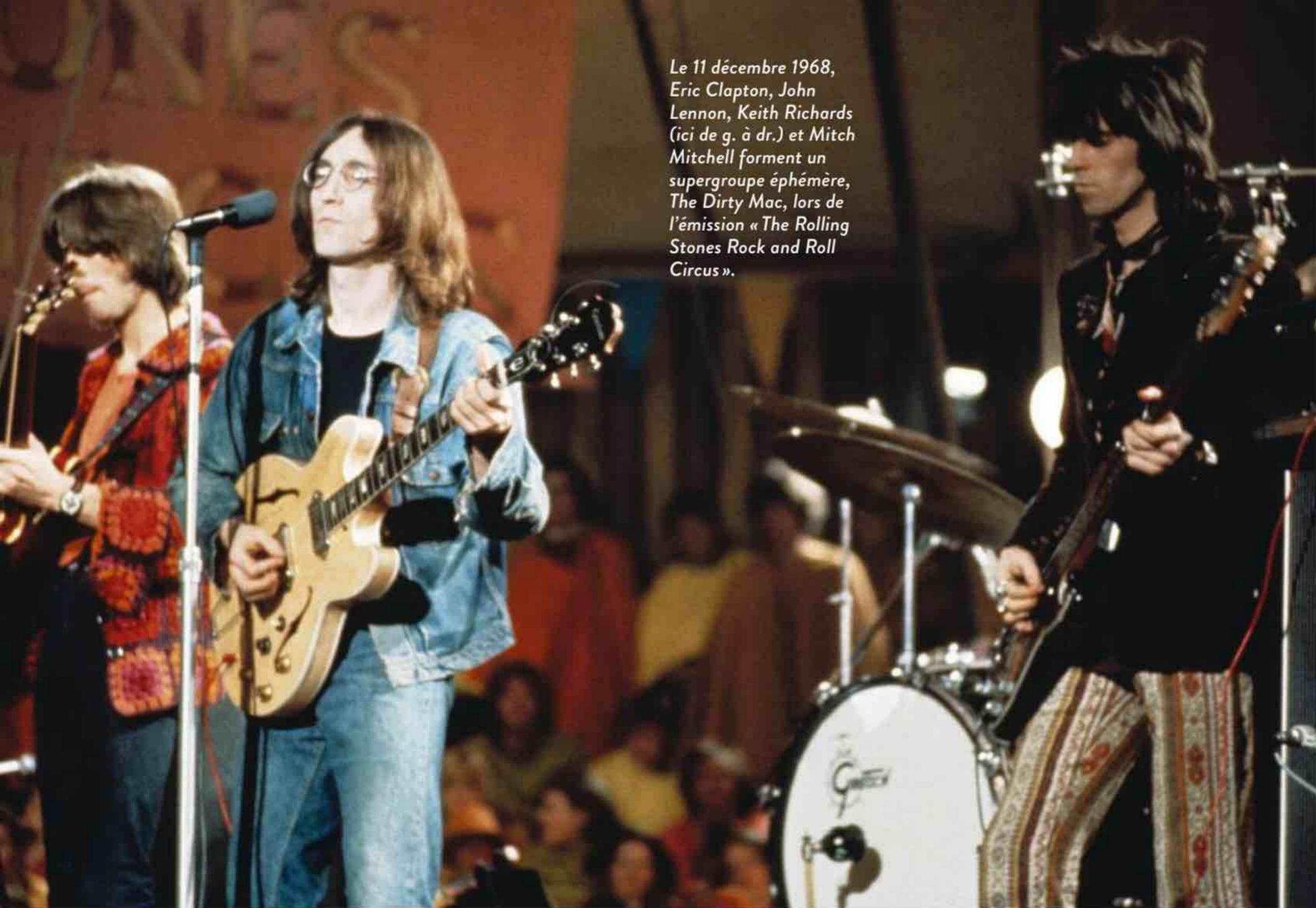
La révolution Rolling Stones s'annonce enfin. Elle doit tout, ou presque, à Andrew Oldham.

Porté par une élégance «smart», amateur de costumes cintrés et de petites vestes courtes, il avait travaillé, pour Brian Epstein. Il se présente: «J'ai été l'agent des Beatles.» Mick bondit sur l'aubaine, car tout ce qui sonne Beatles, tinte «cocagne» à ses oreilles. Oldham a 19 ans, le même âge qu'eux (au contraire d'Epstein). Il la joue cash. Il les pistonne chez Decca, noble firme de disques, où le directeur artistique se mord les doigts d'avoir manqué les Beatles, un an plus tôt. Stylo levé avant signature du contrat, Keith rivalise d'insolence face au grand boss, sir Edward Lewis, se payant «les petits vieux qui l'entourent et ne pigent rien à notre truc».

En gravure de mode avérée (il a aussi travaillé pour Mary Quant), Oldham décide alors de les «relooker», de façonner leur image. Première étape: vestes et cravate pour le groupe, afin de distribuer de sages cartes postales en service de presse. Il multiplie les opérations publicitaires, les faisant poser, propres, l'air vaguement rebelle, jusqu'à leur imposer d'inénarrables vestes pied-de-poule pour une séance photo censée rassurer les parents des fans débridés. Keith fait la gueule: «Ne nous déguisez pas en Beatles!» Oldham prend la balle au bond: «Vous êtes bien meilleurs. Vous êtes des bêtes de scène, eux des scarabées de studios... Vous n'allez pas chanter «I Want to Hold Your Hand» et vous prendre par la main comme des boy-scouts à la veillée!» Charlie, en faux placide, en rajoute une louche: «Sur scène, ils ne font

1971. Charlie Watts (à g.) et Ringo Starr, au Festival de Cannes. Les Stones y assistent à la projection de «Gimme Shelter», le documentaire sur leur tournée américaine de 1969.





Le 11 décembre 1968, Eric Clapton, John Lennon, Keith Richards (ici de g. à dr.) et Mitch Mitchell forment un supergroupe éphémère, The Dirty Mac, lors de l'émission « The Rolling Stones Rock and Roll Circus ».

rien, à part Ringo (clin d'œil au confrère batteur); Paul agite sa main gauche dans le vide, John hoche la tête. Ils ne swinguent pas, mais ça marche!

Oldham gagne leur confiance. Malin, il encourage Mick et Keith à écrire des textes ensemble et les imagine en nouveaux Lennon-McCartney. Il use de tous les stratagèmes: un jour ils sont les «good boys» (en veste pied-de-poule), un autre ils s'affichent en «bad boys» (au look déstructuré). Il choisit ce jour-là pour commander une table «VIP» au Savoy, l'hôtel cinq étoiles qui domine la Tamise. Sûr de son coup, il alerte la presse, sachant qu'ils se feront virer. Le lendemain, Il savoure les gros titres: «Les Stones virés du Savoy!»

Quand, enfin, les Stones décrochent une prestation au Royal Albert Hall, lors d'un événement monté par la revue «New Musical Express» (la bible de la pop), ils tombent sur la limousine des Beatles, couverte de rouge à lèvres. Charlie Watts s'exclame: «Les filles se sont trompées de bagnole! Bientôt ce sera la nôtre!»

Il leur faut encore attendre, car les Beatles débarquent aux États-Unis avant eux. Ils réunissent 73 millions de spectateurs (février 1964) lors de leur passage au

«Ed Sullivan Show», la grand-messe télé. De plus, ils sont reçus chez Elvis Presley (le King) à Los Angeles, ce qui amplifie le boom médiatique. Enfin, ils terminent la tournée au 5^e rang (sur 100) du classement du Billboard.

Trois mois plus tard, (26 avril 1964) sort – enfin – le premier album éponyme des Rolling Stones, rebaptisé «England's Newest Hitmakers» pour les États-Unis.

La course-poursuite prend une nouvelle dimension.

En 1966, Mick et John font encore des emplettes ensemble chez les fripiers de Portobello. Un an plus tard, quand la police débarque à Redlands, le cottage de Keith Richards accusé d'être en possession de drogue, George Harrison, venu avec Mick Jagger et Marianne Faithfull, alors sa compagne, n'a que le temps de s'éclipser.

Les relations Beatles-Stones tournent à la guérilla médiatique. Même si les quatre «cousus d'or» (dixit Brian Jones) de Liverpool les laissent enregistrer leur chanson «I Wanna Be Your Man», Jagger concédera au «New Musical Express» (1974): «On s'entendait avec les Beatles, ouais. Mais pas tant que ça. Ils étaient tellement riches et blasés. Ils avaient pris la grosse tête.»

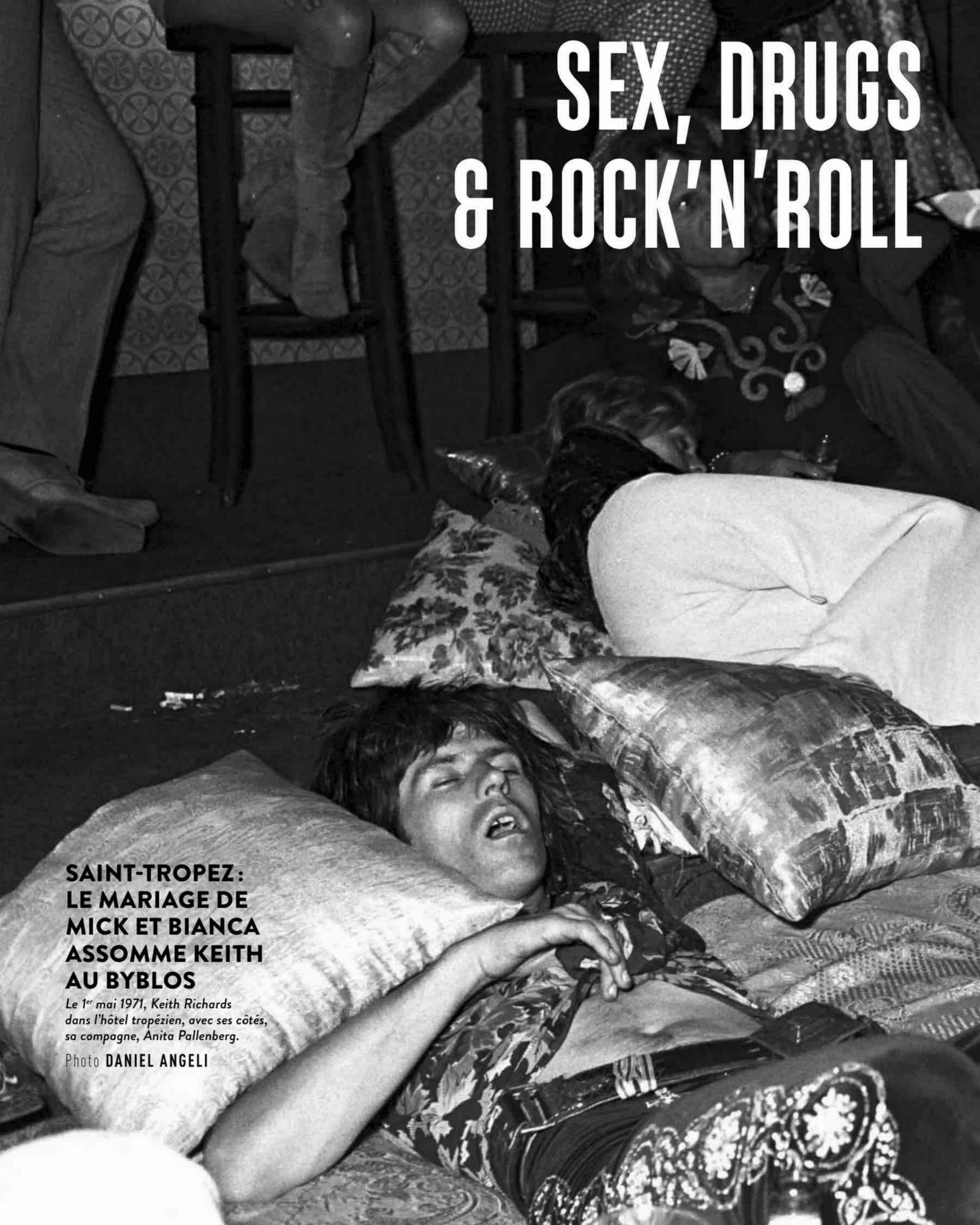
Enfin, John et Paul entament une guerre d'ego, prélude à la dissolution des Beatles. On reverra encore une fois Lennon poser aux côtés de Mick et Brian sur le plateau du «Rock'n'Roll Circus», spectacle télé tourné en décembre 1968 dans les studios de Wembley.

Le point de friction entre Stones et Beatles s'appelle «Their Satanic Majesty Request», un trip dans les étoiles sorti d'une pochette surréaliste, six mois après l'envolée stupéfiante de «Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band» des Beatles. Deux camps se dressent alors, sous l'accusation de parodie de genre. Quand tombera «Let It Be» des Beatles (1970), certains chercheront des noises à l'illumination spirituelle de Paul, loin du saignement de doigts de Keith Richards lors de l'enregistrement de «Let It Bleed» (Que ça saigne!) un an plus tôt...

Tandis que les Rolling Stones entament leur ultime tournée, John Lennon et George Harrison (Beatles) accueillent Charlie Watts (Stones), au «Hillbilly Heaven», le paradis des rockeurs.

L'occasion d'un «jam» sans fausse note, car, derrière le rideau: «It's Only Rock'n'roll!» ■ Patrick Mahé

SEX, DRUGS & ROCK'N'ROLL



SAINT-TROPEZ: LE MARIAGE DE MICK ET BIANCA ASSOMME KEITH AU BYBLOS

*Le 1^{er} mai 1971, Keith Richards
dans l'hôtel tropézien, avec ses côtés,
sa compagne, Anita Pallenberg.*

Photo **DANIEL ANGELI**

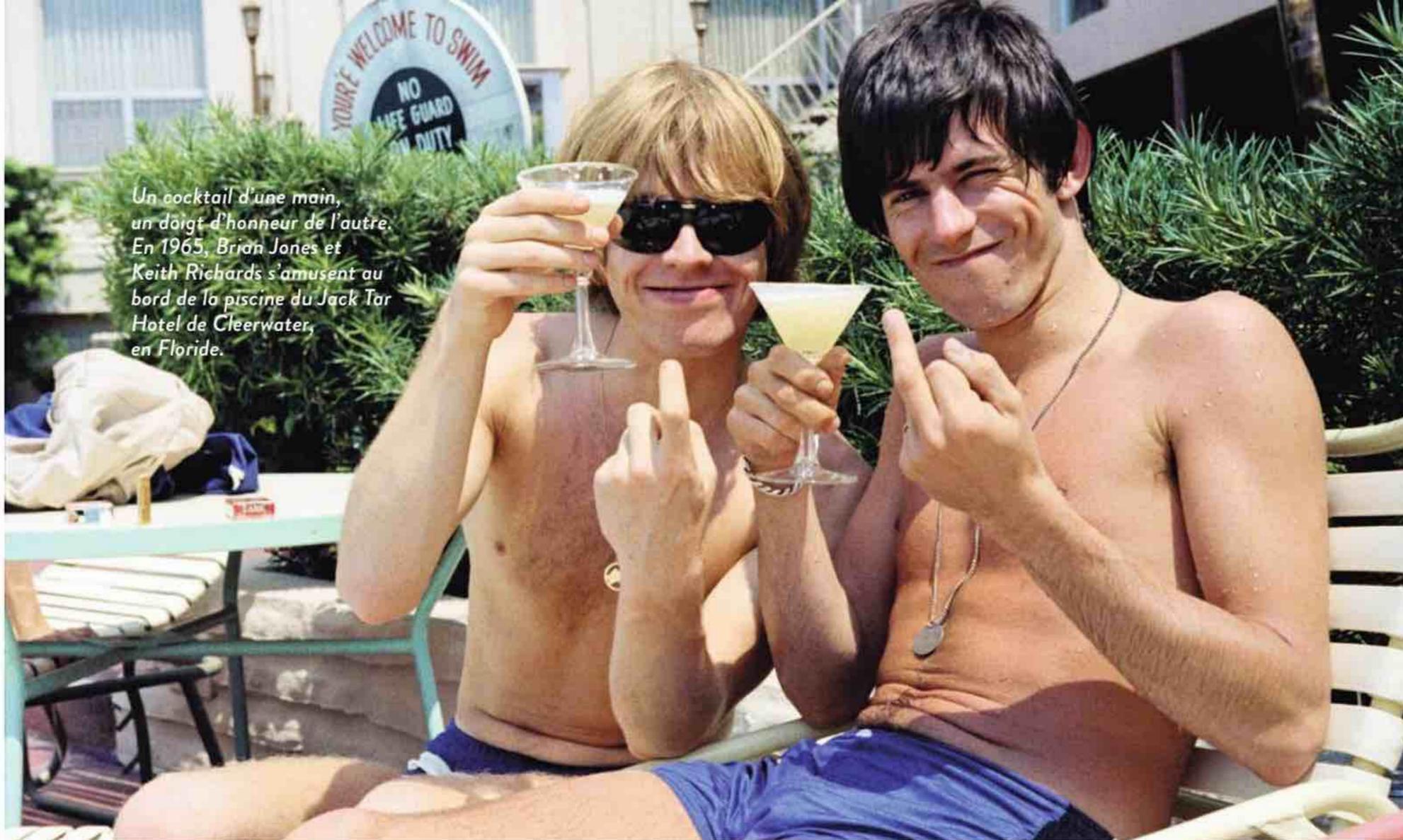
Aucun témoignage de la « vie » des Rolling Stones ne saurait atteindre celui que délivra Jo Wood, l'ex-femme du guitariste Ron Wood. Des loges obscures aux coulisses des arènes, elle a partagé trente années d'un groupe classé « Satanic Majesties ». Son mari l'intégra plus sur son aptitude à partager son mode de vie diabolique, que sur son seul talent de guitariste. Il l'avoua à « Rock & Folk » : « Eric Clapton m'a dit un jour : "J'aurais pu avoir ta place." J'ai répondu : "Tu aurais pu jouer mieux que moi, mais tu aurais aussi dû vivre avec ces mecs !" » À regarder les photos de Jo Wood, mannequin sulfureux fait pour la brinquebale (« The Rolling Stones inédit », éd. Glénat ; voir notre sélection des pages 28 à 33), on découvre l'univers débridé des vacances et des tournées. Villas, palaces, suites ou jets privés n'ont pas de secrets pour la belle. Entre Jamaïque, l'île reggae, et d'autres confettis d'empire, elle a fait de Ron et Keith ses « pirates des Caraïbes ».



ENTRE DEUX PROVOCS ET GROUPIE DÉNUDÉE, BATAILLE INFANTILE DE TARTE À LA CRÈME

Le 5 décembre 1968, au Gore Hotel de Kensington, à Londres, lors de la
présentation aux journalistes de leur album « Beggars Banquet ».





Un cocktail d'une main, un doigt d'honneur de l'autre. En 1965, Brian Jones et Keith Richards s'amuse au bord de la piscine du Jack Tar Hotel de Clearwater, en Floride.



Une «groupie» nue devant les Stones, en novembre 1969. Selon la légende, le mot a été inventé par Bill Wyman pendant la tournée des Rolling Stones en 1965.



**JUSQU'AU
BOUT DES
SEXY-FOLIES,
L'ALBUM INTIME
ET DÉBRIDÉ
DE JO WOOD**

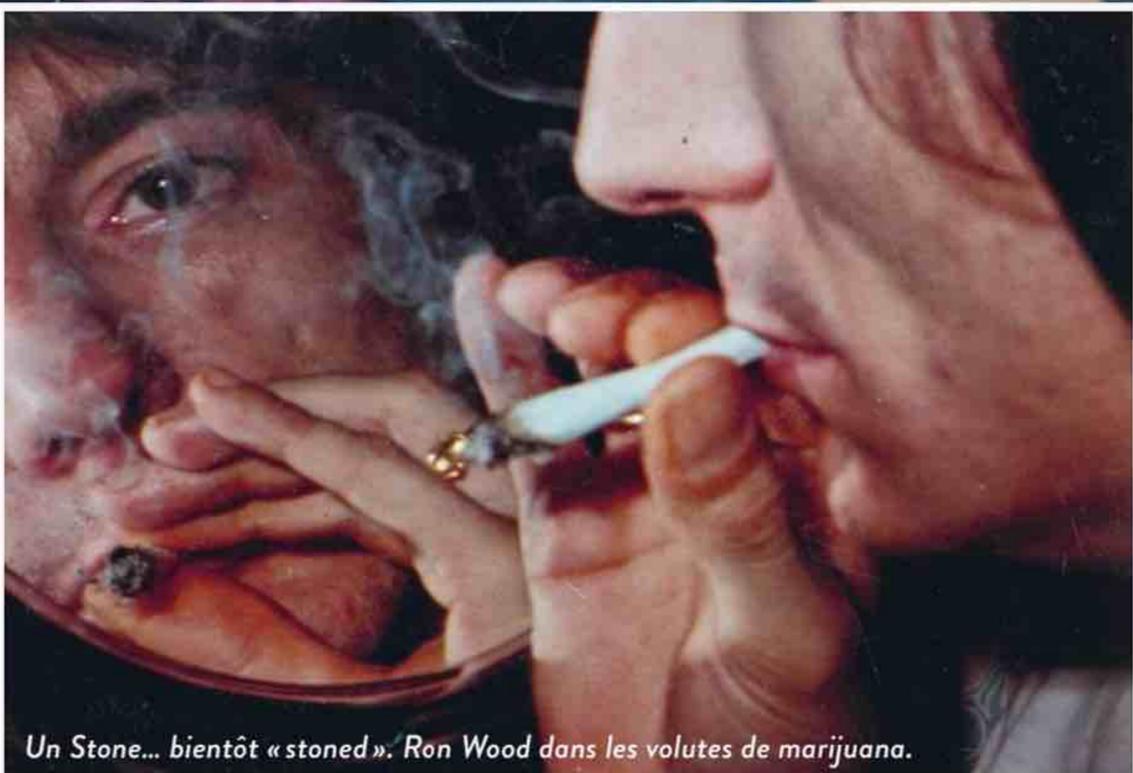
1978. Jo Karlake fête ses 23 ans lors d'une fête punk avec Mick Jagger. Le jeune mannequin épouse Ron Wood sept ans plus tard. .

Photos **JO WOOD**

Dans les bras de Ron Wood.
À gauche, Jerry Hall, la fiancée
de Mick.



1977. Mick, Ron et le batteur Jim Keltner, dans le salon de
la villa des Wood à Mandeville Canyon, Los Angeles.



Un Stone... bientôt « stoned ». Ron Wood dans les volutes de marijuana.

À LA JAMAÏQUE, ELLE IMMORTALISE SES « PIRATES DES CARAÏBES »

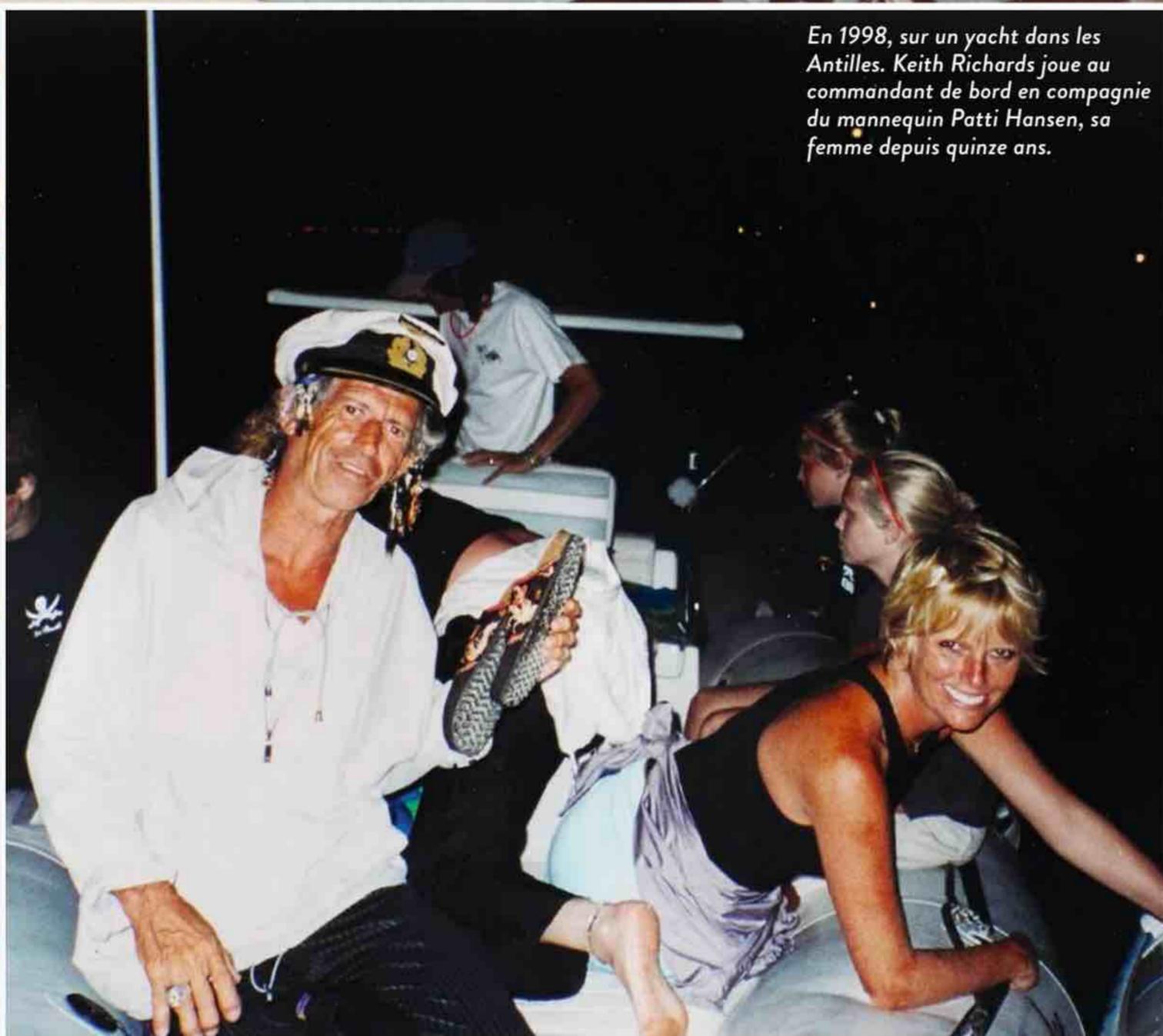
*Les mauvais garçons du rock en vacances au royaume
du reggae... et des paradis artificiels. Keith Richards,
hilare, tandis que Jo grimpe au cocotier.*

Photos JO WOOD





1981. Dans chaque chambre d'hôtel, ils refont la déco. Ici, Ron Wood, entre deux concerts de leur tournée américaine.



En 1998, sur un yacht dans les Antilles. Keith Richards joue au commandant de bord en compagnie du mannequin Patti Hansen, sa femme depuis quinze ans.

MICK FAIT PÉTILLER L'AVION D'« AIR FORCE STONE »

Get off of my cloud! Champagne à gogo pour l'anniversaire de Jagger à bord du Boeing personnalisé du groupe, au début des années 1990.

Photos JO WOOD



Keith Richards, son fils Marlon, et Bobby Keys (à dr.), le saxophoniste des Stones, dans la chambre d'un jet privé très « planant ».



Ron et sa célèbre coiffure en pétard, savamment sculptée au jus de citron.



Ron, Keith et Charlie sur le tournage du clip de « She Was Hot », en 1983.

SEXE, DROGUE ET ROCK'N'ROLL DANS LES DRAPS DES STONES. L'EX-FEMME DU GUITARISTE RONNIE WOOD LIVRE A COTOYÉ PENDANT TRENTE ANS LE GROUPE ANGLAIS DANS «THE ROLLING STONES INÉDIT» (ÉD. GLÉNAT) TRENTE ANS DE SA VIE AVEC . PLONGÉE FASCINANTE EN PHOTO DANS L'INTIMITÉ.

JO WOOD « À 6 heures du matin, un type entre dans la chambre et se fait un shoot à travers sa veste. Voilà comment j'ai connu Keith Richards »

Interview **ROMAIN CLERGEAT**

C'est avec une légère tristesse dans le regard qu'elle ouvre la porte de sa maison située dans un quartier chic. Jo Wood déménage à une heure de Londres. Elle vous invite à enjamber le fouillis dans l'entrée, et on la surprend à s'attarder sur quelques cartons où s'accumulent encore des piles de photos. Toujours Ron Wood, son ex-mari, en compagnie de Keith Richards, Mick Jagger, Jerry Hall et d'autres... « Celles-ci ne sont pas dans le livre ? » lui demande-t-on. « Non. J'aurais pu en mettre tant... Il a bien fallu choisir. » Jo n'a probablement plus les moyens de vivre dans cette ville hors de prix. Et sans doute est-elle devenue sage, avec un fiancé moins rock'n'roll. Celui qu'elle présente comme son « compagnon » apparaît au détour d'une pièce. Sympathique mais pas du tout le look d'une rock star. Plutôt l'allure d'un homme avec qui, le soir, on lit tranquillement au coin du feu.

Paris Match. Pourquoi publier ce livre maintenant, en 2019 ?

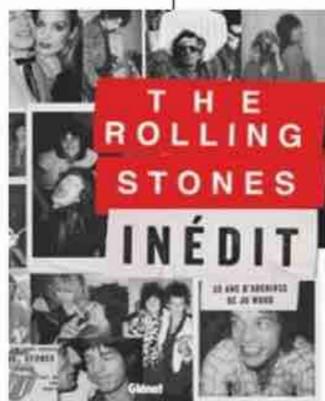
Jo Wood. Le hasard. Le fait de me replonger dans mes cartons. Avec du recul, on se dit : « Quelle vie, quand même ! » L'époque a tellement changé... Tout est interdit, tout est devenu grave ou mal interprété.

Ceux qui figurent sur les images, les Rolling Stones dans la majorité des cas, ont-ils été difficiles à convaincre ?

J'ai d'abord demandé la permission à mon ex-mari, Ron Wood, puis à Keith Richards, qui ont tout de suite été d'accord. Je les ai laissés se débrouiller avec les autres. Pour autant, je ne crois pas que Mick Jagger ait vu le livre. C'était le seul que je sentais un peu agacé de me voir mitrailler ainsi, à tout bout de champ. J'étais la seule à posséder un petit appareil photo. À l'époque, les gens étaient contents que j'immortalise un moment marrant, sans se demander si le cliché aurait des conséquences néfastes.

Est-il vrai que, lorsque vous avez rencontré Ron Wood, vous avez fait mine de ne pas savoir qui il était ? Il serait allé chercher la pochette de l'album "Black and Blue" [1976] en vous disant : « C'est moi, là ! Je suis un Rolling Stone ! »

C'est vrai. Il était si fier ! Mais comme c'était le moins connu de tous, puisqu'il n'avait intégré le groupe qu'en 1975, ça m'amusaient de le faire marcher. Je lui ai également dit que j'étais vendeuse dans une épicerie, au rayon biscuits. Il m'a crue, et il a passé plusieurs heures à m'attendre devant le magasin ! Cela dit, quinze jours après, c'est lui qui m'a posé un lapin, à Paris, en me demandant de venir le retrouver dans un hôtel où il n'était pas. Le réceptionniste avait gentiment accepté de me donner une chambre. Et sur le coup de 6 heures du matin, Ronnie a débarqué, suivi par un type qui, sans rien dire, est allé s'asseoir au pied du lit, a fouillé dans une mallette de médecin et en a sorti une cuillère, une seringue, un briquet et un flacon de pilules. Il en a chauffé une jusqu'à la rendre liquide et se l'est injectée dans le bras. À travers



sa veste ! Il a attendu que la drogue fasse son effet puis s'est tourné vers moi, avec un grand sourire, en me disant : "Très heureux de faire ta connaissance, darling. J'ai beaucoup entendu parler de toi." Voilà comment j'ai rencontré Keith Richards.

Comment vivaient-ils leur célébrité, à l'époque ?

Personne n'utilisait ce mot. On ne se laissait pas impressionner par quelqu'un de connu. Il arrivait même qu'on fasse un bout de causette avec cette personne, sans plus. En 1977, les Rolling Stones enregistraient l'album "Some Girls" au studio Pathé, à Paris. Keith avait un appartement où nous passions nos nuits à traîner, parler, faire la fête. Et à prendre des substances pour tenir le coup, évidemment. Au bout de deux ou trois jours, on se rendait compte qu'on n'avait ni dormi ni mangé. Alors Keith se levait d'un bond en disant : "Allons au Fouquet's !" On partait dans sa Bentley et on débarquait attifés étrangement, le teint blafard, mais tout joyeux. Ça faisait sourire les serveurs, des clients levaient la tête de leur assiette, mais ça n'allait pas plus loin. Ni émeute, ni scandale, ni paparazzis. Bien sûr, nous avions pris le volant alcoolisés et plus encore, mais cela ne se transformait pas en scandale international susceptible de ruiner une carrière ! Qui, aujourd'hui, se permettrait ça ? Personne.

Quand vous avez connu les Stones, ils étaient au sommet depuis plus de dix ans. Se comportaient-ils comme le "plus grand groupe de rock du monde" ?

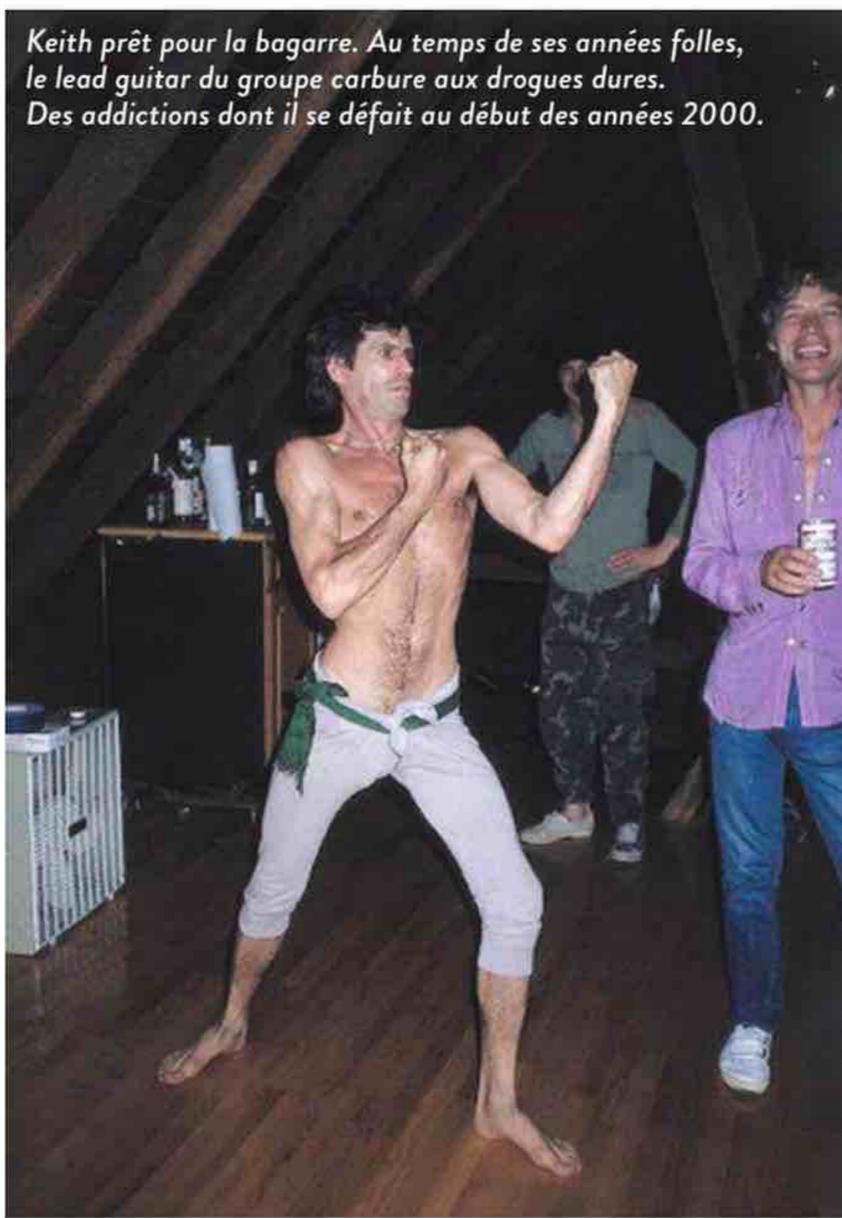
Jamais. Ils étaient totalement dans le présent et entièrement tournés vers ce qu'ils aimaient : écrire des chansons et les jouer au public. Je les ai vus jouer "Satisfaction" des dizaines de fois, mais jamais je n'ai senti chez eux la moindre lassitude.

Le meilleur endroit pour voir les Stones, ce n'est pas la scène, mais les coulisses !

Ah, backstages ! Il s'y passait toujours quelque chose. Un mélange de folie, de tension extrême... On ne savait jamais qui allait débarquer, mais c'étaient toujours des personnalités hors norme. Des people, comme on dirait maintenant, avec des personnalités ébouriffantes : des Blues Brothers à Bowie en passant par Tina Turner, Jack Nicholson ou Tom Wolfe. C'était du lourd ! Les gens étaient prêts à tout pour entrer dans ce monde. Et puis on a commencé à voir arriver des hommes politiques. Signe que l'époque avait changé.

Au milieu des années 1980, Mick Jagger et Keith Richards se sont gravement fâchés. Le groupe

Keith prêt pour la bagarre. Au temps de ses années folles, le lead guitar du groupe carbure aux drogues dures. Des addictions dont il se défait au début des années 2000.



aurait pu disparaître. C'est votre mari, Ron Wood, qui les a réconciliés...

Ça, oui ! J'étais là quand il appelait Mick pour le convaincre de parler à Keith. Et réciproquement, pendant des mois. C'était aussi dans son intérêt que les Stones continuent : on était fauchés !

Mais pourquoi, alors que Keith Richards parle de Ron comme de son frère, ne le laissait-il pas signer quelques morceaux pour toucher des droits d'auteur ?

Ron en parlait parfois. Ça le frustrait. Mais c'est ainsi. Oui, Ron était copain comme cochon avec Keith et Mick, mais cela n'empêche pas le business. Et les chansons, ce sont Mick Jagger et Keith Richards qui les écrivent. Fin de l'histoire. Il n'y a qu'au cours de leur brouille, justement, qu'ils l'ont laissé cosigner quatre chansons dans l'album qu'ils ont quand même sorti, "Dirty Work".

C'est au cours de leur tournée de réconciliation, "Steel Wheels", en 1989, que tout a changé. Les enjeux financiers étaient devenus tels que l'improvisation et les excès

n'étaient plus permis...

Au début des années 1980, c'était encore folklorique. Pour autant, jamais un membre n'a raté un concert. Même si, parfois, il s'en est fallu de peu. Comme le soir où un membre de la sécurité était venu tambouriner à notre porte... pour nous réveiller. En trois minutes, j'ai mis toutes nos affaires dans des sacs-poubelle et on est partis en catastrophe. Le show a commencé avec quatre heures de retard ! Mick n'a pas du tout aimé ça, et il a décidé que ce genre d'incident ne se reproduirait pas. Du coup, l'organisation était quasi militaire. Chacun avait sa loge et il n'était plus question d'y faire la fiesta, mais de se préparer. On ne s'entassait plus à la va-comme-je-te-pousse dans la voiture de Keith. On avait chacun son auto. Impossible, désormais, de demander des invitations de dernière minute. Ni de boire en public une autre

bière que la Budweiser, sponsor de la tournée. Keith répétait régulièrement : "Vivement que tout soit fini et qu'on sorte de cette prison !" Le business était devenu prioritaire, mais aucun n'avait envie de lâcher. Parce que ce qu'ils aimaient, c'était toujours faire de la musique. Ensemble.

Est-ce la raison pour laquelle, à 70 ans passés, ils continuent ?

Oui. Et toutes les drogues, tous les alcools ont été remplacés par quelque chose de plus fort et de moins nocif : l'adrénaline. Lorsque le rideau s'ouvre et que cette vague d'énergie et de clameur arrive vers vous, c'est phénoménal. C'est le shoot ultime. ■

JO WOOD

Ah, backstages !

Il s'y passait toujours quelque chose. Un mélange de folie, de tension extrême...

On ne savait jamais qui allait débarquer, mais c'étaient toujours des personnalités hors norme

**JUSQU'AU BOUT,
BRIAN JONES DÉFIERA
MICK JAGGER**

*Janvier 1968, lors d'une réception à Londres
en l'honneur de Diana Ross & The Supremes.
Derrière les sourires perce une hostilité sourde
entre Brian (à g.) et Mick.*



A close-up photograph of Keith Richards. He has long, wavy brown hair and a beard. He is wearing a dark, textured jacket. In his mouth, he holds a lit cigarette. In his right hand, he holds a clear glass filled with a light-colored liquid. The background is slightly out of focus, showing a curved architectural element.

DESTINS BRISÉS

Blackpool, juillet 1964. Keith Richards répond à un crachat par un coup de «boots» au visage d'un hooligan. Le public envahit la scène. Les Stones s'enfuient par les fenêtres. L'un des émeutiers fera trois mois de prison; un autre, John Beatlle Smith (le mal nommé), écope de 25 livres d'amende. Pour les Stones, la fatalité commence avec le départ d'Andrew Oldham, le manager tombé le nez dans la farine. Quand Jagger et Richards seront arrêtés pour possession de drogue (1967), il démissionne. On lui doit leur style «bad boys». Il a fait de Mick Jagger le leader du groupe. Brian Jones se sent déclassé. Archi drogué, il finira noyé dans sa piscine (3 juillet 1969). Accident? Oui... même si des soupçons pesaient sur le majordome et un entrepreneur du coin. Deux jours plus tard, les Stones rassemblent 300 000 personnes à Hyde Park. Mick y récite un poème de Shelley. Suivent le drame d'Altamont; puis, la disparition de Gram Parsons, 26 ans, cow-boy junkie, celle de Ian Stewart, 47 ans, pianiste vif-argent; enfin, l'abandon de Mick Taylor, guitariste «libre dans sa tête», décroché d'un train qui roulait trop vite pour lui.



Tignasse blonde et mine boudeuse. Au début des années 1960, c'est lui, bien plus que Mick Jagger, qui incarne le « bad boy » du groupe.



1966. De plus en plus isolé de ses camarades, Brian sombre dans la drogue et l'alcool, alimentant le cycle infernal de sa déchéance.



Le 10 juillet 1969, ses obsèques à Cheltenham, sa ville natale. Le pasteur introduit son oraison par ces mots : « C'était un rebelle. »

« L'ange blond », d'abord déchu, tourne à l'ange des ténèbres

Par ROMAIN CLERGEAT

Londres. Olympic Studio. 1968. « C'est "Street Fighting Man" qu'on joue là, hein ? » demande Brian Jones, les doigts gourds et la tête dans les vapes. L'ingénieur du son envoie la musique du morceau en gestation, pour la 27^e fois déjà. Le musicien place son sitar entre ses cuisses et attaque sa partie. Au bout de la 5^e note, il dérape. Une fois de plus... L'ingénieur ne dit rien. Keith Richards non plus, mais attrape sa veste et quitte le studio. Il a compris. Brian ne sortira plus rien de son instrument aujourd'hui. Peut-être même plus jamais.

Le beau dandy au visage diaphane et à l'éclat de porcelaine n'est plus que l'ombre de lui-même. Hagard et bouffi, il fait peine à voir. Dans « One + One », le réalisateur Jean-Luc Godard a saisi ces instants poignants où l'on voit Brian Jones perdu regarder Mick Jagger et Keith Richards diriger les séances. Attendant comme un petit garçon qu'on lui dise quand, où, et quoi jouer.

Pourtant, les Rolling Stones, c'était lui ! Son groupe. Qu'il avait formé. Mick Jagger et Keith, petits banlieusards, l'avaient vu sur scène dans un club de Londres, fascinés par la performance d'un gamin de leur âge mais déjà solaire. Ces deux-là ne savaient rien de la musique quand lui jouait déjà de dix instruments. Pourtant, il leur propose de faire partie du groupe qu'il veut monter. Immédiatement, c'est sa blondeur astrale qui captive les fans durant les premiers concerts. Tantôt, son sourire moqueur rend les filles hystériques. Tantôt, ses mines renfrognées fascinent les garçons. À mesure que croît l'audience du groupe, c'est lui qui répond aux interviews, négocie les tarifs des concerts. À son avantage d'ailleurs. Mais c'est normal. La vedette, c'est lui !

Et puis, et puis... Les choses ont commencé à changer. Le répertoire de blues des débuts n'était pas extensible. Il a fallu composer ses propres morceaux et le « couple » Jagger-Richards s'est révélé très habile dans l'exercice. Mieux, ou pire plutôt, le succès planétaire de « Satisfaction » a propulsé les Rolling Stones aussi haut que les Beatles. L'argent, le succès et les excès affluent. Mick Jagger est fait pour être une rock star, pas Brian Jones. Loin de là, très loin même.

Quand les autres membres du groupe s'accommodent en gloussant des descentes de police pour abus de substances illicites, Brian Jones vire parano. Et sombre. Dans l'humeur et dans la drogue. Il n'est plus le leader musical de « son » groupe. Mais il veut rester, au moins, celui de la flamboyance déjantée. Las... Sur ce terrain aussi, il est supplanté. Keith Richards sculpte sa statue de guitar hero en absorbant tout ce qui passe, mais ne ratera aucun concert de sa vie. Brian Jones en prend deux fois moins, mais se

rend davantage malade qu'il ne fait la fête. Et dès la deuxième tournée américaine du groupe, il manque 9 concerts sur... 10. Sa dernière année au sein du groupe est pathétique. Au mieux, il joue les utilités. Comme lors du show télévisé le soir de Noël 1968, « Rock'n'roll Circus », où on le voit enflé et ailleurs, vaguement jouer des maracas sur « Sympathy for the Devil ». Keith Richards est fascinant, Mick Jagger splendidement satanique mais Brian Jones paraît à la dérive. Dans six mois, il sera mort.

Quand les Rolling Stones entrent en studio en avril 1969 pour préparer leur album et la tournée américaine qui doit suivre, son homélie musicale est déjà prononcée. On le laisse apporter une ou deux idées, aussitôt effacées des bandes tellement l'exécution est pitoyable. Mais son remplaçant est déjà en coulisse.

Guère courageux, Jagger et Richards ont mis le problème Brian Jones sous le tapis durant l'enregistrement de « Let It Bleed », mais à l'approche de la préparation de la tournée, plus moyen de tergiverser. Il faut parler à Brian. Ils lui demandent de « prendre du recul »... Dans un sursaut d'orgueil, l'ancien archange du swinging London fait le beau et « partage » leur point de vue. De toute façon, il n'était « plus en phase avec la tournure musicale » prise par le groupe. Bla-bla...

Le 5 juillet, à Hyde Park, les Rolling Stones doivent donner un concert gratuit pour présenter son remplaçant : Mick Taylor. Deux jours avant, alors que les Rolling Stones répètent les morceaux que ces cinq-là n'ont encore jamais joués, le téléphone sonne dans la nuit : « Brian est mort ! »

Dans sa propriété de Cotchford Farm, aux environs de Londres, on l'a retrouvé au petit matin, tout habillé. Noyé dans sa piscine. L'absence de témoin alimentera les fantasmes mais la réalité est sans doute plus simple. Défoncé comme il l'était en permanence, sûrement titubant, il est tombé et n'a simplement pas pu (ou pas voulu...) s'en sortir.

« On rencontre tous des gens dont on sent bien qu'on ne les retrouvera pas à 80 ans, tranquilles sous un pommier. Brian faisait partie de ces gens-là. » dira le toujours lucide Keith Richards.

Le concert de Hyde Park se transformera en hommage à l'ange monté au ciel, avec lâcher de papillons blancs dans le ciel de Londres. Mais cette mort ouvre le livre d'autres disparitions violentes qui vont suivre dans le sillage du train des Rolling Stones, désormais lancé à une allure folle. Et plus largement, dans le monde du rock, ce premier destin brisé à l'âge « fatidique » de 27 ans en appellera d'autres bientôt. Janis Joplin, Jimi Hendrix, Jim Morrison, Kurt Cobain... ■

Mourir à Altamont ou les sortilèges des Hells Angels

Les Stones voulaient terminer les années 1960 en apothéose. Leur tournée 1969, démarrée à Londres devant 250 000 personnes en juillet, s'était poursuivie aux États-Unis comme une marche inexorable vers un saint sacrement du rock : ils étaient devenus les plus grandes stars de la musique de la planète. Alors, ils allaient donner une grande messe finale. Pas à Noël, mais presque. En décembre. Un concert gratuit. Le pendant californien, en mieux, de Woodstock qui avait eu lieu six mois plus tôt sur la côte est. Un retentissement ultime sur lequel se clorait le chapitre fabuleux des années 1960, où tous les verrous de l'après-guerre avaient sauté. Et c'étaient eux qui avaient les clés.

Initialement prévu au Golden Gate Park de San Francisco, une paisible étendue verte au cœur de la ville, le concert doit être déplacé dans les derniers jours. La faute à un désaccord de dernière minute avec la municipalité. Pour des questions financières. Cette tournée 1969 est celle où, enfin, les Rolling Stones gagnent de l'argent. Leur appât du gain va leur coûter cher.

Apprenant qu'un film sera tourné à l'occasion du concert, la municipalité de San Francisco réclame une rallonge de 100 000 dollars. Les Stones refusent, vont au bras de fer mais personne ne veut céder. À six jours d'un événement qui doit rassembler 300 000 personnes, le groupe n'a plus de lieu où se produire. En catastrophe, on leur suggère le Altamont Speedway. Une aire de circuit automobile. Une vaste étendue, triste, à 80 kilomètres de San-Francisco. Ce n'est plus du tout la même ambiance.

Dans cette morne plaine qui sent la défaite, le montage de la scène démarre le jeudi, pour un concert prévu deux jours plus tard, le 6 décembre. Rien n'a été organisé pour la venue du public. Pourtant, pas même la température de l'hiver frisquet de San Francisco ne l'a découragé. Dans l'après-midi, ils sont au moins 300 000 à s'étaler autour d'une scène que peu peuvent apercevoir. Un simple cordon de sécurité sépare la foule de l'estrade. Celui-ci saute alors que les Rolling Stones ne sont même pas encore arrivés. Tous ceux qui étaient présents se souviennent de leur première impression en arrivant sur les lieux : un vif malaise.

Si à Woodstock, dans des conditions parfois dantesques, il semblait planer un éternel sourire au-dessus de l'événement, à Altamont, où les Rolling Stones ont invité à partager la scène avec eux Santana, Jefferson Airplane, The Flying Burrito Brothers, Grateful Dead, Crosby, Stills, Nash and Young, il règne une odeur de peur. Très vite, les gens comprennent que la fête promise n'aura pas lieu. « Partout, on voyait des gens perdus, d'autres étaient malades et vomissaient, et beaucoup, sous acide, hallucinaient étrangement. Il y avait une sale ambiance et elle était palpable », se souvient Sharda Rickert, 19 ans à l'époque.

Pour le peu d'ordre, les Rolling Stones ont confié la sécurité aux motards des Hells Angels, en échange de... 500 dollars de bière. Sur les conseils forts peu avisés du groupe local Grateful Dead, qui les connaissent un peu. D'ordinaire, les bikers ont l'habitude de régler un refus de priorité à coups de chaîne de moto. Au milieu de cette foule déjantée, ils usent de queues de billard pour taper le public à la première bousculade. Ce qui ne fait qu'envenimer les choses. Entre ceux qui ont peur. Et ceux qui deviennent encore plus agressifs.

Quand les Rolling Stones arrivent en fin d'après-midi à Altamont, ils doivent fendre une foule apeurée pour rejoindre le mobile home qui leur sert de loge. Mick Jagger est blanc comme un linge devant cette ambiance de catastrophe annoncée. Il reçoit même un coup de poing venu d'on ne sait où, donné par on ne sait qui. Ce jour-là, personne n'est à l'abri et les musiciens à l'affiche l'ont bien compris.

Quand les Rolling Stones montent sur scène en début de soirée, le contexte est apocalyptique. Mais ne pas jouer serait pire encore. Ils tentent de faire illusion, de la créer plutôt, d'emmener tout le monde ailleurs grâce à leur musique mais c'est peine perdue. Une

fois, trois fois... ils doivent s'interrompre devant le spectacle qu'ils ont sous les yeux : des gamins perdus et d'autres qui se battent... Certains essaient de monter sur scène, pas pour idolâtrer Mick Jagger mais pour fuir les Hells Angels qui distribuent désormais, sans regarder, des coups à ceux qui frôlent leurs motos qu'ils ont garées devant la scène ! Mick Jagger blême, psalmodie : « Frères ! Sœurs ! Pourquoi nous battons-nous, là ? Calmez-vous ! » Seul Keith Richards ne se dégonfle pas et « ose » interpellé un Hells Angels hors de contrôle qui bastonne tout ce qui bouge. « Si celui-là ne s'arrête pas tout de suite, on ne joue plus, c'est clair ? »

Ce sursaut d'autorité calme un temps la tempête quand, sur « Under My Thumb », une bousculade part à nouveau. Un Hells Angels en furie saute sur un Noir habillé d'un costume pistache et le frappe violemment dans le dos. Avec un couteau. Comme si les choses pouvaient encore dégénérer, celui-ci sort alors, en état de légitime défense, un pistolet qu'il brandit. Aussitôt, la foule paniquée s'écarte et laisse la caméra des frères Maysles qui filmaient le concert montrer la suite. Le Hells Angels se rue sur lui et le larde de plusieurs coups de couteau. Meredith Hunter, 18 ans, ensanglanté est alors transporté sur scène.

Le concert ne reprendra pas. Les Rolling Stones s'enfuient vers l'hélicoptère qui les attend. Prévu pour huit personnes, il en embarquera dix-huit dans la panique. Quand les pales commencent à tourner, Meredith Hunter décède. Et meurent, avec lui, les années 1960. Pour les Rolling Stones, 1969 est l'année noire. ■ Romain Clergeat



Jorma Kaukonen, encadré de deux Hells Angels. Le guitariste de Jefferson Airplane justifiera ainsi l'embauche du gang de motards : « Les policiers n'étaient pas nos amis. »



Les gros bras des Hells, défoncés aux acides, font régner « l'ordre » à coups de queues de billard. C'est la panique.



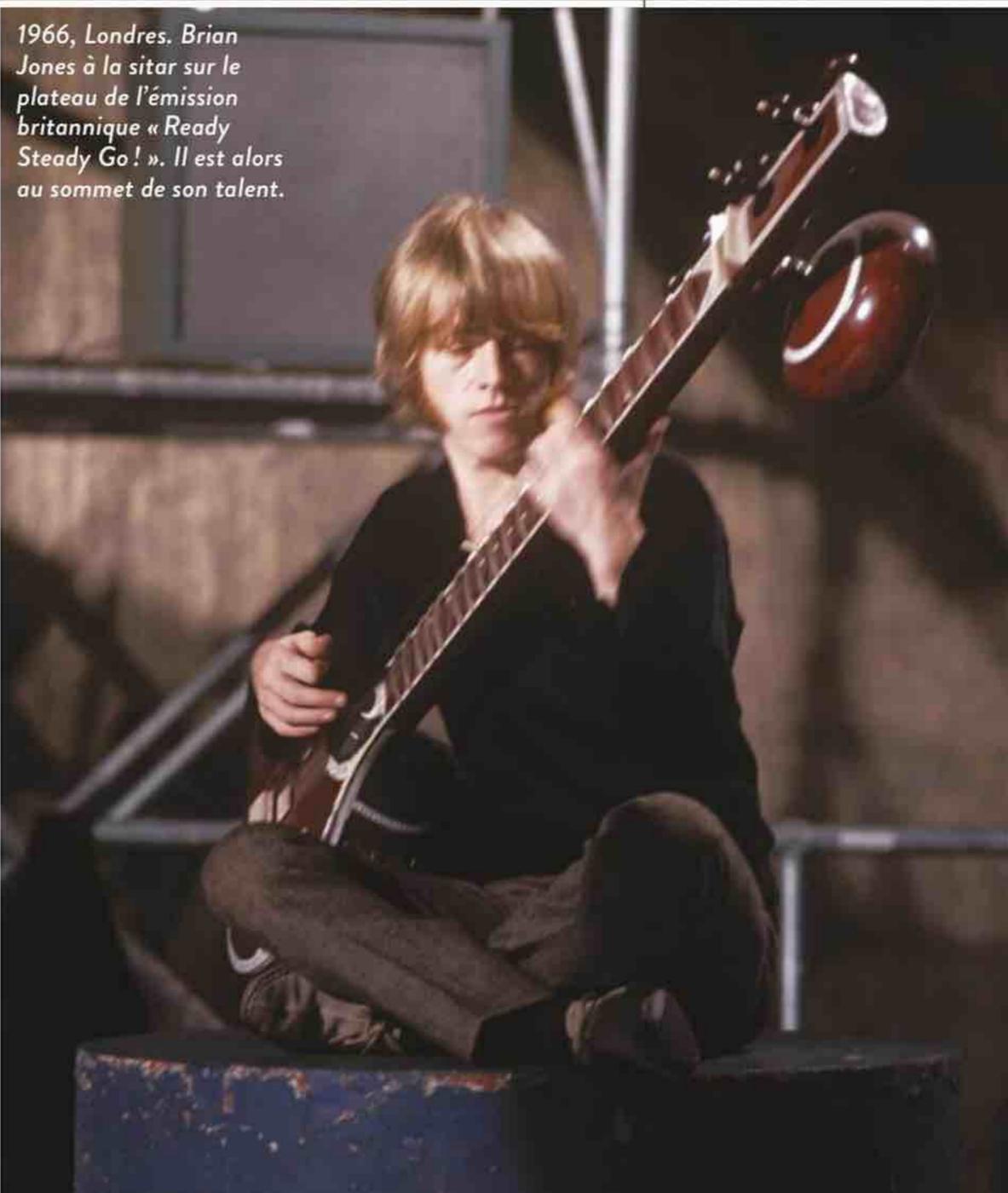
Devant la scène où jouent les Stones, le chaos. « Une marée humaine déjantée », dira Charlie Watts. Bilan au lendemain des « festivités » : quatre morts.



Les Stones ont encore des allures de sages collégiens. De g. à dr. : Ian Stewart, Keith Richards, Brian Jones (en haut), Charlie Watts, Mick Jagger et Bill Wyman.



1966, Londres. Brian Jones à la sitar sur le plateau de l'émission britannique « Ready Steady Go ! ». Il est alors au sommet de son talent.





PAINT IT BLACK TOMBÉS, TOUR À TOUR, AU CHANT DU MALHEUR

20 mai 2010, dans les jardins de l'Eden Roc au cap d'Antibes, pendant la soirée de l'Amfar au profit de la lutte contre le sida. Mick Jagger ne voit pas le désarroi de sa compagne depuis dix ans, la styliste américaine L'Wren Scott.

BRIAN JONES

Le premier nom sur le carnet noir des Rolling Stones, c'est lui. Mort le 3 juillet 69. Dans la course «sex, drugs and rock'n'roll», tout le monde n'arrive pas au bout (cf. page 39).

GRAM PARSONS

De son vrai nom Ingram, vite surnommé «Gram», en raison de sa consommation de stupéfiants. Américain, fabuleux musicien de country music, fondateur des Flying Burrito Brothers, il trouve durant l'été 1971 un partenaire idéal en la personne de Keith Richards. Dans la villa Nellcote, Parsons enseigne au guitariste des Rolling Stones, tout son savoir sur la musique country. De nombreux morceaux sur «Exile on Main St.» témoignent de son influence décisive. En retour, Keith Richards n'a rien à lui apprendre en matière de drogues. C'est tout dire... Mais sa fréquentation des Rolling Stones et les facilités de consommation y afférant vont lui faire atteindre un point de non-retour. Mick Jagger a pris ombrage de sa complicité avec Keith Richards et charge Anita Pallenberg de le faire déguerpir de la villa. Ce qu'elle fait avec joie, Parsons étant sur la fin, plus souvent comateux que musicien. Il retrouve son complice Keith durant la tournée américaine de 1972, s'incruste un temps au sein de la troupe, mais il est incapable de suivre le rythme de son pote. Un matin, le rock'n'roll circus est déjà reparti qu'il émerge à peine. Suivra encore une année d'errance, avant une overdose dans un pathétique motel de Californie en 1973. À presque 27 ans. L'âge maudit.

L'WREN SCOTT

Plus douloureux, et encore incompréhensible, la compagne de Mick Jagger de 2001 à 2014 se suicide dans des conditions atroces. Longtemps épargné par la mort, Mick Jagger est cette fois atteint au cœur.

IAN STEWART

Si son décès en 1985 n'émeut pas le grand public, pour les Stones, c'est un choc. Ce pianiste aurait dû être un sixième élément, mais leur premier manager lui trouve un look pas assez Stones. Pour autant, il ne

quittera jamais le groupe. Jouant parfois avec eux, et faisant office de super manager, en charge de l'intendance. Un arrêt cardiaque à 47 ans qui soudain, leur donne un vrai coup de vieux. «Time Waits For No One».

NICKY HOPKINS

Fin pianiste de leur meilleure période, il meurt à 50 ans.

ANITA PALLEMBERG

La compagne de Keith Richards de 1967 à 1980 est morte en 2017 à l'âge de 75 ans. Pourtant si quelqu'un a vu la mort rôder, c'est bien elle. Elle a vu disparaître Brian Jones dont elle était la compagne, avant d'être avec Keith Richards. En 1976, héroïnomanie à la dérive, elle manque d'attention auprès de leur enfant, Tara, qui meurt à 3 mois. Keith Richards l'apprend juste avant de monter sur scène aux Abattoirs de Paris. Il dira plus tard, dans son autobiographie : « Dans l'état où était Anita à l'époque, jamais je n'aurais dû la laisser s'occuper seule de Tara. Je ne me le pardonne pas. » Anita n'en a pas fini avec la mort. Quand Keith Richards est arrêté à Toronto en 1977, avec en sa possession 5 grammes de cocaïne et 22 grammes d'héroïne, il risque la prison. Il y échappe grâce à ses avocats mais lui a compris : cette fois, il faut décrocher. Pour de bon. Anita n'y parvient pas et s'enfoncé encore. Jusqu'en 1979 où un adolescent de 19 ans, vaguement jardinier, plus sûrement son amant, se suicide dans leur lit, alors qu'elle est à moitié comateuse dans sa maison.

BOBBY KEYS

Leur saxophoniste du solo légendaire sur «Brown Sugar», entre autres, que Jagger avait banni durant quinze ans pour avoir manqué un show (il avait préféré remplir sa baignoire de champagne et y dormir avec une fille...), lâche la rampe, mais à 70 ans en 2014.

MICK TAYLOR

Toujours vivant, sa «disparition» musicale est une tragédie. Guitariste éblouissant, il remplace Brian Jones en 1969 et ouvre la période la plus magique du groupe. Ses solos flamboyants font décoller leur musique vers des sommets jamais atteints. Mais cette vie démentielle de rock star le consume. Il finit par tomber dans l'héroïne et, comme il le dira plus tard : « Soit je partais, soit je mourrais. » Il quitte le groupe en 1974 et ne s'en remettra jamais tout à fait.

CHARLIE WATTS

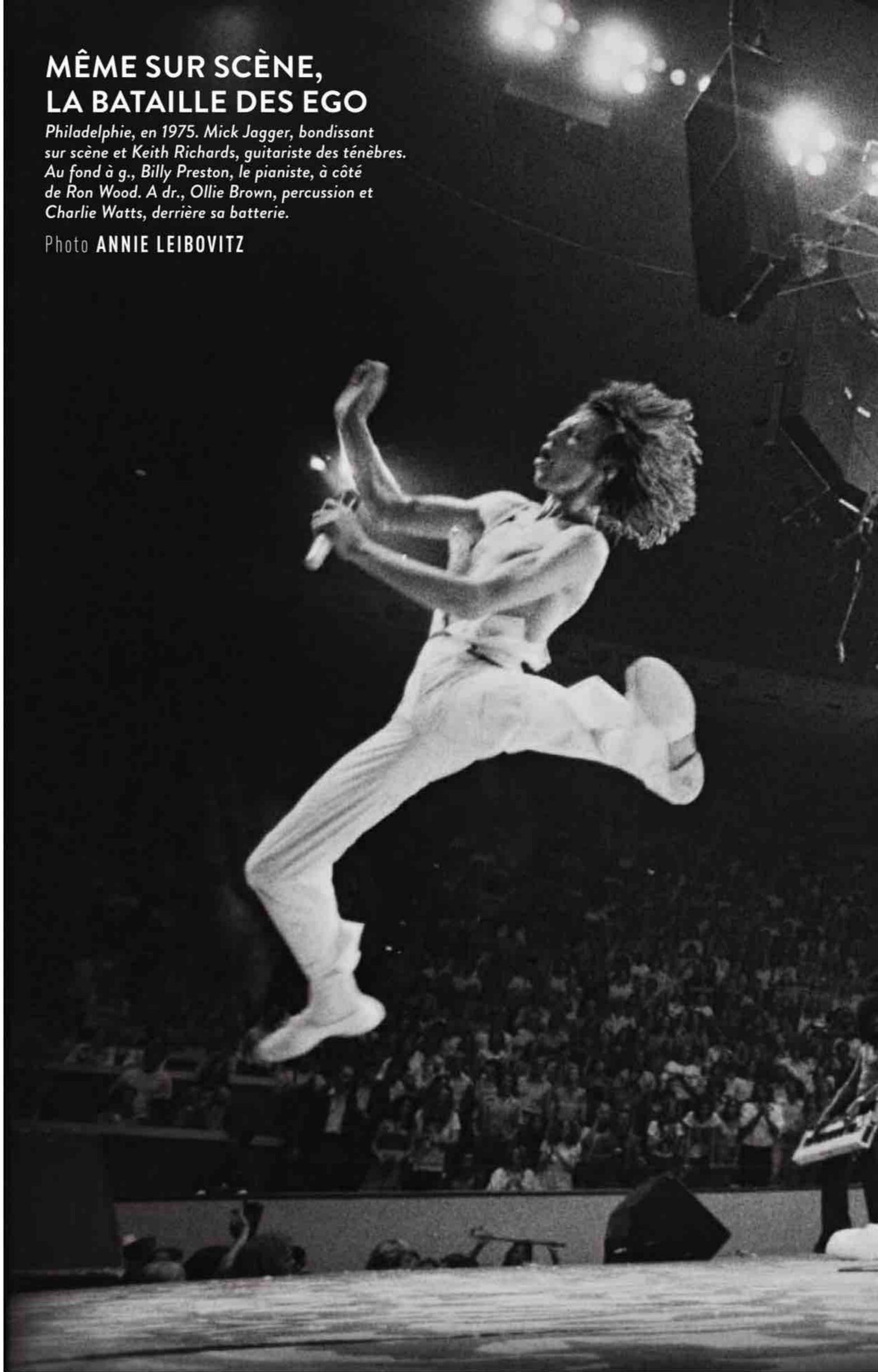
Et puis... tout récemment, le premier mort «paisible» et «normal». Celui qui avait su ne pas devenir fou, mais que chaque membre du groupe adorait plus que tout. Si sa disparition ne marque pas la fin du groupe, elle en annonce inéluctablement le crépuscule. ■ R.C.

Les séparations et retrouvailles ponctuent la liaison «long play» des deux piliers du groupe. Scolarisés dans une même école à Dartford, ils s'étaient perdus de vue mais le hasard d'un train en retard les a réunis providentiellement autour d'un disque de Chuck Berry... Ensuite? Très vite, Keith prend parti pour Mick quand, entre le Crawdaddy des tout débuts et l'appartement miséreux de Chelsea, Brian Jones se proclame patron des Rolling Stones. Un an après la mort de celui-ci, les choses se compliquent lors du tournage de «Performance» (1970). Mick ne trouve rien de mieux que de séduire Anita Pallenberg, l'égérie du film... et copine de Keith Richards! Ce dernier se vengera en lui piquant Marianne Faithfull... En 1985, Mick se fend d'un premier disque en solo; vexé, Keith réplique peu après. En tournée, Mick et Keith font toujours loge à part. Quand l'un chante en solo sur scène, l'autre file en coulisses (c'est contractuel). Le mot de la fin est signé Keith Richards: «On peut se débarrasser chacun de nos femmes, mais pas l'un de l'autre.»

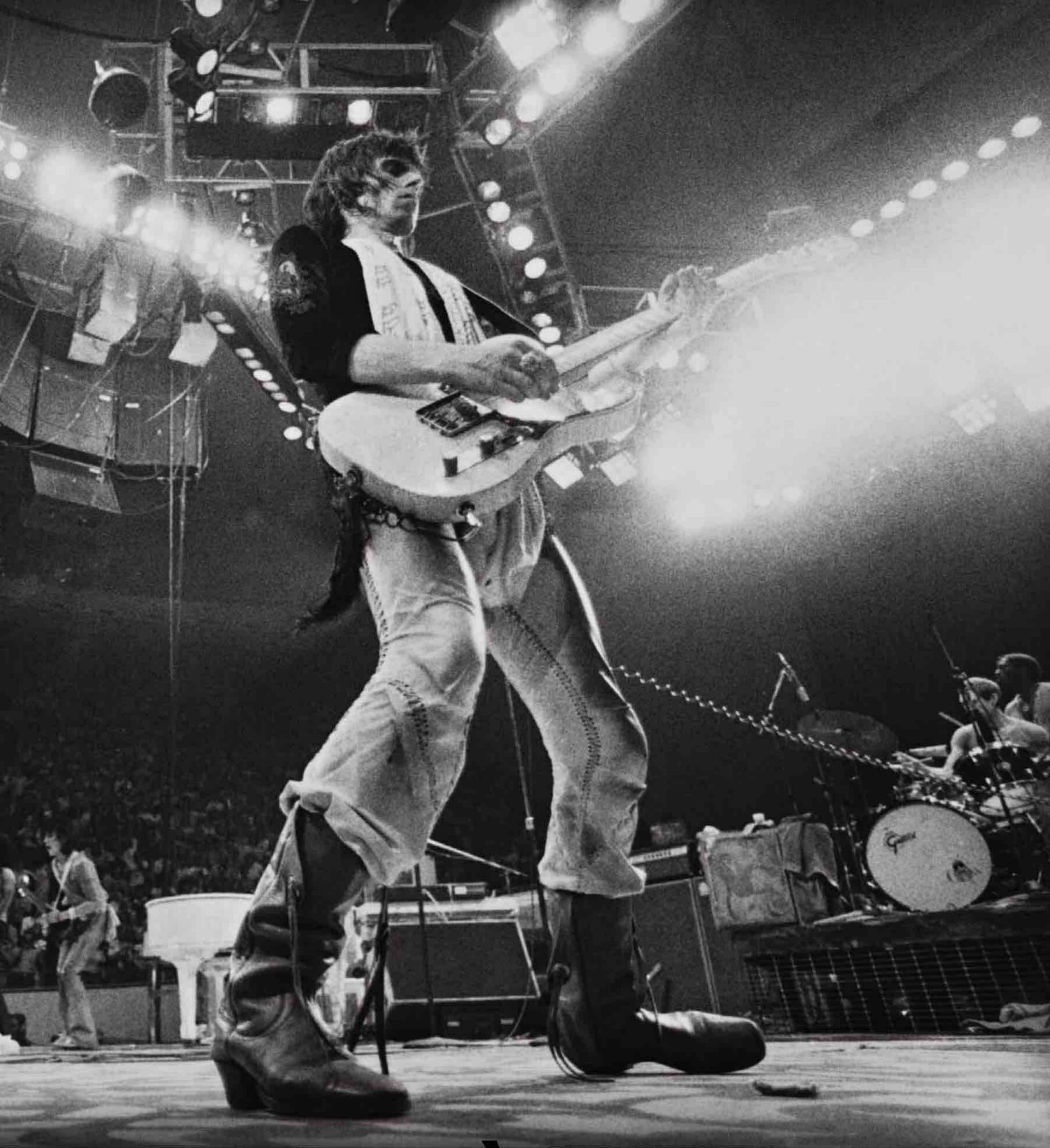
MÊME SUR SCÈNE, LA BATAILLE DES EGO

Philadelphie, en 1975. Mick Jagger, bondissant sur scène et Keith Richards, guitariste des ténèbres. Au fond à g., Billy Preston, le pianiste, à côté de Ron Wood. A dr., Ollie Brown, percussion et Charlie Watts, derrière sa batterie.

Photo **ANNIE LEIBOVITZ**



MICK ET



KEITH LES FRÈRES ENNEMIS



Malgré les procès et les ennuis judiciaires qui s'accumulent après la descente de police chez Keith Richards, les deux leaders s'offrent une pinte dans un pub à Fleet Street, à Londres, le 30 juin 1967.

**ANDREW OLDHAM
RÊVE DE FAIRE D'EUX
LES NOUVEAUX
LENNON-McCARTNEY**

Le réalisateur Jean-Luc Godard chez les Rolling Stones dans les studios Olympic. En juin 1968, il filme la naissance du morceau « Sympathy for the Devil » pour l'album « Beggars Banquet », dans son documentaire « One + One ».



**DE BROUILLES
EN RÉCONCILIATIONS,
LEURS EGO ABDIQUENT
POUR LE GROUPE**

1990, lors d'un vol entre l'Espagne et le Portugal. Après de longues années de guerre froide, Mick et Keith se réconcilient pour Urban Jungle, leur nouvelle tournée européenne.

Photo **CLAUDE GASSIAN**





Au Lincoln Center de
New York le 10 mai
2005, Mick Jagger
et Keith Richards
annoncent leur
prochaine tournée :
A Bigger Bang.



KEITH RICHARDS

« On peut chacun se débarrasser de nos femmes, mais pas l'un de l'autre »

Un entretien avec **ROMAIN CLERGEAT**

Pourquoi avez-vous décidé de retravailler chacun de votre côté ? Les Stones ne vous suffisent plus ?

Mick Jagger. Je ne fais pas d'album solo par exaspération. Comme les Rolling Stones avaient travaillé ensemble pendant deux ans, en 1989-1990, je savais que l'on ne referait rien avant au moins trois ans. Je n'aime pas rester inactif. Je ne suis d'ailleurs pas le seul. Tous les membres du groupe en ont fait autant.

Keith Richards. Pour que le groupe continue, il est essentiel que ses membres ne se contentent pas d'être des Rolling Stones. Les problèmes que nous avons eus avec Mick au milieu des années 1980 tiennent beaucoup à la routine qui s'était installée parmi nous. Nous étions dans un faux confort qui débouchait sur une vraie frustration : n'être que les membres d'un groupe. Et puis, il y a eu le premier album solo de Mick. Ce problème aurait dû être résolu en cinq minutes ; c'est devenu un gros point de discorde : on a commencé à s'engueuler.

Lorsqu'on compare vos deux albums, on ne peut s'empêcher de trouver celui de Keith Richards beaucoup plus rock'n'roll.

M.J. Il y a pourtant des ballades et du reggae dessus, non ?

Oui, mais dans un genre moins mélodique que vous. Peut-on dire qu'il est le Lennon du groupe et que vous en êtes le McCartney ?

M.J. McCartney est un astucieux mélodiste, et Lennon l'était aussi. Je ne crois pas que nous soyons aussi habiles qu'eux. Ils ont un grand sens de l'harmonie, alors que nous n'en employons pas beaucoup. Je ne crois donc pas que nous soyons comparables ni à Lennon ni à McCartney. Ni ensemble ni individuellement. J'essaie d'être aussi mélodiste que possible. Keith est plutôt porté vers des choses plus hargneuses. Je les aime bien aussi, mais je les garde pour les Stones.

Pensez-vous que le groupe se serait reformé si les albums solo de Mick avaient marché ?

K.R. Moi, je crois que si ses deux albums avaient marché (mais on est là en pleine science-fiction), il aurait été très difficile de refaire les Stones. Heureusement, une telle hypothèse ne tient pas debout : je sais ce dont Mick a besoin. Les Stones sont complètement liés les uns aux autres. On peut chacun se débarrasser de nos femmes, mais pas l'un de l'autre.

M.J. Ce sont deux choses différentes. D'un côté, il y a les Stones, avec tout notre passé, et, de l'autre, il y a les disques que

je peux faire seul. Les deux font partie de ma vie. Vous savez, lorsque vous travaillez depuis longtemps dans ce métier, vous ne pensez pas seulement en termes de succès. Avoir des chansons dans les hit-parades est important, mais l'essentiel, c'est d'abord le plaisir. Si vous essayez de faire quelque chose contre votre goût, dans un but commercial et que cela ne marche pas, que reste-t-il ? Cela n'a pas plu aux autres, ni à vous-même. Personne n'en tire aucune satisfaction.

Est-il plus agréable de travailler seul ou à l'intérieur d'un groupe ?

K.R. Ma position avec les Stones est idéale. Je peux me mettre en avant si j'en ai envie, ou retourner travailler mes accords à l'arrière, peinard. J'ai le choix. Ce que j'ai appris ces deux dernières années, en préparant mon album solo, c'est le poids des responsabilités qui pèsent sur les épaules de Mick en tant que "frontman". Il n'a pas le loisir de se mettre en arrière, lui.

Ne croyez-vous pas que votre « différend », au milieu des années 1980, remonte aux années 1970, lorsque Keith Richards a abandonné la drogue et a voulu participer plus activement à la vie du groupe, provoquant un conflit pour le leadership des Stones ?

M.J. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans l'esprit de Keith, mais, lorsque vous avez des problèmes de drogue, les autres doivent assumer une grande partie de votre rôle, et on ne peut pas tout simplement se lever un matin en disant : "Je suis de retour." Évidemment, j'imagine que c'est frustrant. Je suis allé loin dans le genre, mais pas aussi loin que Keith, ça c'est sûr.

K.R. Je ne l'ai pas compris tout de suite, mais c'est vrai. Mick faisait tout le boulot et j'avais un peu abdiqué dans les années 1970. Désintoxiqué, je suis arrivé la gueule enfarinée en disant : "Je suis de retour", sans comprendre qu'il avait pris goût au pouvoir, et j'avais beau gueuler, toutes mes suggestions étaient systématiquement rejetées. Je me suis dit : "Très bien, Mick, tu as gagné une bataille, mais je n'ai pas perdu la guerre." J'ai forcé le passage. Revenu sur terre, il n'était pas question que je reste assis là à l'écouter et à le regarder. J'écrivais quand même les chansons. Et il l'a admis. On a réalisé qu'on était tellement contents d'être dans ce groupe qu'on n'avait pas besoin d'entrer en compétition entre nous. Ni, d'ailleurs, avec les autres. Madonna peut s'agiter, nous, nous suivons notre route. ■

MICK JAGGER

« Lorsque vous avez des problèmes de drogue, les autres doivent assumer »

KEITH RICHARDS

« Oui, je me suis vengé en couchant avec Marianne Faithfull »

En racontant la liaison que Mick Jagger a eue sur le tournage de « Performance » (sortie en 1970) avec Anita Pallenberg, votre compagne d'alors, vous dites que cela a creusé un fossé entre vous et lui, « pour toujours ». Qu'entendez-vous par là ?

Keith Richards. Ce n'est pas tant le fait d'avoir couché avec Anita. Il faut se remettre dans le contexte des sixties. Tout le monde essayait tout avec tout le monde. En plus, je n'étais pas un jaloux hystérique. Cela aurait été vain avec Anita. C'était un sacré caractère qui, de toute façon, n'en faisait qu'à sa tête. J'en ai surtout voulu à Mick, parce que cette escapade cinématographique compromettrait l'équilibre du groupe. Et le bouquet, c'était qu'il se tapait ma copine, en plus ! En même temps, il m'a fait saigner et j'ai écrit "Let It Bleed", et mis en colère, ce qui m'a fait écrire "Gimme Shelter". Alors, l'un dans l'autre...

D'autant que vous vous êtes vengé en couchant avec Marianne Faithfull...

Exact. Il s'en est fallu d'un cheveu que Mick ne me chope, d'ailleurs. J'ai sauté par la fenêtre en caleçon, avec mes affaires, en entendant sa clé dans la serrure. J'y ai d'ailleurs laissé mes chaussettes, mais Mick n'est heureusement pas le genre de bonhomme à chercher des chaussettes sous le lit.

Mick Jagger a-t-il lu votre livre et demandé des suppressions ?

Étrangement, la seule chose qui lui a posé un problème, c'est que je dise qu'il avait un coach vocal. La bonne blague. Mais tout le monde le sait, Mick !

Comment expliquez-vous que vous soyez entré en guerre avec lui, dans les années 1980 ?

D'abord, parce qu'on a commencé à vivre à deux endroits différents. Auparavant, on était souvent ensemble, et il était facile de se voir, de travailler. Et c'est là où on s'entend le mieux. Puis Mick a commencé à devenir un jet-setteur fou, ce que je n'aimais pas. Comme lorsqu'il voulait un mariage discret avec Bianca et a choisi Saint-Tropez en plein été... Mais, pour être honnête, j'ai senti, dès la fin des années 1970, qu'un clash allait survenir. Une fois devenu clean, j'ai très vite compris que Mick n'aimait pas du tout que je m'investisse davantage dans les affaires du groupe. Moi, naïf, j'avais une attitude plutôt sympa : merci, mon vieux, d'avoir assuré toutes ces années pendant que j'étais à l'ouest, maintenant je vais te soulager un peu. Or, Mick adore tout contrôler. C'est son côté Hitler. Ou Napoléon, si vous préférez, puisque vous êtes français. Plus d'une fois, au cours de réunions d'avant tournée, il me disait : « Oh ! tais-toi, Keith, c'est idiot ce que tu dis. » Vous imaginez comme ça me plaisait...

Pensez-vous que les Stones seraient encore ensemble si les albums solos de Mick Jagger, dans les années 1980, avaient marché ?

Mais Mick Jagger n'est rien sans les Rolling Stones ! Pas plus que Keith Richards, d'ailleurs. Ensemble, c'est autre chose, et c'est ce qu'il a mis du temps à comprendre. Mais je n'étais pas tellement inquiet car je savais qu'il était incapable de faire un bon album tout seul.

Vous avez dû être content de voir que vos propres essais en solo ont reçu un meilleur accueil que les siens ?

J'ai fait ça pour m'occuper, mais cela ne m'a pas dérangé, en effet.

Vous dites qu'il est un peu comme votre frère, mais vos commentaires sont quand même très acides à son égard. On vous sent encore en colère.

À l'époque, c'était le cas. Quand j'ai appris que, dans mon dos, il signait un deal pour les Stones avec CBS en échange d'un projet d'album solo, je l'aurais tué ! Je ne comprends toujours pas comment il a pu péter les plombs à ce point-là. Vouloir être plus que la plus grande star du show-biz de la planète, ce qu'il était, ça me dépasse. À un moment, on avait l'impression que c'était Sa Majesté et que nous bossions pour lui, au cacheton ! Quand il était dans la pièce, nous évoquions "cette pétasse de Brenda" pour qu'il ne comprenne pas qu'on parlait de lui.

Aujourd'hui, vous ne parlez que de business ou vous arrive-t-il encore d'aller boire un coup comme deux copains ?

C'est lorsqu'on est séparés qu'il y a des problèmes. Il y a quinze jours, il est venu chez moi, à Londres, et on a passé l'après-midi ensemble.

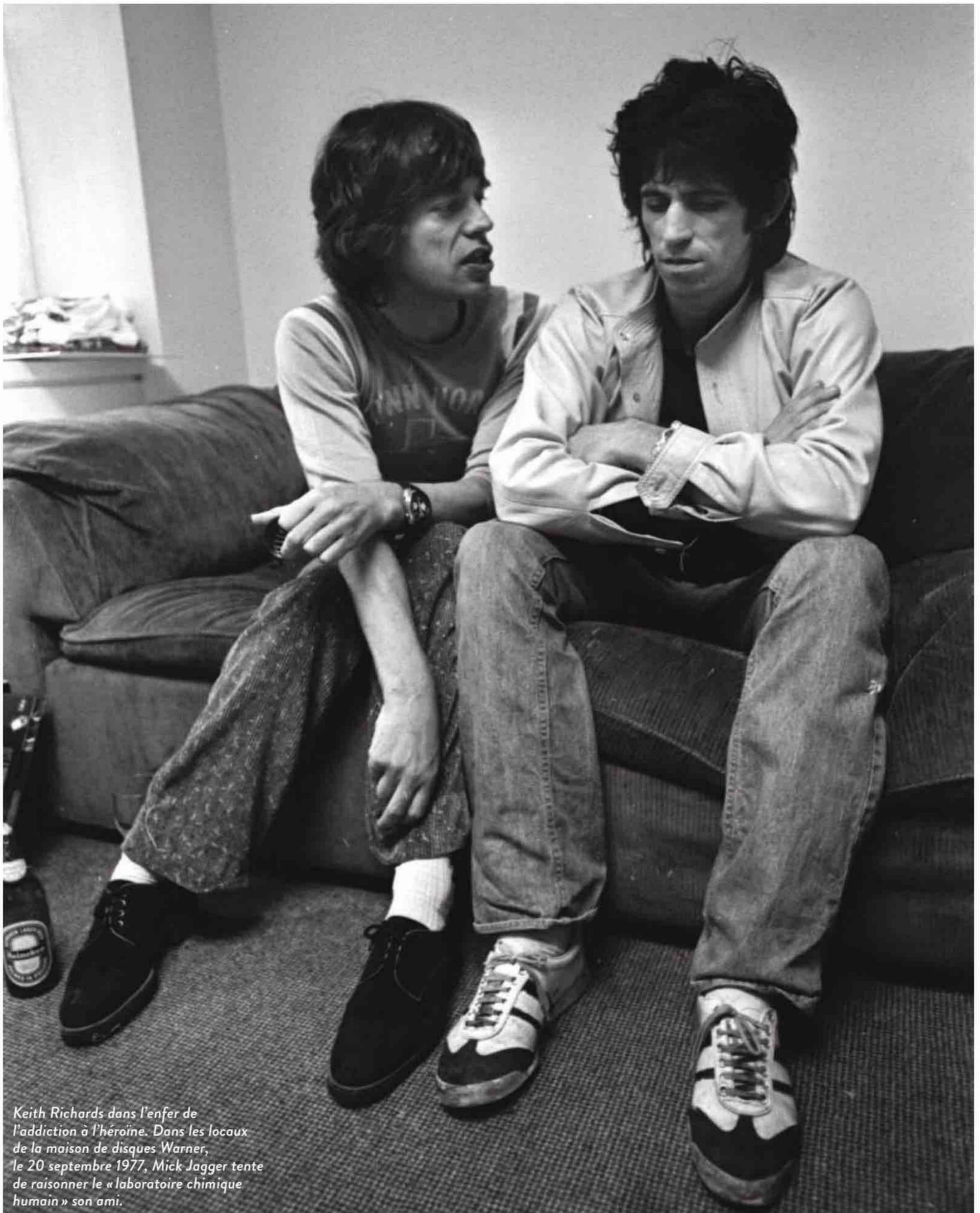
Mais peut-on encore parler de "groupe" à propos des Rolling Stones ? Vous-même dites que cela fait vingt ans que vous n'avez pas mis les pieds dans sa loge !

On pourrait inverser la chose. Cela fait vingt ans qu'il n'a pas mis les pieds dans la mienne ! Il est certain que nous sommes deux personnes très différentes. Ma loge est pleine de musique, de gens qui vont et qui viennent. Celle de Mick est une cellule de moine. Il fait ses vocalises, ses exercices physiques... Ce n'est pas la même ambiance. Mick était beaucoup plus chaleureux avant. Il s'est un peu enfermé dans un frigo, avec une mentalité d'assiégé, mais bon, maintenant ça va, on a aplani les choses.

Tout de même, dans les années 1970, vous chantiez fantastiquement tous les deux sur scène. Aujourd'hui, quand vous interprétez vous-même deux chansons, il s'éclipse. Par contrat, même, paraît-il !

Mais j'aimerais qu'il vienne sur scène chanter avec moi ! Dans son esprit, c'est par respect pour moi, sans doute : "C'est le quart d'heure du show de Keith, je ne vais pas le déranger." Je ne verrais aucun problème à ce qu'il vienne. Mais il faut qu'il change de robe, aussi... ■

Un entretien à New York avec notre envoyé spécial Romain Clergeat



Keith Richards dans l'enfer de l'addiction à l'héroïne. Dans les locaux de la maison de disques Warner, le 20 septembre 1977, Mick Jagger tente de raisonner le « laboratoire chimique humain » son ami.

AU BONHEUR DES MUSES

Elles s'appellent Chrissie (mannequin), Marianne Faithfull (chanteuse), Anita Pallenberg (comédienne), Patti Hansen (mannequin), Bianca (icône de la mode), Jerry Hall (mannequin, comédienne), Luciana (animatrice télé), L'Wren Scott (créatrice de mode, Jo Wood (mannequin)... Autant de beautés, plus ou moins fatales. Toutes ont entretenu une liaison avec Mick ou Keith (parfois les deux, comme Marianne Faithfull ou Anita Pallenberg). Mariée, l'actrice italo-allemande donnera trois enfants à Keith. Il l'avait arrachée au charme vénéneux de Brian Jones ; entre deux psychotropes, celui-ci l'entraîna dans son trip marocain à la recherche des flûtes sacrées des maîtres de Jajouka. De ces familles « tuyau de poêle », à la Prévert, s'épanouira une pléthore d'enfants heureux (Mick en a huit, Keith cinq), qui se fréquentent, et une pléiade de petits-enfants. Comme on ne prête qu'aux riches et qu'ils sont cousus d'or, les Stones laissent courir les légendes aux béguins « volés » ; avec Margaret Trudeau, par exemple, épouse du Premier ministre canadien dans les années 1970, et même, rumeur exotique, avec la princesse Margaret, sœur d'Élisabeth, en son royaume de poche de l'île Moustique.



EN VINGT-DEUX ANS D'UNION, JERRY HALL DONNERA QUATRE ENFANTS À MICK

Jerry Hall et Mick Jagger, les deux prisonniers les plus célèbres de la Barbade, placés en résidence surveillée, le 18 février 1987 ! Accusée de trafic de drogue, la top model texane sera innocentée trois jours plus tard. Devant la foule qui se pressait à l'entrée du tribunal, elle déclare : « Ça y est, on va enfin se marier. »

Photo **GEORGES DEKEERLE**





**D'UNE BLONDEUR SOLEIL,
ANITA PALLEMBERG
VIBRE AU SULFUREUX
MARIAGE À QUATRE**

Dernière photo avant le chassé-croisé amoureux. Pendant leurs vacances au Maroc en 1967, Anita Pallenberg et Brian Jones enchaînent les disputes, altercations et coups. Keith Richards décide de ramener l'actrice à bord de sa Bentley et d'emménager avec elle, à Londres.



Avec Keith Richards,
le 9 décembre 1969.
« Anita savait tout,
disait-elle son
compagnon, et pouvait
le dire dans cinq langues. »



Ménage à trois avec
Mick Jagger et Michèle
Breton (à g.) sur le
plateau de
« Performance »,
en janvier 1968. Sur le
tournage, Anita
découvre l'héroïne et
se jette dans les bras
de Jagger, déclenchant
la fureur de Keith
Richards.

POUR MARIANNE FAITHFULL, KEITH ÉTAIT MEILLEUR AMANT QUE MICK

Flirt à la parisienne. En 1967, Marianne Faithfull sait choisir ses partenaires parmi les hommes les plus convoités : Alain Delon, à l'écran, dans « La motocyclette », adapté du roman de Mandiargues, et Mick Jagger, dans la vie.





Déguisée en juge, Marianne Faithfull rejoue le procès d'Oscar Wilde pour la télévision en 1967, avec un Mick Jagger enchaîné.



Love story sur fond de Swinging London. En 1965, Marianne Faithfull et Mick Jagger s'éprennent l'un de l'autre. À eux deux, ils vont défrayer la chronique pendant six ans et marquer l'histoire du rock'n'roll.



**« MON MARIAGE
A PRIS FIN...
LE JOUR DE
MON MARIAGE »
AVOUERA BIANCA...**

Le 12 mai 1971 à la chapelle Saint-Anne à Saint-Tropez. Le rockeur paraît perplexe et la mariée boudeuse.

DANS LE GROUPE, L'HOMME À FEMMES C'EST JAGGER. « UN PRÉDATEUR » DIRA JERRY

Par CATHERINE SCHWAAB

C

es chanteurs « bad boys » avaient à peine 20 ans, et la beauté du triomphe, l'extravagance des sixties et tout le sex-appeal du rock. Les Rolling Stones avaient pourtant de drôles de dégaines d'Anglais un peu kitschs, un peu ploucs, un peu trash. Mais des poignées de filles s'évanouissaient à chaque concert, d'autres grimpaient sur scène pour les embrasser, poireautaient des heures devant leur hôtel ou leurs camions de matos. Pour les voir, les toucher, les frôler... et repartir pâmées.

Ça n'était pas celles-ci qui restaient. Pas ces groupies énamourées qui « ferraient » les idoles. Non, celles qui les intriguaient n'étaient pas subjuguées. Juste elles-mêmes, de sacrées personnalités. Des filles qui suscitaient chez ces artistes des fulgurances inspirées, mais qui avaient aussi le pouvoir de les faire sombrer dans une spirale mortifère.

Il y en a même une qu'on a surnommée « la 6^e Stone », ce fut Anita Pallenberg (1942-2017), italo-allemande née à Rome, longtemps alter ego de sur Keith Richards. Cette jolie blonde originale était mannequin et actrice. Une créative, attirée par les artistes extrêmes. À New York, on la voit à la Factory d'Andy Warhol, elle se mêle au Velvet Underground de Lou Reed. Une personnalité entière – façon de dire qu'elle suit ses instincts, sexe, drogues... Elle fait d'abord craquer le regretté Brian Jones avant de tomber vraiment amoureuse de Keith

Richards avec qui elle aura trois enfants, Marlon, Angela et Tara, ce dernier meurt peu après sa naissance, une blessure jamais cicatrisée raconte Keith aujourd'hui. Il ne cache pas non plus le côté « déchiré » de son ex qui aura aussi une brève relation avec son rival Mick Jagger lors du tournage du film « Performance » (l'oubliable « Vanilla » en français, 1970). Mais, tant bien que mal, le couple Pallenberg-Richards tiendra jusqu'en 1979. Cette année-là, un adolescent de 17 ans est retrouvé mort dans leur résidence américaine après s'être tiré une balle dans le lit conjugal ! Il aurait partagé les défonceuses d'Anita en l'absence du mari. Oui, à l'époque, les stars alimentaient furieusement les rubriques faits divers.

Anita jouera un sombre rôle parmi les muses des Stones. Marianne Faithfull raconte que pendant qu'elle logeait chez Brian Jones avec son fils, la belle Italienne lui a donné le goût du cannabis. Elle ou quelqu'un d'autre, Faithfull serait probablement tombée dedans assez vite. Les « substances » faisaient partie du milieu. Quand elle entame sa relation avec Mick Jagger, cette Anglaise de bonne famille (son père est officier du renseignement britannique, elle fréquentera un collègue catholique) est déjà passée à la vitesse supérieure, si l'on peut dire, ce qui lui inspire la fameuse chanson « Sister Mor-

phine » qu'elle interprète durant quelques semaines. Mais le morceau est censuré, trop choquant dans la bouche d'une femme ! Ce sont les Stones qui en feront un triomphe plus tard. Véritable inspiratrice artistique, Marianne Faithfull influence à l'écriture de certains titres du groupe à la fin des années 1960. En 1970, elle quitte Mick et sombre dans la dope, arrête de composer, perd la garde de son fils. Il lui faudra des années pour s'en sortir.

Dans le groupe, l'homme à femmes, c'est Mick Jagger. Sa « plus longue » épouse, Jerry Hall, le traite de « prédateur sexuel » dans ses Mémoires. Pas faux. À 78 ans aujourd'hui, Mick en est à son 8^e enfant qui doit avoir l'âge de certains de ses petits-fils. Avec Jerry Hall, c'est une vraie passion. Ils auront quatre enfants, des propriétés partout, un château en Touraine, et la une des magazines en tant que « The Wonder Rock Couple ». C'est surtout Jerry qui assurera l'équilibre des enfants et leur éducation. Un mélange de tradition et de sensibilité artistique. Jerry et Mick vont rester vingt ans ensemble malgré les incartades du rockeur. La belle Texane le tient en joue, et il ne déteste pas. Jagger aime les longues lianes brunes ou blondes, mais il apprécie aussi leur cerveau, leur personnalité déterminée.

Suite p. 62



À la Barbade, Keith coule des jours paisibles sur une plage avec Patti Hansen, qui deviendra sa femme en 1983.

Françoise Hardy et Mick Jagger, à Londres, en juillet 1965. « J'étais fascinée à l'époque par Mick Jagger, explique la Française. En plus, il avait déclaré dans une interview que j'étais son idéal féminin... »

Une autre de ses femmes, la première, la Nicaraguayenne Bianca, épousée avant Jerry, en 1971 à Saint-Tropez, est devenue une ambassadrice des droits humains très en vue. Lorsqu'ils se rencontrent, cette fille d'une famille aisée, éduquée, a une mère opposante (au président Somoza). Elle a décroché une bourse pour venir étudier à Paris. Ils auront une fille, Jade, l'aînée de la fratrie Jagger, aujourd'hui joaillière et... grand-mère depuis ses 42 ans ! Soudain emportée par la célébrité de Mick dans les années 1970, Bianca ne perd pas la tête et s'en sert pour promouvoir ses causes, à commencer par l'émancipation féminine. Quand un tremblement de terre dévaste une partie de son pays en 1972, elle parvient (avec l'aide de Mick) à drainer des sommes importantes pour la reconstruction. Sa carrière politique est lancée. Mais son couple se termine quand elle découvre la liaison avec Jerry Hall. Le divorce est prononcé en 1979. Pour autant, le couple reste proche.

Mick a-t-il besoin de fantasmer sur une femme pour cultiver sa jeunesse ? Sa productivité ? Il semble que ses histoires d'amour l'aident en tout cas à dépasser l'outrage des ans. Les récents mannequins qu'on lui a connus (L'Wren Scott, Luciana Gimenez...) ne stimulent guère que sa libido, pas ses neurones. Bon, grâce à elles, sur



scène, il dégage toujours un érotisme sacrément torride.

Il en est une qu'il n'a pas eue. Elle est française, modeste, et toujours belle : c'est Françoise Hardy. Sa beauté graphique, peu maquillée et follement Paco Rabanne, a dû lui inspirer quelques morceaux dans les années 1960 et 1970. Le photographe Jean-Marie Périer, son ex-fiancé, leur trouve d'ailleurs une ressemblance physique. Même bouche épaisse, même nez droit, même mâchoire osseuse. Françoise, elle, ne

se teint pas les cheveux. Mais on peut comprendre que son corps longiligne, son art porter la mini, son style romantique, un peu perchée, aient tourné les têtes de pas mal d'Anglo-Saxons, de Mick Jagger à John Lennon, David Bowie et Bob Dylan.

Si l'on cherche la définition d'une égérie, c'est incontestablement de ce côté de la Manche qu'on la trouve : notre mélancolique Parisienne, timide, « insecure », amoureuse de Dutronc, et qui ne remarquait pas les désirs qu'elle suscitait ! ■ Catherine Schwaab



Après le temps de la romance, celui des souvenirs. En 2017, son interprétation de « Miss You » lui vaut ce compliment de Mick Jagger : « J'aime la touche française que tu lui as donnée. »

Alors, Carla reprend « Miss you »

Par **MARC DOLISI**

21 juin 2017, 22h21. Le roi Mick se fend d'un Tweet pour féliciter Carla : « J'aime la french touch que tu as donnée à [ta reprise de] "Miss You" » Le titre original figure en première position sur « Some Girls », le quinzième album studio des Rolling Stones, paru en juin 1978. Probablement leur dernier grand album qui trouverait aujourd'hui toutes les ligues de vertu féministe pour lui barrer la route. La version que Carla vient de sortir est à contre-pied de celle des « bad boys ». Aux miaulements de chat écorché de Jagger, Carla substitue une voix de velours, « sotto voce » comme on dit dans son pays natal. Au tempo disco qui fit hurler d'horreur les amoureux des Stones, elle préfère un rythme latin chaloupé et sensuel. Normal : c'est une femme qui chante le manque amoureux d'un homme, clin d'œil ironique à la liaison supposée qu'elle eut avec le chanteur.

Carla et les Rolling Stones : longue histoire. Elle naît à Milan en 1967, une année bénie pour le rock. Pink Floyd, Jimi Hendrix, le Velvet Underground et The Doors sortent leurs premiers albums. Rien que ça ! À Londres, en réponse au « Pet Sounds » des Beach Boys, les Beatles révolutionnent la pop avec leur chef-d'œuvre, « Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band », les Stones balancent deux albums, « Between the Buttons » le 20 janvier, « Their Satanic Majesties Request » le 8 décembre. Difficile pour Carla de naître sous de meilleurs auspices. Prémonitoire ? Chez les Bruni-Tedeschi règnent la

musique classique et l'opéra ; maman en joue, le papa qui l'a élevée en compose, mais c'est le rock qui coule dans les veines de la fillette et la couronnera princesse.

À 16 ans, à Paris, elle se lie avec Louis Bertignac, le guitariste de Téléphone, nos Rolling Stones à nous. Une dizaine d'années plus tard, elle devient le top model. Blonde aux yeux bleu métal, allure longue et fluide, elle est à contre-courant des silhouettes plus athlétiques de Naomi, Cindy et Linda. Sa beauté néohippie rappelle les égéries de la fin des années 1960, comme Marianne Faithfull, ces Anglaises chics et minces brûlées par l'électricité toxique que dégagent Brian Jones, Mick Jagger et Keith Richards. Il y a du voyage sans retour dans ces destins qui se croisent.

Fin des années 1990, un autre Dieu succombe à la beauté

de Carla, Eric Clapton, le prodigieux guitariste de Cream. Surnommé God, puis Slow Hand, parce qu'il égrène ses notes avec une vitesse dépassant l'entendement. Humour anglais. Carla a 23 ans, elle partage un morceau de la vie de Clapton à New York. Dans « Mick, Sex and Rock'n'roll » (éd. JC Lattès), biographie sulfureuse de Jagger, Christopher Andersen donne sa version des faits. Les Stones sont en tournée mondiale pour accompagner la sortie de « Steel Wheels », leur dix-neuvième album. Ils sont de passage à New York. Durant l'after-show, Carla demande à Clapton de lui présenter le groupe. Clapton connaît Jagger, il sait sa frénésie de conquêtes féminines, il le supplie : « S'il te plaît, Mick, pas elle, je crois que je suis amoureux. » Mais ce diable de Jagger n'a d'yeux que pour elle...

Depuis, la légende est tenace, la rumeur s'est transmise avec la contagiosité d'un variant Delta. On ne prête qu'aux sublimes. Carla a toujours nié cette liaison. C'est l'élégance des prédatrices. Et peu importe qu'elle fût réelle ou fantasmée. La vérité est ailleurs, leur lien amical ne s'est jamais brisé. Un jour, j'eus la chance qu'elle m'offre une copie de l'intégralité des « Toronto Sessions » de Keith Richards. L'ange brisé, Marianne Faithfull, installée à Paris pour se reconstruire, possédait les bandes originales et les lui avait données. Pour tous les amateurs de rock, ces enregistrements, notamment les inédits que le vieux pirate n'a jamais publiés, constituent un Graal au même titre que « Cabala » de Led Zeppelin ou « Smile » de Brian Wilson.

L'histoire de ces enregistrements dit ce qu'est le rock, son génie de l'excès. 27 février 1977, la gendarmerie royale du Canada débarque dans la suite de Richards à l'hôtel Harbour Castle et l'arrête en possession de 22 grammes d'héroïne, de la coke et l'indispensable attirail du fumeur de cannabis. Il est libéré contre une caution de 25000 dollars et peut assurer les deux concerts surprise au club El Mocambo. Assigné à résidence à Toronto dans l'attente de son procès, il enregistre des standards de blues et de country avec le pianiste Ian Stewart, les autres membres du groupe ayant quitté le Canada. Stone Alone... Et c'est Carla qui détient ce trésor.

Capable, dans son grand salon blanc, de vous chanter à la demande « Man in the Long Black Coat » de Bob Dylan, elle connaît ses classiques. Son cinquième album, « French Touch », sorti en 2017, témoigne de son amour pour cette musique de « bad boys ». Elle y reprend à sa sauce langoureuse des chansons des Clash, de AC/DC, de Lou Reed et Willie Nelson. Et des Stones, comme une évidence. Elle avait 11 ans quand sortit « Miss You ». Pas encore en âge de faire tourner la tête des garçons au Gibus ou au Bus Palladium, mais ça viendra.

En 2016, s'accompagnant de sa guitare acoustique, elle chante sur son Instagram « You Got the Silver », un de ses morceaux préférés des Stones. Elle porte un tee-shirt imprimé de la célèbre photo de Keith Richards prise par Jan Persson en 1970. Ray-Ban Aviator, clope au bec, visage creusé, beauté vénéneuse, Keith incarne le rock dans ce qu'il a de plus pur et dur. Quelques mois tard, les Stones sortent le monument « Sticky Fingers ».

Carla a-t-elle aimé Mick Jagger ? Lui a-t-elle vraiment écrit, comme l'affirme Christopher Andersen, qu'elle serait son amante pour toujours ? Ce qui est sûr, c'est qu'un lien quasiment filial la lie à Keith Richards. Dans la balade « Chez Keith et Anita », celle qui n'est plus première dame depuis un an s'invite alors dans l'intimité du couple au tournant des années 1960 et 1970 ; comme la carte postale nostalgique d'une époque qu'elle n'a pu connaître.

Le 24 août s'est éteint Charlie Watts. Sur son Instagram, Carla fait part de sa tristesse en postant deux photos de Watts : « Goodbye, Rest in Peace. »

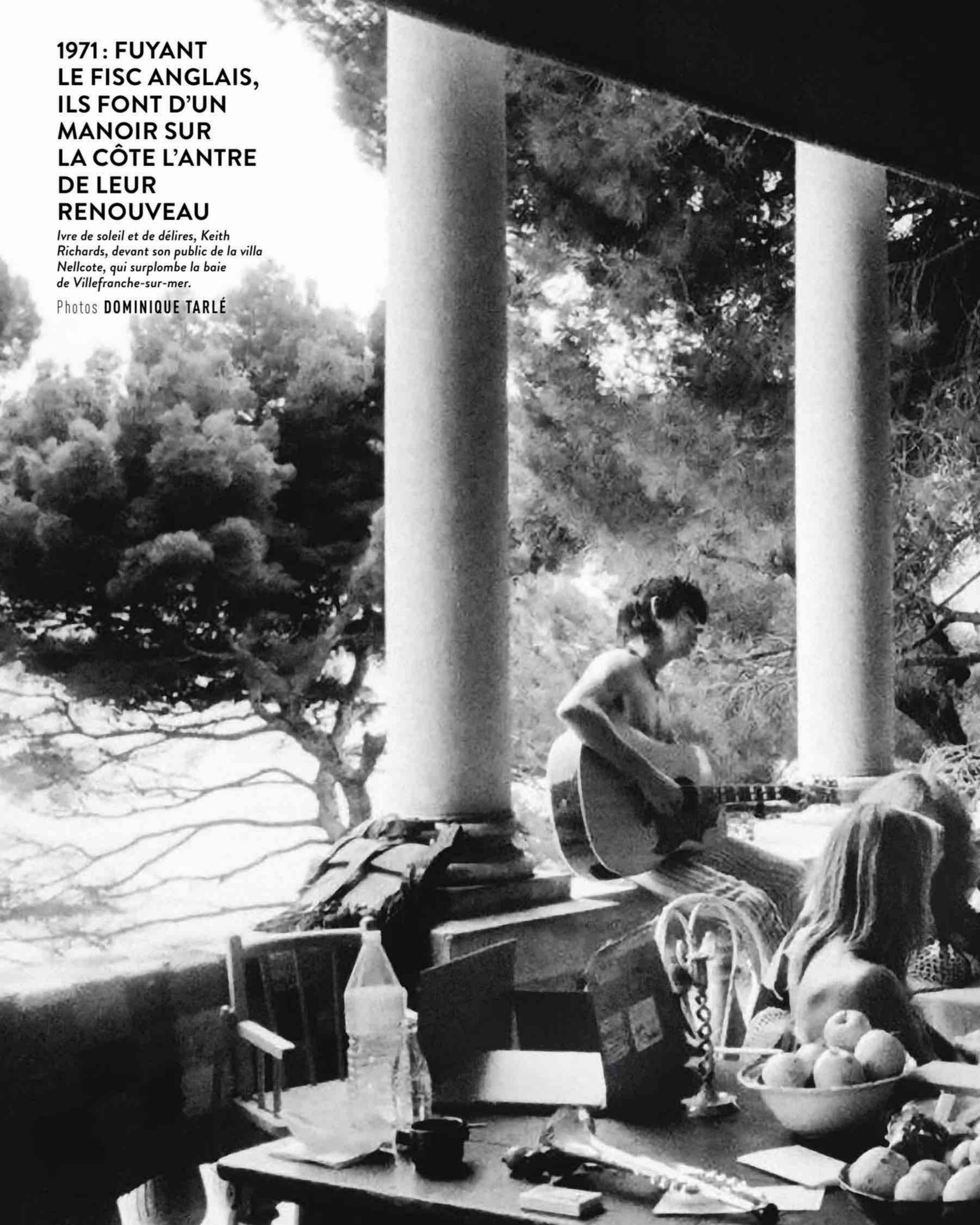
Un beau jour de printemps, alors qu'elle me faisait écouter les maquettes de « Miss You », elle m'avait dit : « Avec les Rolling Stones, tout est dit. » ■



**1971: FUYANT
LE FISC ANGLAIS,
ILS FONT D'UN
MANOIR SUR
LA CÔTE L'ANTRE
DE LEUR
RENOUVEAU**

Ivre de soleil et de délires, Keith Richards, devant son public de la villa Nellcote, qui surplombe la baie de Villefranche-sur-mer.

Photos **DOMINIQUE TARLÉ**



BIENVENUE EN FRANCE

L'époque la plus « française » du groupe a pour cadre la villa Nellcote à Villefranche-sur-Mer.

On est en 1971. L'Angleterre est assommée de taxes. Traverser la Manche devient une valeur refuge pour les Stones. Mick et Bill Wyman s'installent à Grasse. Ils s'enivrent des fragrances des rose-rais et des lavandes provençales. Charlie Watts joue les gardians en Camargue et Keith installe sa petite famille dans la fameuse villa, un manoir de seize pièces de style néoclassique qui surplombe la Grande Bleue. Il en sortira un chef-d'œuvre (« Exile on Main St. ») enregistré dans les sous-sols du domaine et une collection extraordinaire de photos du Français Dominique Tarlé.





**« EXILE ON MAIN ST. » :
UN CHEF-D'ŒUVRE SURGIT D'UNE
ATMOSPHÈRE SULFUREUSE**

Répétition improvisée après le repas pour Mick Jagger et Keith Richards pendant l'enregistrement du double album « Exile on Main St. », dans les caves de la villa Nellcote.





**LE FRANÇAIS DOMINIQUE
TARLÉ PHOTOGRAPHIE
EN LIBERTÉ LEUR QUOTIDIEN
AU JOUR LE JOUR**

Dans l'intimité. Keith Richards, la guitare Telecaster offerte par Eric Clapton dans les bras, entouré de sa fiancée, Anita Pallenberg, de son ami Gram Parsons et de la femme de celui-ci, Gretchen Carpenter. On distingue le photographe Dominique Tarlé dans le reflet du miroir.



VILLA NELLCOTE, FAIRE DE LA MUSIQUE ET S'OCCUPER DE TOUS LES ENFANTS C'ÉTAIT ÇA LE CŒUR DE LEUR VIE

Par DOMINIQUE TARLÉ

Je vivais à Londres depuis 1968 et j'avais eu l'occasion de photographier plusieurs fois les Rolling Stones. Et de les connaître un peu. Au point qu'ils m'avaient accepté sur leur tournée « d'adieux » en Angleterre en 1971, qu'ils quittaient, pour des raisons fiscales. Quand j'ai appris qu'ils devaient s'exiler dans le sud de la France, j'ai demandé, en tant que photographe « français », de pouvoir réaliser leurs premiers clichés sur notre sol. Mais sans trop y croire. Un jour pourtant, leur manager m'a donné une vague adresse où serait Keith Richards : Villa Nellcote, cap Ferrat. Et il a ajouté : « Vas-y et tente ta chance ! »

Keith, sa fiancée Anita et leur fils, Marlon, venaient tout juste d'arriver. C'était un petit palais, immense. Ils m'ont accueilli très gentiment. On a d'abord déjeuné puis j'ai demandé si je pouvais prendre quelques photos. « Fais ce que tu veux ! » m'a alors répondu Keith. J'étais aux anges ! J'ai shooté toute la journée, pensant qu'une occasion comme ça ne se représenterait jamais. À la fin de la journée, ils m'ont gardé à dîner. Au moment de partir, avec l'idée de trouver l'hôtel le moins cher dans le coin..., Keith m'a regardé en me demandant où j'allais ? Puis a enchaîné : « Mais tu restes là ! ta chambre est prête ! » C'est comme ça que je me suis installé. Moi, petit photographe fauché et inconnu ! Je ne savais pas que j'allais y rester six mois et assister à l'enregistrement de ce que certains considèrent comme leur meilleur album : « Exile on Main St. ».

Au début, de mars à juin, les Rolling Stones n'enregistraient pas. Keith et Anita étaient en vacances. Peu importe l'heure à laquelle il s'était couché, Keith préparait à 7 heures le petit déjeuner pour son fils Marlon. Anita s'occupait de lui l'après-midi et, souvent, on partait découvrir la région dans leur Jaguar type E décapotable. Sur la Côte d'Azur, personne ne les reconnaissait et ils étaient détendus.

Régulièrement, on allait voir les autres Stones qui étaient dans d'autres villas avec leurs enfants car Keith et Anita voulaient que leur fils puisse jouer avec eux. Pour ne pas être en permanence, avec une bande d'adultes un peu déjantés...

Après le mariage de Mick Jagger avec Bianca à Saint-Tropez, et les deux jours de fiesta au Byblos qu'ils avaient loué, les Rolling Stones ont commencé à chercher un studio pour enregistrer leur nouvel album. Mais il n'y avait rien de « sérieux » dans la région. Keith a réalisé qu'il avait, en sous-sol de sa villa, trois étages de cave qui feraient un parfait studio d'enregistrement. Ils ont fait venir d'Angleterre tout leur équipement et la villa Nellcote est devenue le cœur de la vie des Rolling Stones. Pendant les enregistrements, ils étaient parfois interrompus par des gamins qui criaient pendant la prise mais c'était très relax, et personne ne s'énervait. D'une certaine manière, c'était les gamins qui dirigeaient la maison ! Un enfant, quand il est réveillé, il est réveillé ! Peu importe si les Rolling Stones ont joué toute la nuit.

À cette période, il y avait un va-et-vient constant. Forcément, les grilles de la villa étaient toujours ouvertes ! En six mois, je n'ai jamais vu une porte fermée à clé ! N'importe qui pouvait rentrer et repartir. Quand on y repense, c'est fou. Et d'ailleurs, cela a posé quelques problèmes. Keith et Anita changeaient souvent de personnel car ils avaient besoin d'un staff qui suive leur rythme ! Et qui soit capable de préparer à manger à n'importe quelle heure. Ainsi, ils sont tombés sur un jeune type, très sympa et bon cuisinier. Mais ses copains l'étaient peut-être un peu moins... sympas. Un jour, pendant que les Rolling Stones enregistraient, « quelqu'un » a tout volé : les meubles, les guitares, les disques... Et puis, il y a eu le problème

Le jeune Jake Weber, 8 ans, utilisé par son père dealer pour faire rentrer de la drogue dans la villa, regarde Mick Jagger en pleine création.



de la drogue. Il y avait une sorte d'accord tacite avec les autorités, négocié ou pas, je n'en sais rien. Tant que la consommation restait à l'intérieur de la villa, ils fermaient les yeux.

C'est l'époque où tout le monde découvre le haschich, la marijuana, la cocaïne etc. Il ne faut pas oublier que dans les années 1970, la capitale mondiale de la drogue, notamment pour l'héroïne, c'était Marseille! Alors parfois, des jeunes de la région débarquaient chez Keith avec un petit paquet de poudre en disant: «Si ça vous plaît, y'a du plus!» Beaucoup de drogue circulait évidemment mais c'était loin d'être la préoccupation principale à Nellcote. Faire de la musique et s'occuper de tous les enfants qui étaient là, c'était ça le cœur de la vie.

Mais à un moment, les choses ont changé. Un inspecteur de police avait décidé de faire du zèle, d'enquêter et un mandat d'arrêt avait été lancé contre Keith et Anita. Du moins, c'était les bruits que nous avions. À tel point que leur voiture était désormais prête à toute heure pour qu'ils puissent s'enfuir si la police débarquait. Ce qui arriva un jour. Ils ont littéralement sauté par la fenêtre de leur chambre pour se tirer. Et ce fut la fin de l'aventure de Nellcote. Pour l'anecdote, ils avaient adopté un chien qu'ils adoraient, Oakie, mais qu'ils n'ont pu prendre avec eux dans la précipitation.

Je suis allé une fois, rendre visite à Mick lorsqu'il habitait avec Bianca. À la Bastide du Roy, près de Grasse. Il venait de se marier, et repartait chez lui quand les Stones avaient terminé leur nuit de travail. C'était une grande bâtisse, avec une dizaine de chambres, mais complètement désincarnée. Trop grande, avec des meubles sans goût. Mick n'était pas très heureux que je fasse des photos et parlait peu. Bianca était plus chaleureuse. À cette période, la collaboration

musicale entre Mick et Keith était totale. L'un apportait des idées à la guitare, parfois Mick s'enthousiasmait et incitait à creuser cette voie. D'autres fois, il faisait la moue et Keith n'en prenait pas ombrage. À d'autres moments, les morceaux naissaient de manière plus collégiale, au cours de la nuit.

Ils descendaient au studio d'enregistrement vers 21 heures et jouaient jusqu'au lever du jour. Pas pour être rock'n'roll mais simplement parce que la nuit, c'est le silence. Dans la journée, il y avait du bruit, faite par tous les gens qui vivaient dans la villa. La nuit, ils étaient tranquilles. Nous étions en été et la chaleur dans la cave où ils répétaient était infernale. Mais on ne pouvait bien sûr pas ouvrir les fenêtres!

Il y avait très peu de mots échangés. Keith commençait par jouer un riff et la section rythmique embrayait. Ou pas. Charlie Watts se levait pour aller boire, Mick laissait tomber son harmonica et Keith Richards comprenait que son riff ne branchait personne. Mais quand ils en proposaient un qui tenait la route, ils le jouaient sans interruption pendant des heures, des jours, des semaines même! Le temps qu'il fallait pour que chacun apporte au morceau la contribution parfaite et qu'unaniment, ils le considèrent comme abouti.

Même si les Stones étaient alors un groupe mondialement connu, tous savaient que les choses pouvaient tourner vite. Ils ne se sont jamais crus arrivés. Et c'est drôle de constater que l'année prochaine, ils vont fêter leurs 60 ans de carrière. Contrairement aux Beatles qu'on présentait comme un groupe «éternel», et qui n'auront finalement duré que sept ans. ■

Propos recueillis par Romain Clergeat



LA VILLA
THE ROLLING STONES - 1971
DOMINIQUE TARLÉ

DÈS 1964, SOIT UN AN APRÈS LES BEATLES QUI S'ÉTAIENT PRODUITS EN PREMIÈRE PARTIE DE... SYLVIE VARTAN (!), LES ROLLING STONES SONT À L'AFFICHE À PARIS. AVEC JEAN-MARIE PÉRIER, ILS ARPENTENT LES CHAMPS-ÉLYSÉES, MAIS PAS QUE...

Golf-Drouot, Olympia, Trabendo : la conquête de Paris-sur-rock

Par ROMAIN CLERGEAT

Lundi 3 juillet 1995. C'est la date anniversaire de la mort de Brian Jones, mais tous les fans des Rolling Stones qui se massent devant l'Olympia ont le sourire. La banane même. C'est à cela qu'on les reconnaît. Au bracelet attaché à leur poignet aussi. Celui-ci doit matcher avec le ticket d'entrée. Seulement l'un, mais pas l'autre, c'est le refus. Comme en fera les frais un compagnon d'infortune devant moi. Il a son billet mais plus son bracelet. Un videur en forme d'enclume se montrera inflexible. Alors, dans une ultime supplique, le fan anéanti aura cette phrase qui résume parfaitement le moment qu'il va rater : « Ce concert est déjà légendaire avant même d'avoir commencé ! »

Depuis 1969, année où les Rolling Stones arborent le titre de « The Greatest Rock'n'Roll Band in the World », pas plus de 5000 personnes ont vu le groupe dans une « petite » salle. Six fois seulement, ils ont donné des concerts aussi intimistes : Marquee (Londres, 1971), El Mocambo (Toronto, 1977), The Ritz (New York, 1978), Club 100 (Londres, 1986), Toads (New Heaven, 1989) et RPM Club (Toronto, 1994) où le prix de vente du billet était de... 5 dollars.

Le groupe attire toujours les foules, et c'est bien là le problème. Les concerts sont à la hauteur de la légende mais ils nécessitent, soit des jumelles, soit de regarder Mick arpenter la scène sur des écrans géants. Au point que la question sacrilège

affleure même l'esprit du fan hardcore : retournerais-je les voir la prochaine fois ? Impensable mais on se la pose quand même...

C'est pourquoi l'annonce d'un concert « surprise » à l'Olympia, où ils ont déjà joué en octobre 1964, en avril 1965 et en avril 1967, a fait l'effet d'une bombe. Enfin ! L'occasion (la dernière ? se demande-t-on déjà à l'époque...) de les voir « en vrai », là, devant soi. Pouvoir enfin détailler le visage parchemin de Keith Richards et distinguer sa célèbre bague tête de mort (« pour ne jamais oublier qu'on finira tous comme ça » dit-il). Comprendre comment fait Mick Jagger pour ne pas suer plus que de raison. Et d'ailleurs, comment va-t-il tenir une si petite scène ? Lui qui s'est habitué à faire du jogging sur une scène qui parfois fait plus de 70 mètres de large.

Quand la foule commence à rentrer, le prix des places s'envole. Un type exhibe une liasse de billets en criant : « 15000 ! Je donne 15000 pour une place ! » L'époque était encore aux francs, soit 3000 euros. Pour une place vendue à l'origine... 50 euros. Certains hésitent mais évidemment, personne ne cède. Avant même la première note, chacun sait que ce concert sera un de ceux dont on se souviendra toute sa vie.

Dans la salle, notre bracelet rose nous a placés au balcon. On n'y croit toujours pas. La scène paraît à portée de main. Bientôt, ils vont être là. Tout près.

Non loin de nous, Jack Nicholson, Jerry

Hall, son fils James (avec Mick Jagger) et le père de Keith Richards, un vieux loup de mer aux bacchantes somptueuses, forment un premier carré VIP « protégé ». Ça ne durera guère. Sitôt les premières notes de « Honky Tonk Woman », c'est l'hystérie. Comme un cri trop longtemps contenu.

En ce jour d'été à Paris, la température monte d'un coup. Et ne redescendra plus. Très vite, on verra les murs de l'Olympia ruisseler de la moiteur de ce concert où tout le monde est en transe.

Les titres s'enchaînent, « All Down the Line » et son rythme endiablé, « Tumbling Dice », accouché dans la douleur pendant les sessions d'« Exile on Main St. ». Tout n'est pas parfait, loin de là, mais c'est tant mieux. On a le sentiment d'entendre un groupe un peu bordélique mais magique. Les Rolling Stones, quoi !

Entre deux chansons, Mick Jagger qui déteste la nostalgie demande à la foule : « Je me rappelle plou le premier show ici c'était quand alors ? »

– 1967 ! hurle la foule.

– Vous formidable, répond Jagger, je sais pas qu'à dire alors...

– Tu dis merci ! » répond la salle dans une drôle d'unisson.

Pour calmer tout le monde, le groupe enchaîne sur un set acoustique, avant de repartir de plus belle. Lors de la présentation des musiciens, Charlie Watts fait exploser l'applaudimètre. « Charlie ! Charlie ! Charlie ! » scande la salle. Même Mick Jagger en sourit, de ne pas parvenir à faire baisser l'intensité que le public porte au seul Stone qui aura su rester imperturbable durant toute la carrière du groupe. Et donc, à ne pas devenir fou.

Étrangement, Keith Richards nous gratifie avec sa voix de Scotch-Brite de deux titres mineurs. Alors qu'on attendait, ce soir spécialement, son titre emblème : « Happy ».

Si c'était possible, la dernière partie monte encore d'un cran. Le public sent la fin venir et voudrait que la nuit continue. Sur « Start Me Up », un Nicholson déchaîné se retourne vers Mick Jagger et dandine des fesses ; comme vient de le faire à l'instant le chanteur sur scène. Jerry Hall n'est plus Mme Jagger mais une fan, comme nous tous, et danse comme une folle.

Il n'y aura qu'un seul rappel : « Jumpin' Jack Flash ». On l'avoue, on aurait aimé du rab. Le moment était exceptionnel. Unique. Pensait-on...

Mais il y en aura d'autres. Notamment en 2012, au Trabendo à Paris. Devant encore moins de monde. Sept cents personnes seulement. On y était aussi. Mais rien ne pourra effacer le souvenir de cet Olympia 1995... ■



À l'Olympia, leur salle française préférée. Mick Jagger en pleine discussion avec Johnny Hallyday, Sylvie Vartan et Richard Anthony, en 1971.



Direction Marseille! En mars 1966, les Rolling Stones se produisent pour la première fois en dehors de Paris. Spectacle interrompu après une grosse bagarre et un barreau de chaise jeté sur Mick Jagger.

Téléphone, de g.
à dr. : Richard
Kolinka, Louis
Bertignac,
Jean-Louis Aubert
et Corine
Marienneau.

LOUIS BERTIGNAC
« Depuis
la mort de
Charlie Watts,

je ne suis
pas sûr d'aller
les revoir »

Les Rolling Stones
avec, de g. à dr.,
Mick Jagger, Keith
Richards, Brian
Jones (avec
un chapeau),
Bill Wyman et
Charlie Watts.

SI JEAN-LOUIS AUBERT A PRIS DES POSES À LA MICK JAGGER, LE GRAND PUBLIC IGNORE QUE LOUIS BERTIGNAC, GUITARE EN MAIN, A JOUÉ PLUSIEURS FOIS AVEC SES MODÈLES ET AMIS.

Paris Match. Peu de gens le savent mais vous avez failli être guitariste des Rolling Stones !

Louis Bertignac. On se calme ! Lorsque Mick Taylor a quitté le groupe en 1974, ils cherchaient en effet un remplaçant. Un ami m'avait dit que Mick Jagger logeait à ce moment-là au Plaza à Paris. Ne doutant de rien j'y suis allé. Il venait de sortir. Je l'ai attendu deux heures et j'ai laissé un mot concierge pour qu'il m'appelle, à l'époque chez mes parents.

Et... ?

Et rien bien sûr ! Je ne l'ai connu que trois ans plus tard, quand Téléphone répétait aux studios de Boulogne. Et d'ailleurs, nous venions de signer chez EMI, en partie parce que c'était la maison de disques des Rolling Stones. Qui enregistrèrent là également en cette année 1977. Nous étions un groupe inconnu et la porte de leur studio nous était fermée. Leurs roadies avaient apporté leur matériel mais eux n'étaient pas encore arrivés. Un soir, on a fait fumer le gardien du studio, pas habitué visiblement... qui a finalement accepté de nous laisser entrer. Au début, on n'osait rien toucher mais la tentation était trop forte. Et on s'est mis à jouer. Avec les instruments des Rolling Stones quoi ! On a essayé de tout remettre en place mais évidemment, ils s'en sont aperçus. Le lendemain, Ian Stewart, qui faisait partie du groupe à leurs débuts mais faisait maintenant office de super intendant, est gentiment venu nous réprimander...

Du coup, vous pensiez que votre chance de les rencontrer s'était réduite à zéro ?

Un peu. J'allais tendre l'oreille derrière la lourde porte du studio pendant qu'ils jouaient quand un jour, je ne l'avais pas vu sortir, Charlie Watts revenait des toilettes, m'a vu "en train d'écouter aux portes", m'a souri et demandé si ça me plairait de venir écouter. Tu m'étonnes ! Il m'a dit de me mettre dans un coin et d'être discret. J'étais aux anges. Encore mieux, il est même venu nous écouter répéter le lendemain. La glace était brisée. Du coup, Charlie me disait souvent : "Passe si tu veux !" Et j'allais les voir tous les jours. Avec Téléphone, on répétait de 14 heures à minuit, et j'enchaînais chez les Rolling Stones qui eux, jouaient la nuit. Bill et Charlie étaient là à minuit. Mais Keith et Ron arrivaient rarement avant 3 ou 4 heures du matin...

Vous étiez déjà musicien professionnel. Les regardiez-vous comme un fan ou comme un "collègue" ?

Les deux bien sûr. Et de plus en plus, comme un musicien, en me disant : "Finalement, ils font comme nous !" Comme ils étaient là pour 6 mois, ils ne se prenaient pas la tête. Si ça ne venait pas, ce n'était pas grave. Ils jouaient un truc, Jagger faisait du yaourt au chant et ils voyaient où ça allait. C'était un "bœuf" entre potes qui, au fil des nuits, prenait doucement la forme d'un morceau. J'ai compris aussi pourquoi le bassiste, Bill Wyman, ne bougeait jamais sur scène. C'est parce qu'il écoutait essentiellement la grosse caisse de Charlie Watts. Et pour faire ça, il faut rester collé à lui. J'étais devenu pote avec Ron Wood qui venait souvent me demander de lui faire une petite ligne... Parfois, on fumait un joint avec Mick Jagger, davantage son truc. Bill le bassiste venait discuter avec Corinne pour la draguer. Vu que j'étais avec elle à l'époque, ça me plaisait moyen.

Dégageaient-ils une aura particulière ?

Honnêtement, quand on les voyait jouer, je trouvais qu'ils n'avaient rien de plus que nous mais c'était les Stones ! La guitare de Keith Richards... et Mick qui enregistrerait ses voix vers la fin, seul dans une cabine, sans casque, avec deux haut-parleurs, et il gesticulait en chantant comme s'il était sur scène. C'était impressionnant quand même. Ma plus grande fierté c'est d'avoir aidé Ron Wood sur le solo de "When the Whip Comes Down". Il n'y arrivait pas et je lui ai montré une idée. Qu'ils ont gardé !

Au fil du temps, vous étiez devenu proches de Mick et de Keith ?

Je restais timide avec ces légendes. Mais un jour, je suis venu leur parler et ils ont imité mon accent français. Ça ne m'a pas plu du tout et je suis parti furax. Étonnamment, à partir de ce moment-là, ils m'ont davantage respecté. Mick est venu me chercher le lendemain en me disant : "Allez viens fumer un joint, on t'aime bien tu sais !" Il y avait des groupies assises sur un canapé, pour eux hein, pas pour Téléphone ! Et il me faisait comprendre que si je voulais profiter de leur aura, c'était OK...

Ils ne vous ont pas demandé de jouer avec eux ?

Un jour, Ron Wood m'avait invité chez lui, dans l'appartement qu'il avait loué, pour jouer au circuit 24. J'étais fan, et lui aussi. Keith était là et il a commencé à jouer. J'ai évidemment aussitôt embrayé, en jouant du mieux que je pouvais, mais au bout de 5 minutes, il a reposé sa guitare. Je n'ai pas compris pourquoi mais s'en est resté là de ma carrière musicale avec Keith Richards.

Et vous ne vous êtes plus revus avant le concert d'Auteuil en 1982, où Téléphone a fait la première partie ?

Avant ça, j'ai recroisé Mick quelques mois plus tard qui, étrangement, m'a reconnu et s'est dirigé vers moi. Mais j'ai vite compris qu'il m'avait "reconnu" surtout parce que j'étais avec... Carla Bruni. Et en effet, en 1982, il nous a demandé de faire leur première partie à Paris à l'hippodrome d'Auteuil. Ce que notre producteur d'alors nous déconseillait. "Vous êtes Téléphone maintenant ! Un grand groupe. Vous ne faites pas la première partie des Stones !" Bon. On avait un peu les boules mais après notre refus, Mick Jagger nous a invités en Irlande, au premier concert de leur tournée. On est ensuite allé dans les loges, reçus comme des VIP et il a encore insisté. "Ce sera la grande fête du rock'n'roll à Paris ! Allez quoi !" On était flattés bien sûr. Les Stones nous voulaient vraiment ! Alors on a dit oui. Et je ne les ai plus jamais revus. Ils ne nous ont pas vus jouer avant eux, sont partis après leur concert et depuis, on ne s'est plus recroisés !

Vous comprenez qu'ils continuent à jouer pour la 10 000^e fois "Satisfaction" à plus de 75 ans ?

Mick Jagger adore la scène et ce qu'il continue de faire est impressionnant. On ne peut pas, ne pas prendre son pied à faire ça. Quand on a fait la tournée avec les Insus au Stade de France, je l'ai bien vu. Ça fait toujours plaisir de voir que des gens ont encore l'enthousiasme à venir vous écouter, et s'éclatent devant vous.

Vous irez les voir s'ils viennent en France ?

Depuis la mort de Charlie, je ne suis plus sûr... ■

Entretien avec Romain Clergeat

**DEPUIS L'ANCIENNE
DEMEURE DU DUC DE
CHOISEUL, IL RÉGNE
SUR 20 HECTARES
DE TERRES**

« C'est mon havre de paix dans la vallée des rois », dit le chanteur des Rolling Stones.



Mick se défait de la chaleur méditerranéenne. De son long séjour dans le Midi dans les années 1970, il a tiré la leçon que la douceur tourangelle irait mieux à son teint d'enfant du Kent. De plus, ado, il faisait du camping, autour d'Amboise. Alors, quand il repéra l'ancienne demeure du duc de Choiseul, près du Clos-Lucé, là où Léonard de Vinci vécut, sir Mick n'hésita pas. Trois millions d'euros de travaux plus tard, il s'y replie entre deux tournées, quitte à y préparer certains succès, tel « Living in a Ghost Town ». Ville fantôme n'est pas le mot ici, car si Pocé-sur-Cisse ne compte que 1600 habitants, très respectueux de son intimité, la ville d'Amboise, déjà familière, donc, et l'aéroport régional de Tours, sont des escales de proximité bienvenues pour le rockeur. Dès lors, d'une famille l'autre (en fonction de ses conquêtes), il y savoure la vie de châtelain (le site s'appelle Fourchette) au milieu de 20 hectares de terres, mais aussi avec piscine, étang, tennis et chapelle privée. À la manière, confort revisité et modernité réfléchi, de l'ancien intendant de Louis XV. En majesté.

SIR MICK JAGGER UN CHÂTELAIN EN TOURAINNE

*L'été 1989,
avant ses
46 ans, qu'il
fêtera au
château.*

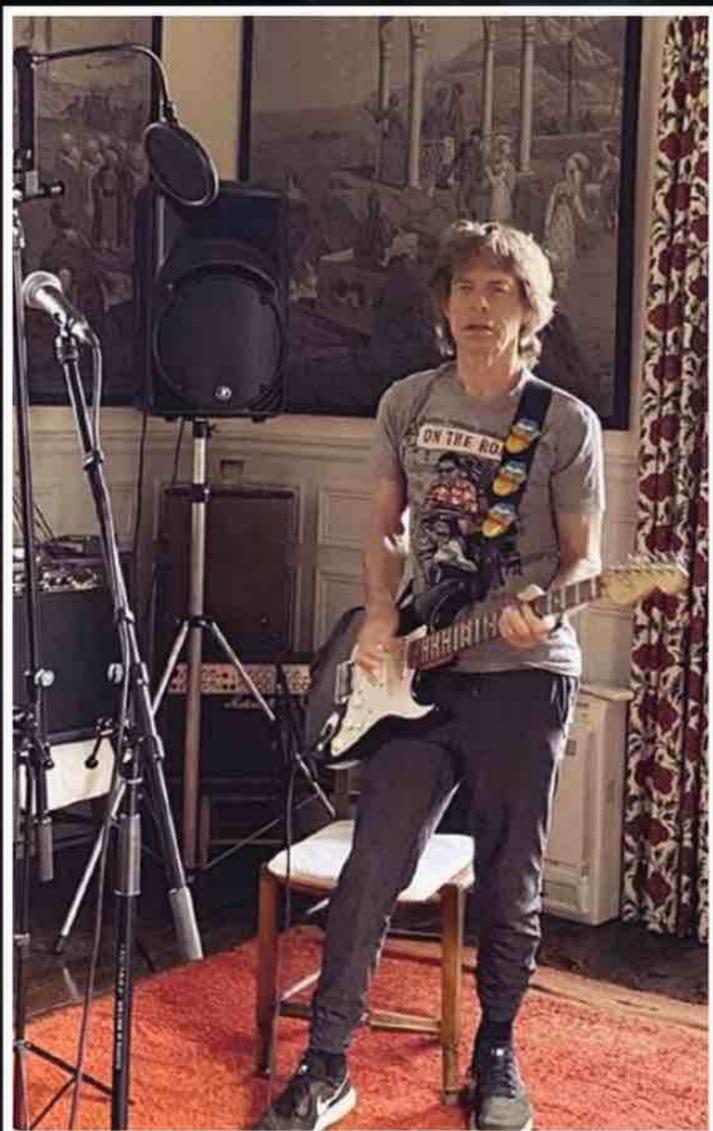


Mai 2020, pendant le 1^{er} confinement. Pour le « Tonight show », l'émission de Jimmy Fallon, le fringant septuagénaire joue au hobereau avec ses brebis.



Au milieu de ses vieilles pierres, la rockstar bêche son potager.





GENTLEMAN-FARMER LE JOUR, IL REDEVIENT ROCKER QUAND LA NUIT TOMBE

*Le 11 avril 2020, il s'affiche chez lui
sur Instagram : « Répétition en isolement !
Bon week-end et joyeuses Pâques ! »*



Ici, il ne fredonne pas « Dead flowers », au contraire.



En tee-shirt et bermuda, il file au bar du village défier son fils au baby-foot

Par ARNAUD BIZOT

Lorsque les habitants de Pocé-sur-Cisse aperçoivent le break 305, « pourri », selon l'avis général, garé sur le parking de l'école, ou la bicyclette blanche devant le tabac, c'est qu'il est là. La 305, Mick Jagger l'a depuis toujours. Elle tient encore bon, c'est un miracle. Lorsque les mêmes habitants – mais c'est très rare – indiquent le chemin du château à un conducteur égaré de Ferrari, de Mercedes (on se souvient fort bien d'une Rolls-Royce « blanche avec des drapeaux »), alors, c'est qu'il reçoit des amis. Mick, lui – ici, les gens disent « Mick » –, est l'homme le plus simple du monde. 305 et bicyclette. Pourtant, à Pocé-sur-Cisse, on a eu très peur lorsqu'il a acheté pour 2,2 millions de francs le château de la Fourchette (XVII^e siècle) en 1980. Peur que ce ravissant petit village ne devienne le Lourdes du rock.

Éric Mauduit, plomberie-chauffage, a même songé à quitter les lieux. Il faut dire qu'il habite juste en face de l'entrée du château. Au début, il y avait un peu d'agitation, mais c'était supportable. Deux fans du chanteur, un Anglais et un Belge, lui ont proposé de lui racheter sa maison. Après, Éric Mauduit a été contacté par le régisseur de Mick Jagger pour la plomberie et le chauffage. Tout à refaire, trois mois de travaux ; 750 000 francs [soit 150 000 euros] rien que pour le tout-à-l'égout (800 mètres de long). Mick était satisfait des travaux, Éric Mauduit assure donc l'entretien depuis douze ans. « La chaudière est à remplacer. Mick ne le sait pas encore. C'est la mauvaise surprise de l'été ! » Le chanteur n'a fait travailler que des entreprises de la région pour restaurer ce château à l'abandon. Patrick Choron, électricien à Pocé, fut

également contacté. Mais le chantier était trop important pour lui, alors Mick a pris une entreprise plus grande, à Tours. Patrick Choron n'a fait que l'éclairage du parc et de la piscine et quelques bricoles : la chapelle, aménagée en maison d'amis, les télévisions (une dans chaque chambre) et le satellite. Il gardera longtemps en mémoire ce jour où la star répétait, seule sur la pelouse, une guitare à la main. « Il y a en permanence de la musique au château, explique-t-il. Du classique, du jazz, du rock. » La sono ? « Pas terrible ! Aussi bonne que la mienne. »

LE VILLAGE, D'ABORD INQUIET, RESPECTE SON DÉSIR DE CALME

Quelques notes de guitare et une sono « pas terrible » : Mick Jagger est à Pocé-sur-Cisse pour tout autre chose que les décibels. Du coup, le village, au départ inquiet, respecte son désir de calme. « Le vrai cadeau qu'on lui fait, explique le pharmacien, c'est notre discrétion. Il a deux vies, cet homme-là, c'est une évidence. Ici, c'est l'autre. » Seul lien entre son métier et la commune : Mick Jagger a laissé quarante places au village pour les concerts de Longchamp. Quarante places VIP. Personne ne songerait à l'aborder dans une ruelle, ne serait-ce que pour un autographe. Pas même Franck, le fils de l'électricien, qui a fondé un groupe de rock, Mephisto, avec des copains. Quelle tentation, pourtant, d'inviter Mick Jagger à un de leurs concerts ! Eh bien, non. Le respect. Il faut dire qu'on se souvient encore de l'appareil photo d'un journaliste anglais que la star a cassé en mille morceaux devant la mairie. Cela voulait bien dire les choses... Ou de ce soir où il dînait à la pizzeria du

village avec David Bowie. Une table voisine les a reconnus. Le genre insistant. Mick Jagger s'est levé, a payé et il est parti sur-le-champ. Anonymat et simplicité. Jerry Hall est arrivée ici le lendemain des concerts de Longchamp (on l'a su parce qu'elle a acheté tous les magazines de rock et Paris Match au tabac). Eh bien, Jerry Hall est allée à Intermarché pour remplir la maison. Ça n'a l'air de rien, mais, à Pocé, on trouve cela très sympathique. L'été, elle emmène ses enfants au salon de coiffure du village, chez Lydia et Christophe André : coupe junior masculine à 65 francs [soit 13 euros]. Une année, au mois d'août, Jerry Hall a emprunté deux pupitres à l'école pour les faire réviser. On se rend comme ça de petits services : Mick Jagger a donné 10 000 francs [2 000 euros] au village pour les célébrations du bicentenaire de la Révolution.

LE PLAT PRÉFÉRÉ DE MICK JAGGER : LES ASPERGES SAUVAGES

Le chanteur vient souvent au bar du Lavoir, ex-Twenty, avec son fils, pour faire un baby-foot. Il est en bermuda et tee-shirt. Si le baby-foot est occupé, il boit un café sur la terrasse, en attendant. On n'aurait pas l'idée de lui céder la place, il n'apprécierait sûrement pas. Le chanteur n'a pas poussé la simplicité jusqu'à se mettre dans l'annuaire, où il eût d'ailleurs figuré entre Jacques Roger et Jautrou Christian, médecin, mais c'est tout juste. Il peut y avoir des amis à demeure – jamais plus d'une quinzaine –, il y a très peu de personnel. La femme du plombier a travaillé deux années de suite au château pour aider à la cuisine. C'est tout. À propos, au château de la Fourchette, on mange essentiellement des crudités et du poisson. Le plat préféré de Mick : les asperges sauvages.

À parler au village, on a l'impression que Mick Jagger est là depuis toujours, depuis des générations. C'est amusant comme personne ne se souvient de l'ancien propriétaire. Ce n'est pourtant pas si vieux, quinze ans. Ils ont beau chercher dans leur mémoire, ils ne trouvent pas. Il n'y a que les anciens pour se souvenir de la famille Richer. Le grand-père était armateur et, pour « tenir » le château, il a d'abord vendu les fermes, puis des terres, puis des vignes. Et, en fin de compte, le château. C'était il y a longtemps. Le nouveau châtelain s'appelle Mick. C'est une star mondiale, mais ça, c'est très, très loin d'ici. Enfin presque : il a tout de même quelques bulletins à son nom à chaque élection. Le jeune maire, Claude Courgeau, en sourit, lui qui écoutait « Satisfaction » en cachette de ses parents. ■



Keith Richards et sa femme Patti Hansen passent la douane de l'aéroport d'Heathrow en 1986. Dans la poussette, Theodora Richards, née le 18 mars 1985, dont le prénom lui a été donné en l'honneur du grand-père maternel de Keith.

Dans la famille Jagger, voici Lizzy. Elle est la première enfant que donna Jerry Hall à Mick (vingt-deux ans de liaison). L'homme «aux mille conquêtes» en compte huit, dont le dernier, Deveraux, né de sa rencontre avec Melanie Hamrick, danseuse américaine, n'a pas 2 ans! Elizabeth (Lizzy) suit les traces de sa mère, top model en vogue des années 1980. Mick (déjà grand-père) a eu ses huit enfants de cinq mères différentes, aussi la généalogie des Jagger tient-elle plus du twist que du blues. Elle va de Karis, l'aînée, 50 ans, issue d'une courte liaison avec la chanteuse Marsha Hunt, James, guitariste punk, 36 ans, Gabriel, artiste peintre, 23 ans, Lucas, 22 ans, Jade, fille de Bianca, 49 ans. À 29 ans, Georgia-May, mannequin comme sa mère, a déjà monté les marches à Cannes. De sa longue union (agitée) avec Anita Pallenberg, Keith Richards a eu trois enfants: Marlon, Angela et Tara, aux prénoms à racine celtique. La disparition de Tara (mort subite du nourrisson) continue de le hanter. Il aura encore deux filles du mannequin Patti Hansen. Comme Mick Jagger, il est aussi un heureux grand-père, ce qui prouve que «les papys du rock» ne sont plus une formule, naguère prématurée. Idem pour Ron Wood (six enfants, dont des jumelles et neuf petits-enfants).

LES PAPYS DU ROCK

À 57 ans, Mick Jagger craque devant Lucas, le fils que lui a donné la top model brésilienne Luciana Morad à qui il vient d'offrir un jouet en bois.

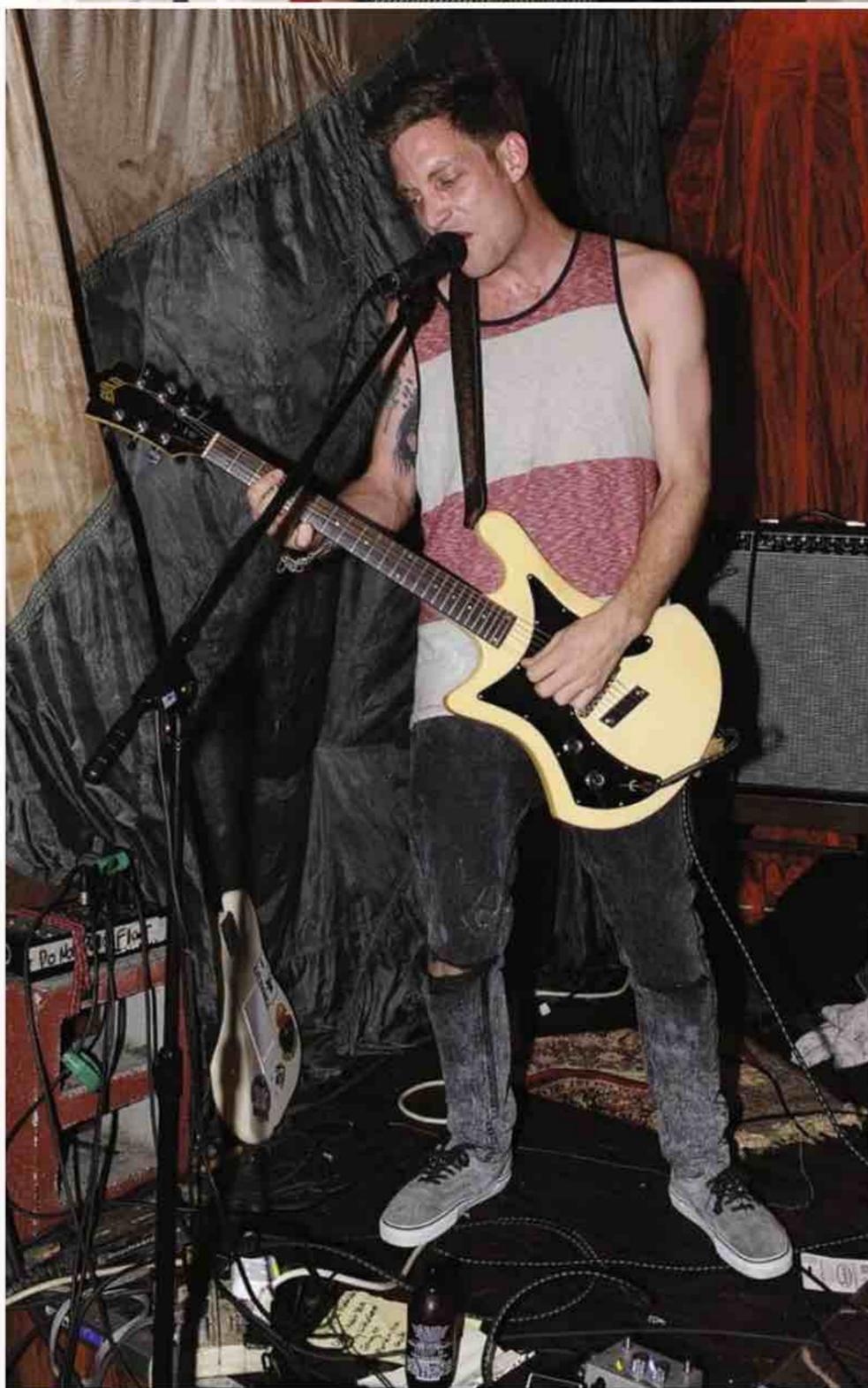






LE CLAN RICHARDS : UN PARADIS POUR TEENAGERS

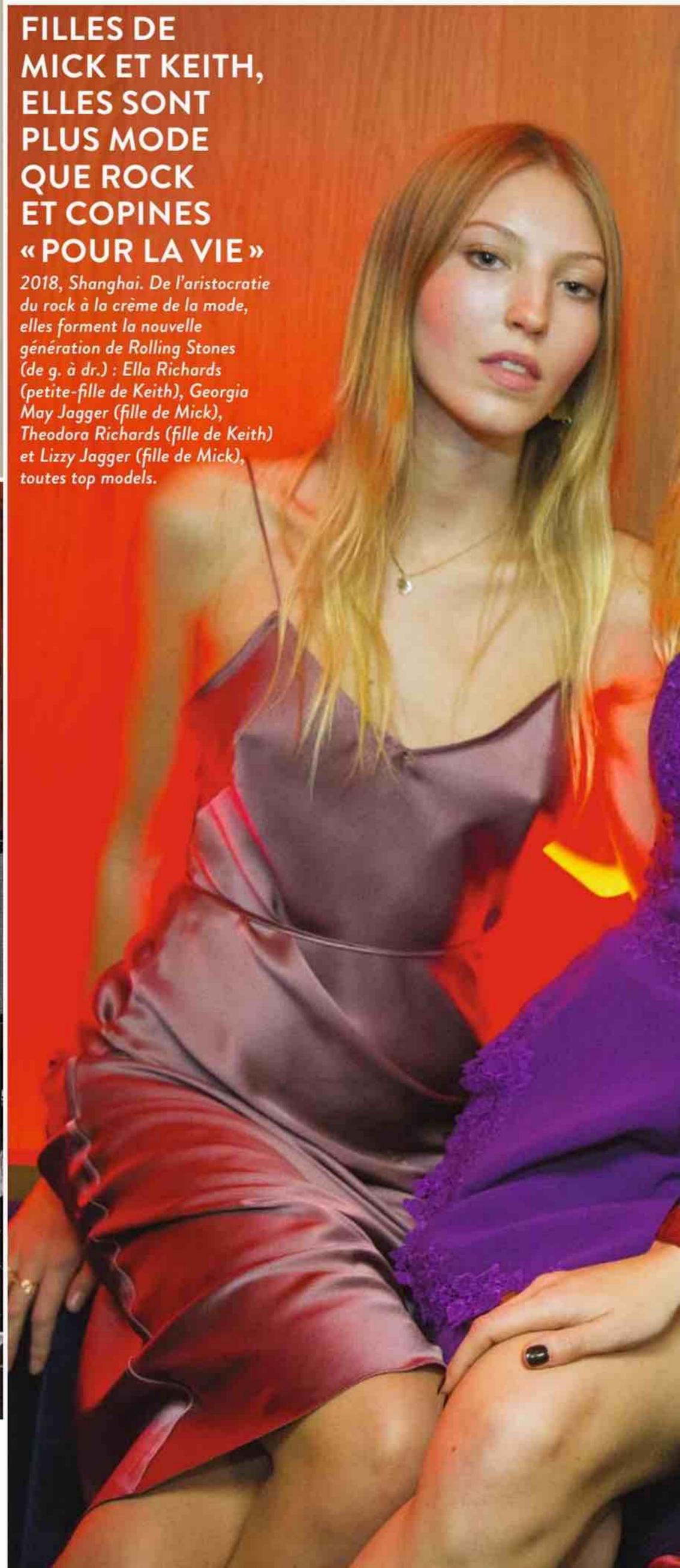
2010. Le patriarche et sa tribu. De g. à dr. : sa femme Patti Hansen, mère de leurs filles Alexandra et Theodora (au premier plan), Angela, la fille née de ses amours avec Anita Pallenberg, Lucie de la Falaise, sa belle-fille et épouse de Marlon (autre enfant de Keith et Anita), Orson, son petit-fils (fils de Marlon et Lucie), Marlon et ses deux filles, Aida et Ella, petites-filles de Keith.



(En haut) 2016. Mick en papy gâteau avec son petit-fils Ray Emmanuel Fillary, 1 an et demi, le fils de Jade. Miracle de la paternité tardive, le dernier fils de Mick, Deveraux, a aujourd'hui deux ans et demi de moins que Ray.
 Ci-dessus, James Jagger, lors d'un concert de son groupe punk Turbogeist, en 2010 à New York. Après la musique, le fils de Mick et Jerry Hall s'est lancé dans une carrière au cinéma.

FILLES DE MICK ET KEITH, ELLES SONT PLUS MODE QUE ROCK ET COPINES « POUR LA VIE »

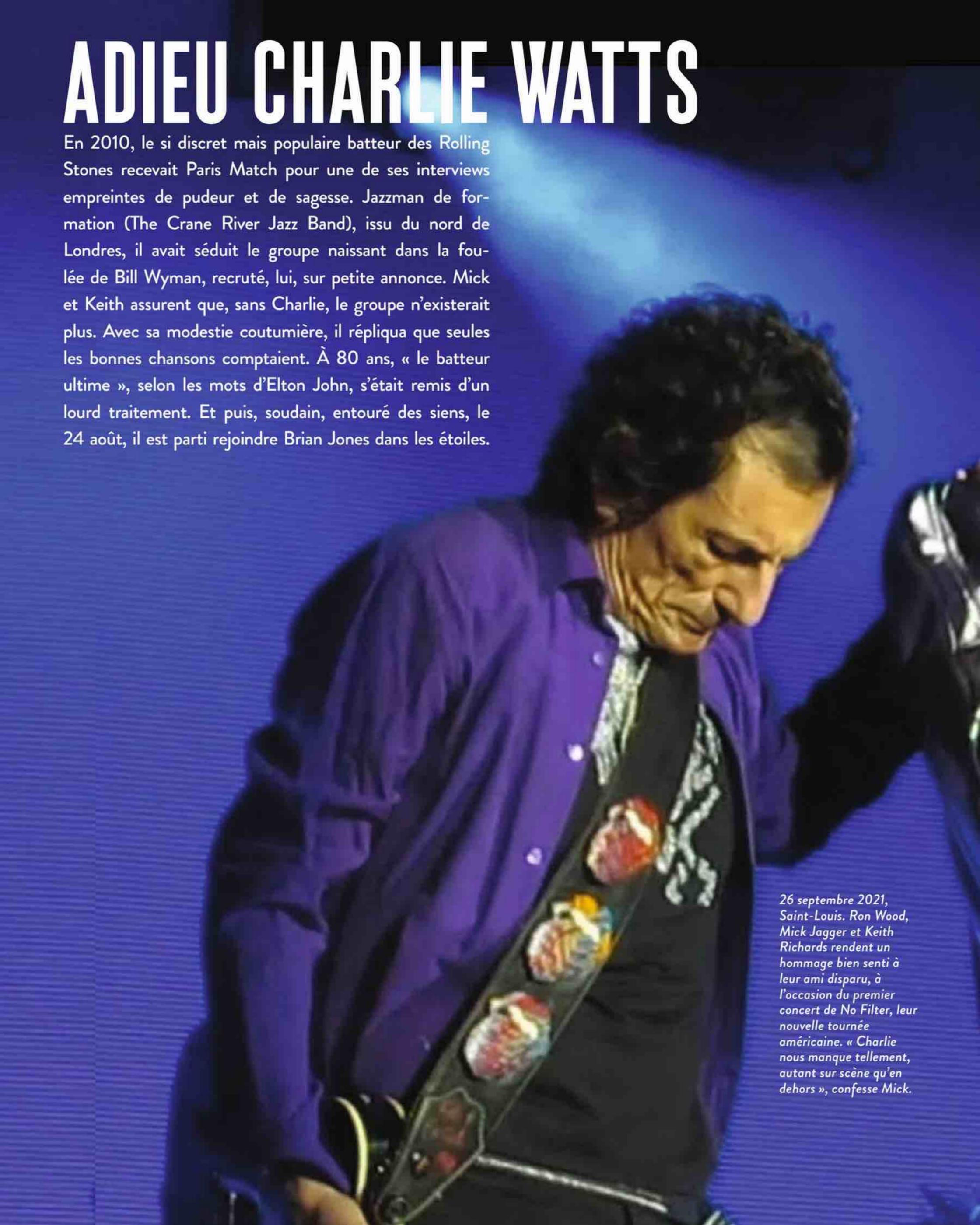
2018, Shanghai. De l'aristocratie du rock à la crème de la mode, elles forment la nouvelle génération de Rolling Stones (de g. à dr.) : Ella Richards (petite-fille de Keith), Georgia May Jagger (fille de Mick), Theodora Richards (fille de Keith) et Lizzy Jagger (fille de Mick), toutes top models.





ADIEU CHARLIE WATTS

En 2010, le si discret mais populaire batteur des Rolling Stones recevait Paris Match pour une de ses interviews empreintes de pudeur et de sagesse. Jazzman de formation (The Crane River Jazz Band), issu du nord de Londres, il avait séduit le groupe naissant dans la foulée de Bill Wyman, recruté, lui, sur petite annonce. Mick et Keith assurent que, sans Charlie, le groupe n'existerait plus. Avec sa modestie coutumière, il répliqua que seules les bonnes chansons comptaient. À 80 ans, « le batteur ultime », selon les mots d'Elton John, s'était remis d'un lourd traitement. Et puis, soudain, entouré des siens, le 24 août, il est parti rejoindre Brian Jones dans les étoiles.



26 septembre 2021, Saint-Louis. Ron Wood, Mick Jagger et Keith Richards rendent un hommage bien senti à leur ami disparu, à l'occasion du premier concert de No Filter, leur nouvelle tournée américaine. « Charlie nous manque tellement, autant sur scène qu'en dehors », confesse Mick.



Le plus dandy des Stones

Propos recueillis par **AURÉLIE RAYA**

Paris Match. Comment est né le groupe The A, B, C & D of Boogie Woogie ?

Charlie Watts. C'est une formation atypique, avec deux pianistes. Un des deux m'a demandé si je souhaitais les rejoindre, j'ai accepté. Et j'ai suggéré de recruter David Green, mon ami d'enfance, un merveilleux bassiste de jazz. Nous jouons une musique qui fut populaire à la fin des années 1930 aux États-Unis, du boogie-woogie. C'est un genre plus joyeux que le jazz. Quand ça swingue, cela devient incroyablement contagieux. Tout le monde danse.

Que faites-vous en dehors de ces concerts et de vos activités avec les Rolling Stones ?

Je possède une maison à la campagne, dans le Devon, j'y vais. Je vis aussi à Londres, et je me rends très souvent à Paris,

donc en fait je ne fais rien... À part m'asseoir derrière une batterie de temps en temps.

Au début des années 1960, pourquoi avez-vous intégré les Rolling Stones, plutôt que de continuer à pratiquer du jazz le week-end ?

Je participais à des concerts de jazz avec David Green, déjà. Il était bien meilleur que moi dans ce domaine, donc je me suis tourné vers un autre musicien, Alexis Korner. Lui organisait au Marquee des sessions que l'on appelait à l'époque rhythm and blues. Brian Jones y participait, Mick et Keith également. Je les ai rencontrés là, car Mick chantait dans la formation d'Alexis. Quand ils ont commencé à répéter ensemble, ils m'ont demandé de les rejoindre. À l'époque, je me trouvais entre deux boulots quand j'ai commencé à jouer avec les Rolling

Stones. Nous sommes devenus de plus en plus populaires, et je n'ai jamais pensé à rechercher un autre job dans le graphisme.

Avez-vous essayé d'influencer le style musical des Rolling Stones ?

Non. Mick et Keith trouvaient un riff, et on improvisait dessus. Ils disaient à Bill et à moi : "bien", ou "plus vite, plus fort".

Pourquoi avez-vous toujours cet air distant ?

Je suis timide. Je n'aurais jamais pu être devant, je préfère me situer en retrait.

Qui sont les musiciens que vous admirez le plus ?

Il y en a tellement. D'abord Duke Ellington, un homme si doué, si élégant. S'il y a un batteur que j'admire par-dessus tout, c'est Roy Haynes. Il a 85 ans [aujourd'hui, il est âgé de 96 ans], son premier enregistrement date de 1948. Il a accompagné Lester Young, Charlie Parker, Stan Getz... Je l'ai vu au New Morning il y a trois ans, il était aussi fantastique qu'en 1965.

Est-ce une influence pour vous ?

Dans ma façon de jouer ? Non, je ne suis pas aussi bon.

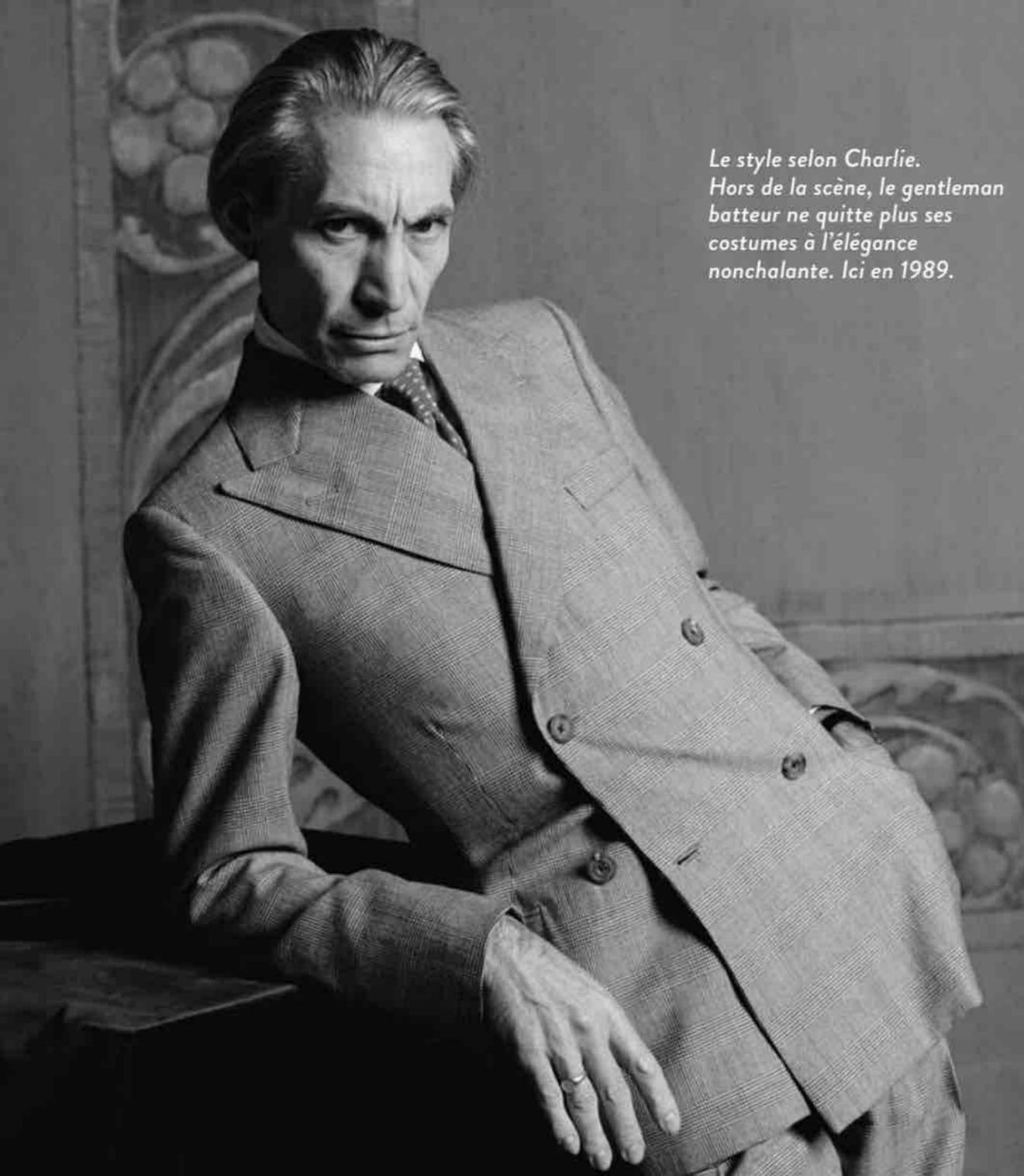
Qu'est-ce qu'un bon batteur ?

Celui qui assure le tempo et vous fait danser. J'ai appris mon métier en regardant les gens sur scène. Je n'ai jamais pris de cours, et je sais à peine lire la musique. Je fréquentais les dance halls et les night-clubs pour observer les musiciens. Moi je ne recommande pas cette méthode pour les jeunes : c'est beaucoup de travail si vous ne savez qu'écouter.

Vos références sont assez "old fashion", alors que les Stones furent associés à la jeunesse, à la pop, à la débauche aussi. Vous sentiez-vous

Un duo Mick Jagger-Florence Welch rythmé par la frappe sobre et subtile de leur partenaire, le 26 mai 2018 au London Stadium.





Le style selon Charlie. Hors de la scène, le gentleman batteur ne quitte plus ses costumes à l'élégance nonchalante. Ici en 1989.

schizophrène en leur compagnie ?

Non. J'adorais le blues de Chicago comme Brian et Keith. Ils écoutaient constamment Jimmy Reed sur leur vieux Gramophone.

Mais le groupe a évolué...

Il a évolué dans le sens où Keith a infusé son style musical, et Mick a mis ses mots. Mais on jouait du blues. C'est encore le cas. Quand ils ont commencé à écrire leurs chansons, le groupe est passé à un autre niveau, a grandi. Moi je jouais les mêmes choses. Avant c'était du Little Richard, puis ce fut du Mick Jagger et du Keith Richards. J'ai beaucoup copié le batteur de Little Richard.

Vous êtes très humble...

De quoi pourrais-je me vanter ?

Mais Mick et Keith affirment que sans vous le groupe n'existerait plus...

Ils sont sympathiques à mon égard, mais ce n'est pas vrai. Vous pouvez enre-

gistrer des disques avec n'importe qui, tant que vous avez les chansons. Voilà ce qui compte. Peut-être qu'ils signifient par là que c'est bon d'appartenir à un groupe.

Souhaitiez-vous partir à un moment, comme Bill Wyman ?

Non. Bill est parti de son propre chef parce qu'il traversait une période difficile avec son épouse précédente, Mandy. Je ne comprenais pas ce qu'il traversait, mais c'était dur. Et ensuite il a rencontré Suzanne et a décidé que cela suffisait. Mais on lui a donné un an de réflexion...

Aimez-vous encore les tournées ?

C'est difficile. Les conditions ont certes changé depuis les années 1960, nous ne sommes plus les uns sur les autres. Et nous ne sommes plus aussi jeunes. Aujourd'hui nous avons de l'espace, Dieu merci, mais vous voyez les mêmes têtes tous les jours. Et certains deviennent fous au contact des Rolling Stones. Ils perdent la tête. Nous avons employé des gens ou

partagé l'affiche avec certains qui se sont noyés dans les drogues, l'alcool, n'importe quoi. C'est très nocif l'adulation et ce prétendu mode de vie "rock and roll".

Aviez-vous peur que le groupe explose dans les années 1980 ?

J'avais surtout peur d'exploser moi-même ! J'ai vécu ma crise de la quarantaine et c'est aussi une drôle de période pour le groupe. Rien n'a aidé, les albums n'étaient pas terribles, Mick et Keith ne s'entendaient pas, je n'allais pas bien du tout, mais il ne fut jamais question de se séparer.

Mick Jagger souhaitait connaître le succès seul...

Peut-être. Mais ce ne fut pas le cas !

Avez-vous un album préféré des Rolling Stones ?

Non.

Une chanson ?

Non. Vous n'arrêtez pas de me parler des Rolling Stones, mais ils ne signifient pas pour moi ce qu'ils signifient pour vous. C'est simplement une activité parmi d'autres, avec des gens que je connais, que j'aime bien sûr, mais avec qui je travaille. Nous ne parlons pas de ça entre nous !

Avez-vous lu l'autobiographie de Keith Richards, qui sortira dans un mois ?

Non. Il l'a écrite avec un type qui nous accompagnait en tournée. Cela doit bien faire cinq ans que cela dure. Je ne la lirai pas. Tout comme je n'avais pas lu celles de Bill ou de Ronnie. Je ne suis pas intéressé.

La légende ne vous concerne pas ?

Quelle légende ? Je ne souhaite que ceci : que les Rolling Stones fassent des choses bien. Le reste... Le rock and roll ne veut pas dire grand-chose pour moi. Cela n'occupe pas mes journées. Ma femme est différente, elle écoute du rock and roll, se procure des disques, moi jamais. Même dans les années 1970. C'est du travail. Quant à la "débauche" que l'on voit dans "Exile on Main Street", elle ne m'a pas sauté aux yeux. Je jouais. Après, j'allais me coucher. Je ne suis pas la bonne personne. Si ma femme passe des morceaux en me disant : "C'est très bon", j'entends le jeu de guitare de Mick Taylor, et je réponds oui. Je ne m'y replonge pas.

C'est une belle aventure, les Rolling Stones...

Ma vie est une belle aventure. ■

ET SI C'ÉTAIT «LA DER DES DERS»...

De Hyde Park 1969 (300 000 personnes) aux plages de Rio (2 millions à Copacabana), Live Aid à Philadelphie, La Havane et toutes les tournées riches en « Steel Wheels » ou « Still Life », voici le No Filter Tour 2021 : sans filtre, « nature » mais hélas, sans Charlie Watts, mort des suites d'un cancer, le 24 août. Il avait déjà annoncé son forfait en raison de la pandémie, et ce dès la confirmation de ce énième « tour » aux États-Unis et, peut-être, autour du monde. Comme un symbole, celui-ci a débuté le 26 septembre à Saint-Louis (Missouri), la ville de Chuck Berry, le pionnier du riff & rock autour de la musique duquel le groupe s'est formé en 1961. Aux États-Unis, ce sont 13 dates – chiffre magique – avec pour grandes villes étapes : Chicago, bastion du blues, Nashville, dite « Music City », capitale de la country music avec Austin, Las Vegas, dernier soleil d'Elvis Presley. Tournée d'adieu ou simple « au revoir » ? Quid de 2022 ? On les annonce en France pour plusieurs galas. On les guette en Bretagne, à Carhaix, après le solstice d'été...





« ON THE ROAD AGAIN » : LEUR ÉTERNELLE CURE DE JOUVENCE

Le 26 septembre, ils enflamment le stade The Dome de Saint-Louis, dans le Missouri, avec un « Street Fighting Man » survitaminé.

Photo KAMIL KRZACZYNSKI



**DERRIÈRE LES PILIERS
DU GROUPE, STEVE
JORDAN, LE BATTEUR,
DOIT RESPECTER LE STYLE
« CHARLIE »**

Le 30 septembre, au stade Bank of America de Charlotte, en Caroline du Nord. Ami de longue date de Keith Richards, le New-Yorkais Steve Jordan a assimilé le répertoire des vétérans du rock en un clin d'œil.

Photo **JEFF HAHNE**

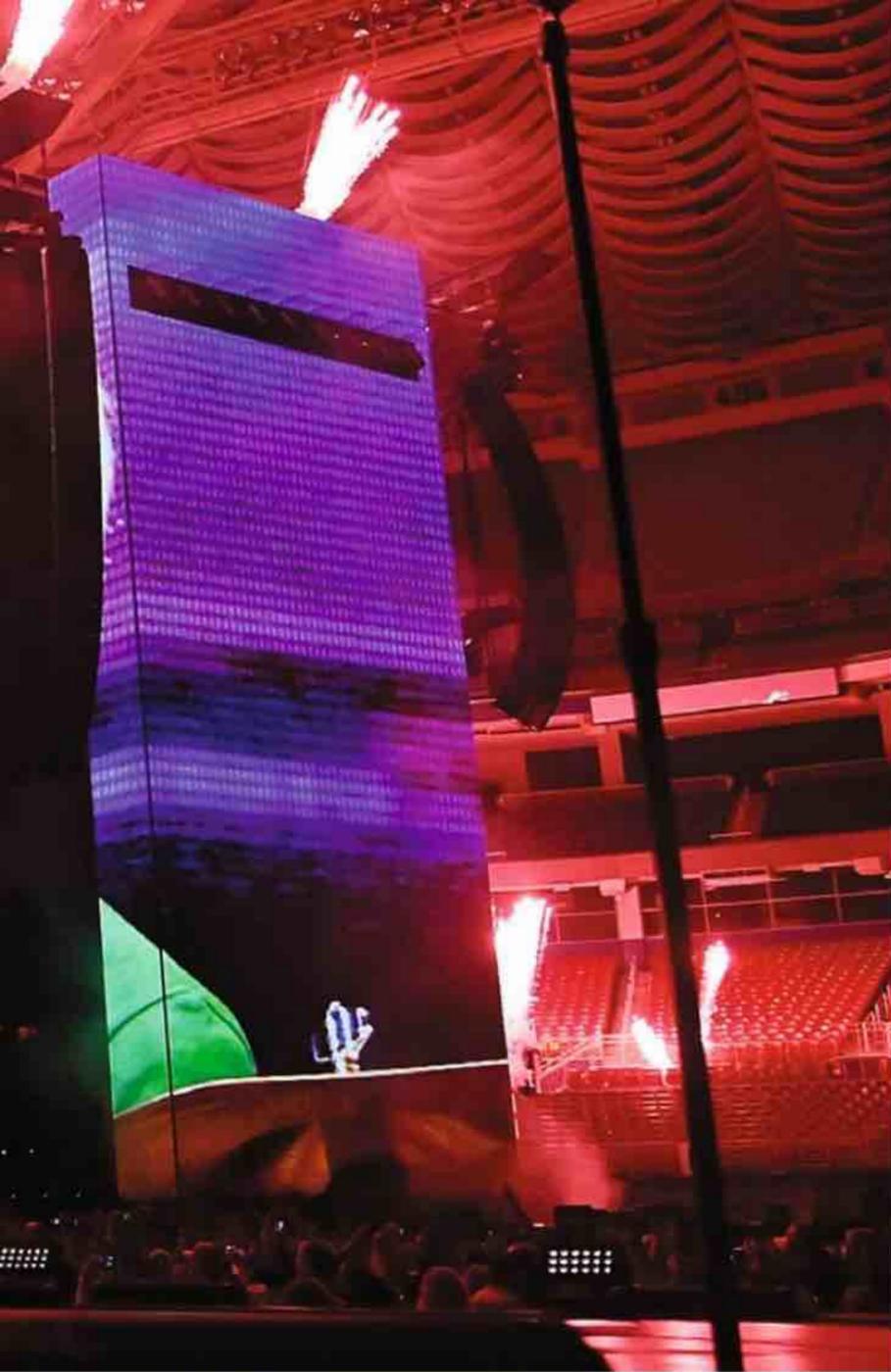




PAS UN BAISSER DE RIDEAU SANS L'HOMMAGE AU GRAND DISPARU

Alors qu'un solo de batterie retentit dans le stade de Saint-Louis, le 26 septembre, 60 000 fans émus scandent « Charlie, Charlie ». Un message « vraiment touchant », remercie Mick.





LE GROUPE DÉCIDERA D'ICI À LA FIN DE L'ANNÉE S'IL EST TEMPS D'ANNONCER SES ADIEUX. ET POURRA SE PRODUIRE L'ÉTÉ PROCHAIN AUX VIEILLES CHARRUES ET À GAROROCK.

Tournée d'adieu ou d'« au revoir » : le cœur des rockeurs balance...

Par **BENJAMIN LOCOGE**

Début juillet la planète rock s'est emballée. Quand AEG a annoncé aux promoteurs européens que les Rolling Stones étaient d'accord pour participer aux festivals de l'été 2022, tout le monde a sorti sa calculette. Avec un cachet de 5 millions de dollars par concert, les Stones sont le groupe le plus cher du marché. Mais cette fois il est question d'une « dernière tournée ». Car oui les musiciens ont largement dépassé l'âge de la retraite : Charlie Watts 80 ans [mort le 24 août, il a depuis été remplacé par Steve Jordan, 64 ans] Mick Jagger 78, Keith Richards 77. Et Ron Wood, 74 ans, souffre d'un cancer. Mais les Stones n'entendent pas baisser le rideau sans avoir salué leurs fans une dernière fois. Pour l'heure, le groupe donnerait deux concerts en France. L'un au festival des Vieilles Charrues – qui n'a pas répondu à nos sollicitations –, le second au festival Garorock, repris en 2019 par Olympia Production, la filiale spectacle de Vivendi. Du côté de Marmande, on nous indique que « rien n'est encore confirmé ». Mais certains producteurs ont déjà baissé les bras, leur capacité d'accueil étant insuffisante pour rentabiliser l'opération. Et si une tournée des festivals est actée, les Stones pourraient aussi jouer dans quelques villes, dont Paris, dans des lieux hautement symboliques et où ils ne se sont jamais produits.

Mick Jagger serait sensible à l'idée d'un concert sous la tour Eiffel... « Quoi qu'il arrive, raconte ce promoteur, rien ne sera décidé avant la fin de leur tournée américaine. » De septembre à novembre, les Rolling Stones donneront 13 concerts outre-Atlantique dans 13 villes différentes, à chaque fois dans des stades. « Ils prennent quatre jours off entre chaque date, note un connaisseur du groupe. C'est dire combien ils sont prudents. » Reste l'inconnue Covid. Les Stones, même pour leurs derniers concerts, vaincront-ils la méfiance vis-à-vis du « passe sanitaire » ? Le public sera-t-il prêt à déboursier près de 100 euros pour les voir dans une version amoindrie ? Les festivals ne leur permettant pas d'amener leur barnum habituel, qui fait aussi partie du spectacle... Réponse cet hiver. ■



Paris Match n°866, 2 avril 1966.



La chasse aux trésors

Par **PATRICK MAHÉ**

En haut, la rare édition en format sumo des « Rolling Stones » de Taschen publiée à seulement 75 exemplaires avec un tirage signé, comme ici, par David Bailey.



La cote du peintre Ron Wood est (presque) devenue celle du guitariste. Son « Elvis Presley » (1988) façon Warhol, reprend le principe d'une même image déclinée en plusieurs coloris.

Pour le 50^e anniversaire du groupe, le whisky Suntory choisit de lancer une édition limitée à 150 exemplaires, dans une bouteille avec logo en relief.



UNE COUVERTURE DE PARIS MATCH, UNE! C'est peu pour les Rolling Stones; idem pour Elvis et les Beatles... Johnny en compta plus de quatre-vingts! Celle-ci vaut son pesant de livres sterling. Elle est de 1966, en effet, une ère marquée par l'arrivée au pouvoir du travailliste Harold Wilson. Dégainant l'arme des taxes, il provoqua l'exil temporaire des Stones. Pour eux, la France (dont la villa Nellcote à Villefranche-sur-Mer) se fera « valeur refuge ». En feuilletant ce numéro, sobrement titré « L'Angleterre aux cheveux longs » – une énigme pour les sociologues d'alors –, on découvre que si les Stones font l'affiche (sur fond et logo verts), Mary Quant, créatrice de la minijupe, garnit élégamment les pages de cette édition « collector » à dénicher sur les sites spécialisés ou chez les bouquinistes.

MICK JAGGER FERA AUSSI DEUX COUVERTURES, EN SOLO, l'une à l'occasion de la mort tragique de sa compagne, autre créatrice de mode, la fragile et sublime L'Wren Scott. C'est donc, dans les magazines de musique (« Rolling Stone », « Rock&folk », voire « Salut les copains », grâce aux photos construites de Jean-Marie Périer) et chez les grands photographes britanniques (David Bailey, Michael Cooper, Terry O'Neill, Iain Mac-Millan) que l'on trouve son bonheur, souvent hors budget pour le fan moyen. Des livres sont là pour y pallier. Le Michael Cooper, par exemple (1990), riche en photos noir et blanc des tout débuts, est coté 1 500 euros de nos jours; mais l'édition numérotée, à 1 150 exemplaires, de Taschen (format « sumo » 50 cm x 50 cm, 500 pages) vendu 5 000 € en 2011 se dispute désormais à 15 000 euros.

LES AMATEURS CIBLENT LES PEINTURES DE RON WOOD. Son Elvis Presley, en neuf petits portraits colorés, façon Andy Warhol, ne dépasse pas 150 lithos numérotées. Un tirage limité se négociait à 1 000 euros voilà peu. Signé de l'auteur sa valeur triple, selon l'état du marché.

CÔTÉ DISQUES, AVEC 250 MILLIONS D'ALBUMS VENDUS, on relève peu de raretés émergeant du fonds Rolling Stones, sauf pochette limitée, détruite ou retirée de la vente. C'est le cas de l'album promotionnel sorti pour « Let It Bleed » aux États-Unis (catalogue RSM1): on tourne autour de 10 000 euros. Et il faut sortir près du double pour un exemplaire de « Street Fighting Man » retiré de la vente, aux États-Unis, en raison d'une image jugée offensante pour la police. Quant à la pochette provocante de « Sticky Fingers » réalisée par Andy Warhol, les premières moutures stylisaient une paire de jeans, avec fermeture éclair, délivrant un caleçon. Jugée « machiste », elle fut revisitée; l'original fait le miel des spéculateurs.

LA GRANDE « SATISFACTION » VIENT DU JAPON... CÔTÉ WHISKY. Les distillateurs de Suntory, ont mis leur marque « Yamazaki » – lancée en 1924 – au service du jubilé des 50 ans des Stones. Comme le rappelle « Whisky Collector » (éditions Gründ), ils ont choisi quatre années commémoratives pour quatre cuvées: 1962, date de la formation du groupe; 1970, création du logo « tongue & lips »; 1971, chanson « Exile on Main St. »; 1981, « Start Me Up ». Pour célébrer ces 50 ans (2012), la firme a sorti à 150 exemplaires un flacon en cristal: « Suntory Stones Bar », mis sur le marché à 500 000 yens pièce, soit 4 850 euros. Il est coté aujourd'hui... 65 000 euros!

It's (not) only rock'n'roll!



On a voulu voir le bas-ventre de Mick Jagger sur cette image réalisée par Andy Warhol. C'est en réalité Joe Dallessandro, membre de la Factory, qui est sur la pochette de « Sticky Fingers ».



PARIS MATCH

PLUS DE 70 ANS D'ARCHIVES

OFFREZ-VOUS LES ANCIENS NUMÉROS DE PARIS MATCH* D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.

COMMANDEZ LE N° DE VOTRE NAISSANCE.

*Sélection de Unes parmi plus de 3700 numéros !

POUR TOUTE COMMANDE
OU RENSEIGNEMENTS

parismatch.com/anciens-numeros

flongeville@lagarderenews.com

Tél : (33)1 87 15 54 88

VENTE EN LIGNE

(uniquement possible pour les hors-séries, hors étranger)

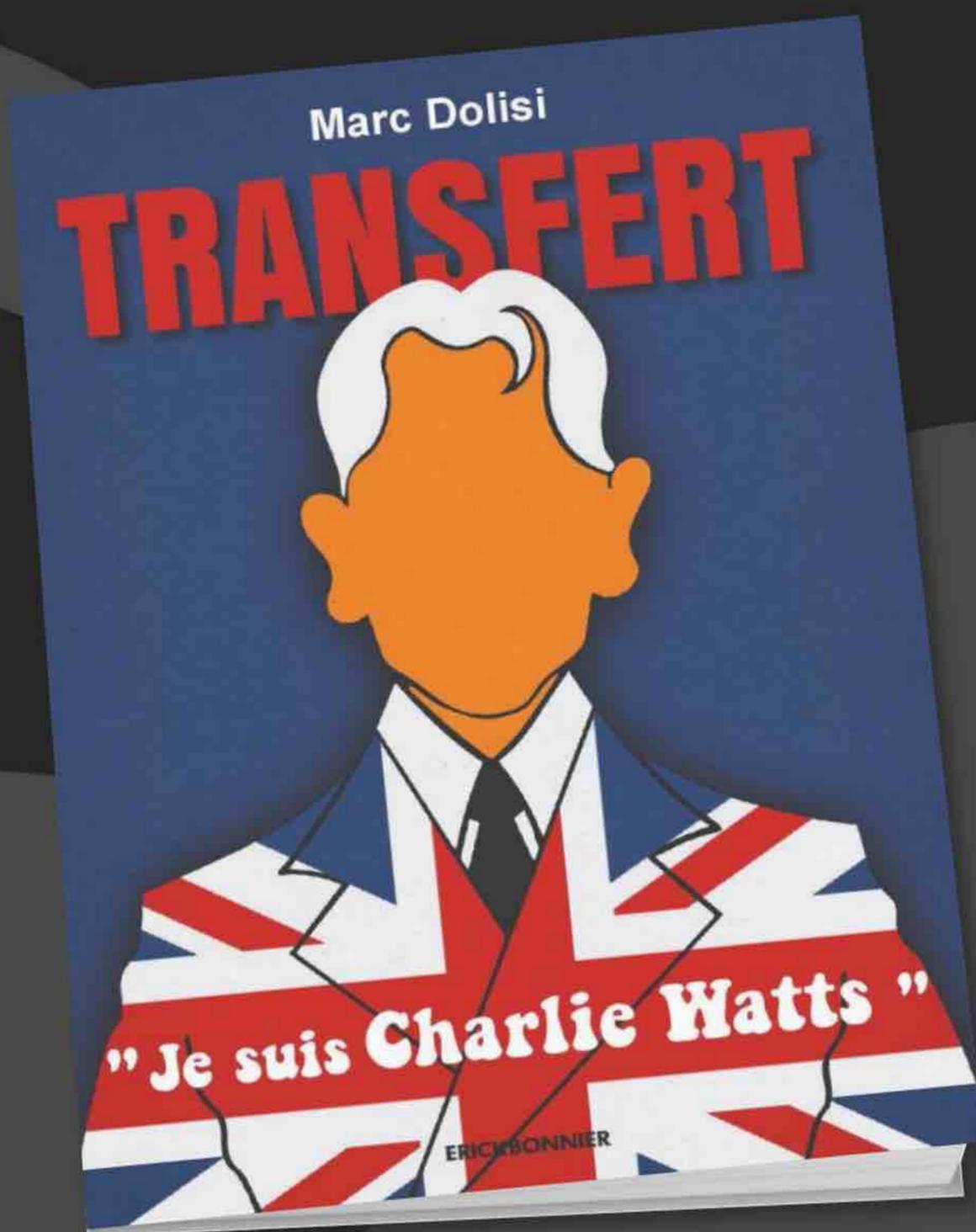
www.parismatchabo.com



HORS-SÉRIES COLLECTION «À LA UNE»



ÉVÈNEMENT



SORTIE DU ROMAN
SUR LE BATTEUR MYTHIQUE
DES **STONES**

AUX ÉDITIONS ERICK BONNIER
www.erickbonnier-editions.com

ERICKBONNIER